

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
BIBLIOTECA GENERAL DE BIBLIOTECAS

ARTO
SUAR

IMEL
ATRIK

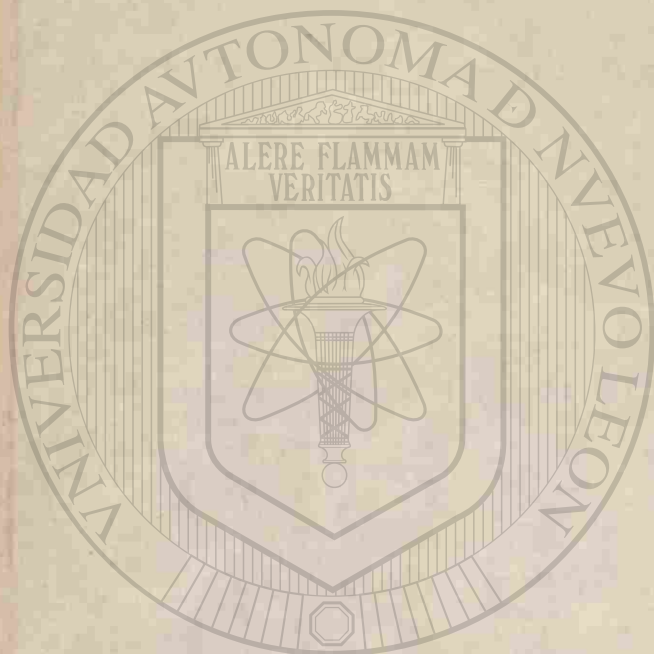
F1233
M395
D37
c.1

AL



1080119200

367770

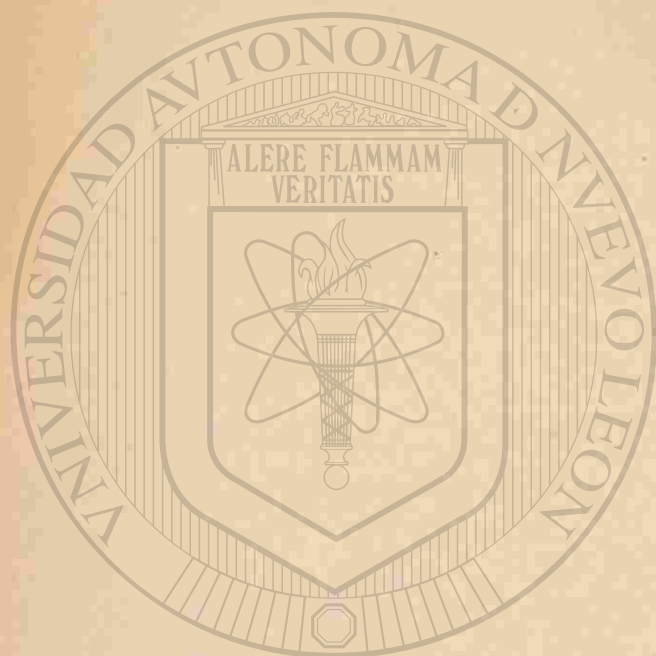


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



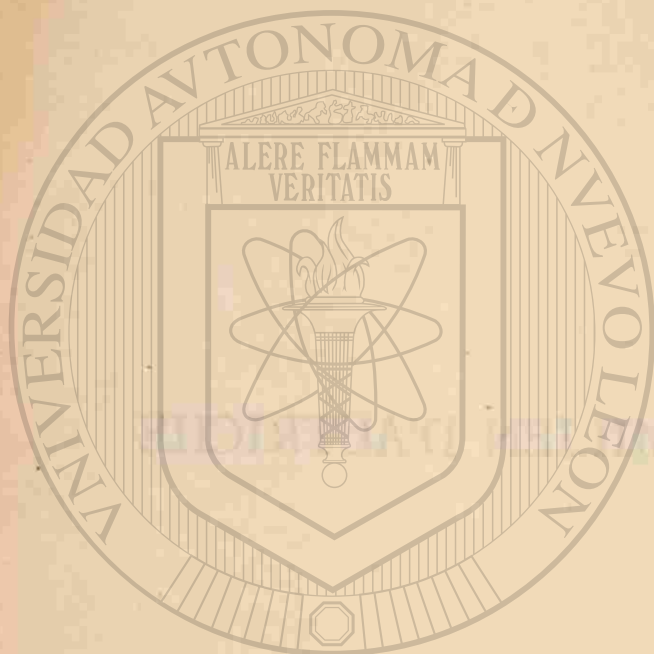
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



MAXIMILIEN D'AUTRICHE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



R. DARTOIS D'HUART

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

EMPEREUR DU MEXIQUE

*Préface de M. le vicomte Charles TERLINDEN,
professeur à l'Université de Louvain*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

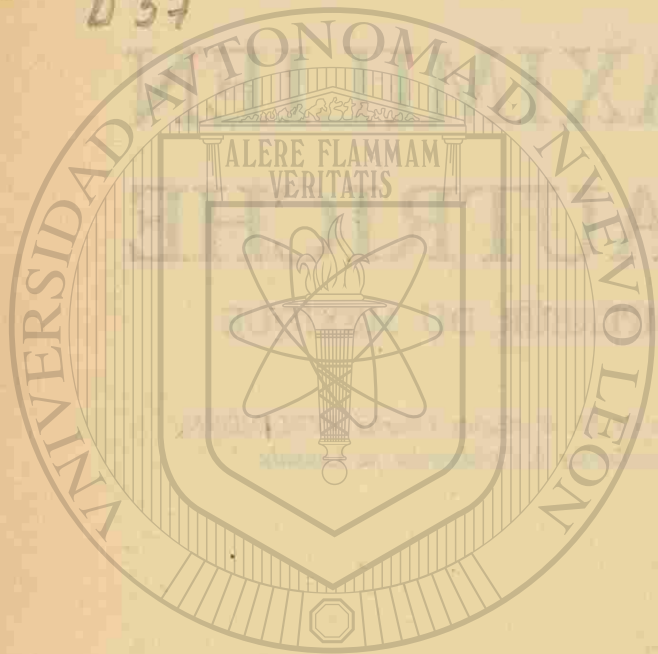
DESCLÉE DE BROUWER ET C^{IE}

76^{bis} ET 78, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS (VII^e)

F1233

H395

D37



Tous droits de reproduction et de traduction réservés

Bureau de l'Ontario
México-1939

PRÉFACE

Ce livre forme un émouvant chapitre du martyrologe des rois. S'il est des adages menteurs, le plus menteur de tous est certes celui qui fait de la suprême dignité terrestre le prototype du bonheur. L'histoire de l'aventure mexicaine, et le tragique destin de Maximilien et de Charlotte suffiraient à le prouver. C'est ce lugubre épisode de l'histoire du XIX^e siècle que M^{lle} Dartois raconte, tout simplement, dans un style qui trouve son charme dans sa simplicité même. Son esprit objectif lui permet d'apprécier les événements avec rectitude et de les exposer d'une façon claire et complète. Seul, nous semble-t-il, n'a pas été assez mis en lumière le côté financier de l'expédition du Mexique, avec l'affaire des bons Jecker, le rôle peu reluisant du duc de Morny, et l'obligation imposée à Maximilien de signer la reconnaissance d'une dette qui paraissait transformer l'intervention militaire de la France, en une vaste entreprise commerciale.

Napoléon III, ce rêveur couronné, fut victime d'un mirage. « Je vous ai taillé un empire dans une mine d'or », avait-il dit à Maximilien. Tout son entourage partageait ses illusions, à commencer par l'impératrice Eugénie, l'enthousiaste Espagnole qui voyait dans la soumission à une dynastie européenne de l'ancienne

PRÉFACE

colonie rebelle, une sorte de revanche, pour continuer par Maximilien, Charlotte, les généraux, les ministres et les financiers. Seul au milieu de l'engouement général, Léopold I^{er}, le Nestor des rois, montrait en cette occurrence la sagesse et la prudence dont il ne se départissait jamais.

M^{lle} Dartois, sans prétendre apporter beaucoup de nouveau à la biographie de l'éphémère empereur du Mexique, a parfaitement réussi à condenser et à présenter sous une forme originale le fruit de ses nombreuses lectures. Elle a eu la bonne fortune de pouvoir compléter sa documentation par un document de première valeur : la correspondance inédite du colonel Dufour, un des plus brillants officiers du corps expéditionnaire belge au Mexique.

Évitant l'écueil dans lequel versent beaucoup de biographes, M^{lle} Dartois n'a pas présenté le personnage dont elle raconte l'histoire comme un héros surhumain. Elle nous montre Maximilien sous son vrai aspect, avec ses qualités séduisantes, mais aussi ses déficiences et ses défauts. Certes, pour réussir dans une entreprise aussi ardue que la consolidation de l'empire mexicain, en proie aux difficultés de tout genre au point de vue interne, comme au point de vue international, pour discipliner la sauvage énergie de ce peuple composé d'éléments si disparates, pour organiser les finances, l'armée et l'administration, pour éviter les conflits avec un clergé trop privilégié et trop riche, pour vaincre les méfiances de l'Angleterre et plus encore l'hostilité des États-Unis, sortis victorieux de la guerre de Sécession, il aurait fallu un génie d'une puissance extraordinaire. Or Maximilien

PRÉFACE

n'était qu'un homme. C'est précisément ce qui fait le grand mérite du livre de M^{lle} Dartois; se rappelant l'adage du vieux Térence, elle reste sur le plan humain, toujours si émouvant et vrai, pour raconter la carrière tragique du malheureux empereur. □

Le recul du temps et l'étude des travaux antérieurs, permettent à l'historien de formuler un jugement sur des événements où sont venues se combiner toutes les complications de la politique européenne et de la politique américaine, toutes les difficultés d'ordre militaire et d'ordre financier.

S'il y a une leçon à tirer de la lecture de ce livre, car M^{lle} Dartois sait que l'historien doit écrire *ad narrandum*, non *ad probandum*, ce serait celle du danger, si souvent démontré, des improvisations en matière politique plus encore que dans les autres domaines. Ce qu'on a appelé « la plus grande pensée du règne » ne fut en effet, comme le rappelait récemment M. Belessort, « qu'une gigantesque étourderie ». Napoléon III, pas plus que Maximilien et que les ministres et généraux français, ne connaissait le Mexique autrement que par des livres de géographie, par des récits d'aventures, ou par les allégations tendancieuses des réfugiés mexicains de Paris. Ceux-ci ne voyaient dans l'intervention française que le moyen de rendre le pouvoir au parti conservateur, et de reconquérir les prébendes dont les avait chassés le triomphe de Juarez et des libéraux.

C'est sur des indications aussi vagues, aussi incomplètes et aussi mensongères parfois, que fut échafaudée cette vaste entreprise qui, dans l'esprit de l'empereur, devait, en contrebalançant l'influence grandissante de la

PRÉFACE

confédération américaine « rendre à la race latine, de l'autre côté de l'Océan, sa force et son prestige » et restaurer l'équilibre entre les nations catholiques et protestantes.

M^{lle} Dartois a montré les tristes résultats de cette entreprise mal étudiée, mal combinée et mal réalisée. Maximilien et Charlotte, entraînés comme dans un tourbillon fatal, n'étaient pas plus préparés à la tâche redoutable qu'ils assumaient, que leurs collaborateurs français. Ceux-ci, loin de les soutenir et de les aider, ne firent qu'augmenter les difficultés inextricables dans lesquelles ils se débattaient, et les relations de plus en plus tendues entre Maximilien et Bazaine constituent un des épisodes les plus pénibles racontés par M^{lle} Dartois.

Cela ne pouvait finir que par une catastrophe. La double image du cadavre de Maximilien, criblé de balles, gisant sur le Cerro de las Campanas, et de la lamentable figure de l'impératrice Charlotte, cette nouvelle Ophélie, traînant des Tuileries à Rome les désillusions et les déboires qui la conduiront à la folie, donne au drame mexicain la plus lugubre conclusion. Pendant plus d'un demi-siècle, les vieilles tours du château de Bouchout, en ce paisible coin de la campagne brabançonne, seront les muets témoins de l'épilogue de cette lamentable aventure ; tel un spectre vivant, une veuve en grand deuil, évoquera en ses rares heures de lucidité les souvenirs des jours brillants et heureux, si durement payés.

L'histoire offre peu de drames si poignants et si dignes de trouver pour les raconter une plume de la valeur de celle de M^{lle} Dartois.

Vicomte Charles TERLINDEN.

INTRODUCTION

Beaucoup d'écrivains se sont penchés sur la vie de Maximilien d'Autriche et maintes fois, avec force détails, ont été racontées ses expériences malheureuses, tant avant son départ pour le Mexique que durant sa vie d'empereur.

J'ai pensé qu'il serait intéressant, pourtant, sans négliger le climat dans lequel il vécut, ni les personnages qui l'entourèrent, de parler de lui une fois encore. Cet être chimérique, insaisissable est, par là-même, attirant, et l'on s'attache à trouver son secret. Son âme étrange et mystérieuse a des replis innombrables ; il est en lui beaucoup d'aspirations élevées, beaucoup de nobles sentiments, qui voisinent avec des tendances moins pures.

Maximilien d'Autriche est fait pour vivre dans l'apathie, mais il croit être né pour jouer sur terre un grand rôle. Il devient, très jeune encore, gouverneur du royaume lombardo-vénitien ; quelques années plus tard, il est

INTRODUCTION

appelé à régner sur le Mexique. En Europe, comme dans le Nouveau Monde, il se trouve en face de difficultés presque insolubles. Peut-être un homme, doué d'une volonté de fer aurait-il pu les résoudre. Maximilien est, moins que tout autre, digne du nom de chef ; il a des hommes une connaissance très vague et, sa nature étant foncièrement noble, il s'imagine que sur terre, la bonté, la clémence, la libéralité, tiennent lieu de tout...

Maximilien a été, en grande partie, le propre artisan de son malheur, mais sa mort courageuse et héroïque rachète toutes ses fautes, et l'on ne peut avoir pour lui que respect et pitié.

Peu de noms sortent sans tache de la tragédie mexicaine ; celui de Maximilien est resté pur de toute compromission ; c'est pourquoi j'ai essayé de le faire revivre dans ces pages.

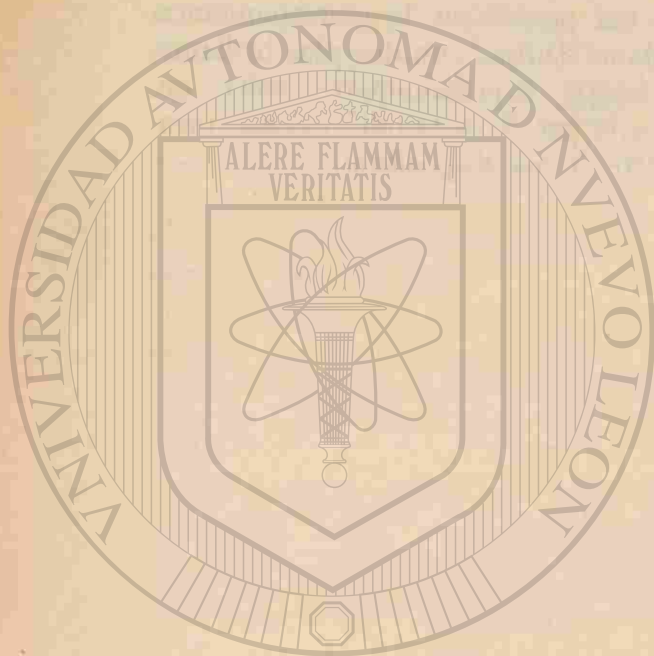
N. B. — J'ai utilisé pour mes recherches des livres dont on trouvera la liste à la fin du volume.

La publication par le comte Corti des archives mexicaines de Maximilien, de même que la correspondance de l'impératrice Charlotte, mise à jour dans le livre de la comtesse de Reinach Foussemagne, m'ont été surtout d'une grande

INTRODUCTION

utilité, ainsi que l'ouvrage du baron Buffin : *La Tragédie mexicaine*.

J'ai eu, en ma possession, la correspondance inédite du colonel Dufour, un des plus brillants officiers du corps expéditionnaire belge au Mexique. Je sais gré à sa famille d'avoir bien voulu la mettre à ma disposition.



CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC MAXIMILIEN

Ferdinand-Maximilien de Habsbourg-Lorraine est né le 6 juillet 1832, au palais de Schoenbrunn, quelques jours avant la mort du duc de Reichstadt. Il est émouvant de penser que l'archiduchesse Sophie mettait au monde un fils tandis qu'agonisait celui dont elle fut l'amie suprême. Née princesse de Bavière, elle était la tante par alliance du roi de Rome, ayant épousé en 1824 l'archiduc François-Charles, un frère de Marie-Louise. Cette jeune femme, fine, jolie, intelligente, aimant la France, admiratrice fervente de Napoléon, différant en cela des autres archiduchesses, avait, dès son arrivée à la cour d'Autriche, éprouvé pour son neveu, plus jeune qu'elle de six ans seulement, une affection et une tendresse infinies, qui se transformèrent plus tard en amour profond ; on a dit qu'elle fut la maîtresse du duc de Reichstadt, on a prétendu que Maximilien fut le fruit de leurs amours, une lettre de lui a même été publiée, mais elle paraît être apocryphe. Quoi qu'il en soit, si l'histoire a gardé le souvenir de l'archiduchesse Sophie, elle ne fait mention que rarement de son mari. Il semble que la vie de François-Charles

CHAPITRE PREMIER

se soit écoulée, fastueuse et stérile, comme celle de tous les princes qui n'avaient droit à la Cour qu'à un rôle honorifique. En 1848 pourtant, son frère, Ferdinand I^{er} est forcé d'abdiquer et la couronne lui revient de droit, puisque Ferdinand n'a pas d'enfant. Soit manque de volonté, soit qu'il ait eu peur d'un fardeau trop lourd pour ses épaules chargées d'ans, soit peut-être que les hommes d'État désireux de gouverner aient voulu écarter du pouvoir l'archiduchesse Sophie, dont ils savaient le caractère entier, il renonce à la couronne au profit de son fils aîné François-Joseph, et continue à mener à la Cour une vie brillante et superficielle.

Les premières années de Maximilien s'écoulent à Schoenbrunn. Il est tout d'abord élevé avec beaucoup de tendresse et de douceur, partageant l'enfance insouciant et joyeuse des princes impériaux ; les enfants, pourtant, ne sont pas, comme on pourrait le croire, élevés dans l'apparat. Autour d'eux il n'est pas de luxe, de manifestations grandioses où pourrait se complaire leur orgueil ; toujours une simplicité familiale est de règle. Le jeune Maximilien est l'idole de toute la Cour ; ses cheveux blonds qui retombent sur ses épaules en boucles soyeuses, ses yeux bleus très doux, son teint pâle, ses traits fins, font de lui un enfant plein de charme, et il sait son pouvoir sur ceux qui l'entourent. Mais ces belles années d'insouciance sont tôt interrompues. Il est d'usage chez les Habsbourgs d'élever avec la plus grande sévérité, du moins jusqu'à leurs débuts dans le monde, les archiducs au seuil de l'adolescence. L'éducation de Maximilien,

L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

qu'il partage avec son frère François-Joseph, est désormais confiée au comte de Bombelles, le frère du consolateur de Marie-Louise ; issu d'une famille d'émigrés français, Henri de Bombelles a gardé de son origine un penchant marqué pour tout ce qui est noble et beau ; son caractère est élevé, ses connaissances multiples, et l'influence qu'il va prendre sur Maximilien est tout à fait appréciable. Il a plusieurs enfants qui sont compagnons habituels de ses élèves ; l'un d'eux, Charles, né quelques mois après Maximilien, deviendra l'un de ses plus grands amis.

Maximilien révèle dès ses premières années une ardeur à s'instruire qui s'accroîtra sans cesse, et il apprend courageusement tout ce que doit savoir, ou qu'est censé savoir, un archiduc d'Autriche. Levé, en été comme en hiver, dès l'aube, il veut remplir consciencieusement le programme qu'on lui a fixé, et il partage entre les sciences, les arts, et les sports, la plupart de ses journées ; véritable surmenage intellectuel que ce programme ; pour ne citer qu'un exemple : il lui faut apprendre, en plus des langues classiques, en plus du français, de l'anglais, l'italien, le hongrois et plusieurs langues slaves. Son professeur de géographie est un Français, l'abbé Mislin, dont Bombelles a su reconnaître la haute culture ; il donne tout de suite à Maximilien sa préférence : de son côté, le jeune archiduc montre à son professeur une affection qui ne se démentira pas. L'abbé Mislin a laissé au collègue des Jésuites de Kalksburg, une série de lettres que lui écrit Maximilien, lorsqu'il fut obligé en 1846 de quitter son élève, pour aller à Parme. Cette corres-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pondance naïve, et très affectueuse, montre l'âme aimante que révèle déjà le jeune prince. Dans ces missives, dont le style laisse à désirer, où les fautes d'orthographe sont nombreuses, apparaissent parfois des phrases qui font pressentir le futur écrivain.

[L'éducation religieuse tient également dans la vie de Maximilien une place importante.] Bombelles s'attache à ce qu'on inculque à ses élèves une piété large où l'âme et le cœur dominant, défendant telles pratiques du culte, comme par exemple de porter des rosaires, qui mènent facilement à la bigoterie ou au fétichisme. Lorsque son esprit fatigué a soif de repos, c'est au sport, à l'équitation surtout que Maximilien s'adonne. Il aime les chevauchées endiablées à travers les bois qui entourent le palais de Schoenbrunn, ces bois qui ont vu galoper, en des courses épuisantes, le duc de Reichstadt ; comme lui, il laisse la bride à sa monture, il se grise d'espace, d'air pur et de liberté, et au retour, encore tout enivré, il s'écrie : « Aller au pas, c'est la mort ; au trot, c'est la vie ; au galop la félicité ! »... Comme il est destiné, par sa naissance, à devenir un jour commandant d'un régiment impérial, il apprend dès l'âge de quatorze ans le maniement de toutes les armes, dans la tenue qui convient, parmi les autres recrues, et il acquiert une force physique qui s'allie le mieux du monde à son élégance native.

C'est alors que les événements se précipitent à Vienne. Cette année 1848, qui vit tant de peuples se soulever pour conquérir leur indépendance, est, en Autriche, fertile en événements. A cette époque,

L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

l'empire d'Autriche est formé de six peuples différents : Allemands, Hongrois, Polonais, Tchèques, Croates et Italiens, et l'on conçoit que les difficultés soient nombreuses pour celui qui détient le pouvoir. Ce pouvoir, depuis 1835, appartient, en théorie, à Ferdinand I^{er} ; en fait, Ferdinand, comme son père, laisse les rênes de l'État à Metternich. Le chancelier de l'empire, homme politique d'une adresse remarquable, à certains moments, gouverne sans surveiller l'état psychologique des peuples ; il ne voit pas que grandissent le parti national et le parti libéral, que la moindre étincelle suffira pour allumer le feu qui couve. Sur ces entrefaites, à Paris, au mois de février, Louis-Philippe est renversé et, dès qu'à Vienne la nouvelle est connue, les étudiants allemands donnent le signal de la révolte ; ils forcent Metternich à abandonner la capitale, et l'empereur doit accorder une Constitution : deux mois après il part pour Inspruck, abandonnant à elle-même la démocratie ; des dissensions éclatent à Vienne entre les représentants de peuples qui se détestent réciproquement et, à la faveur de ces discordes, l'empereur retourne en sa capitale au mois d'août ; mais les esprits continuent à fermenter, et le 6 octobre de sanglantes émeutes éclatent à Vienne. En proie à la terreur, la cour impériale prend en grande hâte le chemin d'Olmütz. Maximilien, quoique très jeune, est péniblement impressionné par les événements, et il souffre de ce départ précipité qui ressemble trop à une fuite. Tandis qu'il galope sur des chevaux de relais aux portières de la voiture de ses parents, il songe que l'art de gouverner est l'art le plus difficile et il se

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

promet, s'il a un rôle à jouer plus tard, d'éviter toujours cette incompréhension, cette sévérité envers le peuple qui a forcé l'empereur d'Autriche à abandonner le pouvoir. Le 2 décembre, en effet, est proclamée solennellement à Olmutz l'abdication de Ferdinand I^{er}, en même temps que la renonciation au trône de l'archiduc François-Charles, et l'avènement de François-Joseph, âgé de dix-huit ans.

Dès son retour à Vienne, Maximilien reprend avec ardeur les études interrompues un instant et, pendant deux ans, sans relâche, il continue à travailler intensément. S'intéressant à tout, il se consacre tantôt à la philosophie et à la logique, tantôt à la diplomatie et à la politique ; il s'enthousiasme pour tout ce qui est beau, et les arts n'ont pour lui nul secret ; il s'essaie pendant quelque temps à la peinture et au modelage ; la nature l'a doué d'un réel talent d'écrivain, et c'est avec une véritable jouissance qu'on lit telles descriptions, tels récits de voyages qui abondent dans ses *Souvenirs*. En 1850 il n'a que dix-huit ans, mais il semble déjà mûri par l'expérience, par les réflexions et les pensées sans nombre que lui ont fournies ses lectures. Il pourrait, si tel était son désir, mener à la cour impériale une vie pleine d'attraits et de charmes.

Après les pénibles événements de 1848, un vent de plaisir semble souffler sur l'Autriche, tant à Schoenbrunn que dans Vienne. La Cour du jeune Empereur, qui se plaît à rassembler autour de lui les amis de son enfance, est joyeuse ; les princesses sont, pour la plupart, jolies, aimables, et douées de mille séduc-

L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

tions et, si parfois l'atmosphère semble à Maximilien un peu compassée, nul moins que lui n'ignore que Vienne est joyeuse, que les femmes y sont jolies, et généralement peu farouches ; d'autant plus qu'il a ce je ne sais quoi qui fait battre plus fort le cœur des femmes lorsque sur elles se pose son regard.

De stature élancée, il paraît à la fois plein de force et de douceur ; il est, de l'avis de tous, le plus séduisant des Habsbourgs ; sa structure délicate, ses traits d'une remarquable finesse, dénotent le descendant d'une race ancienne. Son visage étroit et pâle est éclairé par des yeux très bleus, son regard, empli de rêve, est doux et mélancolique, la ligne de son nez et l'arc de sa bouche sont très purs, son menton est un peu fuyant, mais, quelques années plus tard, une barbe soyeuse et très blonde dissimulera cette légère imperfection. Le jeune homme n'a pas oublié les faveurs que lui valait, enfant, sa grâce, et il sait toute la séduction qui se dégage de lui, sans toutefois être fat le moins du monde. Une timidité native a fait place, avec les années, à un charme tant soit peu féminin, que révèlent sa démarche aisée, et ses gestes caressants, charme qui lui attire, dès qu'il apparaît, des succès sans nombre dont son frère est parfois jaloux. Sa conversation est pleine d'attraits, et l'on s'étonne, surtout en cette cour d'Autriche, où la culture intellectuelle est quelque peu négligée, de voir un archiduc capable d'aborder tous les sujets, tant dans le domaine artistique que scientifique. Cependant la culture de Maximilien est un peu superficielle ; il a étudié trop de branches diverses pour que son esprit soit meublé de connais-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

sances profondes ; il a des notions de tout, mais si ses connaissances ont l'éclat du verre, elles en ont aussi la fragilité. Bref, si l'esprit de Maximilien ne peut satisfaire un censeur sévère, il renferme plus de richesses qu'on n'en rencontre communément, et en particulier à la cour d'Autriche à cette époque.

Au point de vue moral, il est très difficile de savoir ce qu'est au juste l'archiduc Maximilien. Sa nature est loyale et honnête, incontestablement, son âme est noble, et le sentiment de l'honneur est fortement ancré en lui. Il a d'innombrables aspirations vers le Beau, vers le Bien, et il dédaigne profondément tout ce qui est vil, faux, ou mesquin. De là vient que s'il se complait parfois dans le monde, il est vite lassé par les conversations futiles qui, en général, se tiennent dans les salons, et se repliant sur lui-même, il laisse s'évader sa pensée vers les sommets. Une preuve indéniable de cette élévation d'esprit, de ce désir d'être toujours au-dessus des bassesses de la vie, est ce petit feuillet, sali et usé à force d'être consulté, que l'on peut voir aux archives de l'État à Vienne, et qui porte tracées de la main de Maximilien, vingt-sept règles qu'il se propose de suivre fidèlement pendant toute sa vie. Parmi ces préceptes, qui concernent aussi bien la santé morale que la santé physique, il en est de très beaux, celui, par exemple, où il est dit : « L'esprit doit dominer le corps, le tenir en la juste mesure, et dans les limites de la morale » ; cet autre : « Ne jamais mentir, pas même par nécessité ou vanité » ; ce troisième encore : « Rechercher la solitude, et y trouver le temps pour réfléchir ». Règles qui ne furent

L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

pas toujours suivies, mais qui dénotent le désir de n'être pas, comme tant d'humains, sans idéal, et de vivre en honnête homme, au sens le plus noble et le plus généreux de ce mot.

Malheureusement, toutes ces qualités, innées en Maximilien, développées au contact d'Henri de Bombelles, et ancrées en lui par des lectures judicieusement choisies, sont amoindries par des tendances au rêve, à la faiblesse et à l'inertie.

Tout d'abord Maximilien est un romantique et, comme tel, toujours prêt à rêver et à laisser vagabonder une imagination mobile qui nourrit des projets brillants, mais les laisse tôt se dissiper en fumées ; il plane si souvent dans les airs qu'il ne peut observer ceux qui sont autour de lui, et la connaissance approfondie des hommes lui fera toujours défaut. Sa nature, portée aux extrêmes, lui fait accorder sa confiance entièrement ; trop souvent, le résultat ne se fait pas attendre ; comme tous ces êtres qui, loyaux, croient à la loyauté des hommes, il est trahi par ceux qu'il a comblés de son amitié et de ses bienfaits.

A côté de son imagination débordante, le cœur tient chez lui une grande place, et trop souvent, ce cœur lui fait dire « oui », alors que la raison commanderait un « non » irrévocable ; une telle bonté s'appelle non pas bêtise, mais faiblesse. Faible, Maximilien l'est souvent, et c'est infiniment regrettable. Il est très beau de vouloir, comme il le désire, accomplir sur terre une œuvre durable, mais encore faut-il pour cela de l'énergie, de la volonté, de la suite dans les idées, qualités qui manquent à Maximilien à peu près

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

complètement. Souvent il s'enthousiasme pour une idée, pour une personne, mais soudain, sans que lui-même en sache la raison, son ardeur tombe, et fait place à une indifférence, voire même à un dégoût, un fatalisme, une nonchalance incompréhensibles pour tous. Peut-être est-ce là l'origine de ces revirements subits qu'on observe durant toute sa vie et qui, parfois, le feront à tort considérer comme un homme qui ne joue pas franc-jeu. Peut-être est-ce pour cela qu'à certains moments, cet être impressionnable et influençable à l'excès, oppose aux événements une inertie regrettable ; à d'autres au contraire, parce qu'il a peur, sans doute, qu'on ne devine sa nature essentiellement faible, il a des sursauts d'énergie, des velléités de résistance, qui l'entraînent à des mesures irréflechies.

Rêveur, imagitatif, bon, sensible, Maximilien est tout cela, mais il n'est pas que cela. L'ambition l'anime, qui malheureusement est sans but déterminé.

Il veut, et de cela il est certain, jouer sur terre un grand rôle. Lequel ? Son esprit paresseux ne va pas jusqu'à répondre à cette question. « Il n'est de bonheur que dans l'activité », écrira plus tard Maximilien, et, déjà, il veut se dévouer à une œuvre utile.

C'est alors qu'interviennent des dissentiments entre lui et son frère, si différents à tous les points de vue. François-Joseph est, depuis deux ans, l'Empereur, et Maximilien ne peut s'empêcher de lui envier l'immense champ d'action qu'est l'Autriche. Faire le bonheur du peuple, réunir sous son égide tant de nations différentes, arriver, à force de soins inlassables, à ce

L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

que tous soient frères de cœur et d'âme, lui semble une tâche ardue, mais combien attrayante et élevée. Son rôle à lui est pour ainsi dire inexistant ; s'il veut continuer à vivre à la Cour impériale il lui faudra se contenter de partager l'existence si futile des autres archiducs. A cette cour, en effet, dès qu'un prince manifeste d'autres désirs, que la « servitude brillante » auquel il est assujéti, il est soupçonné de vouloir empiéter sur ses droits, et taxé d'ambition intempestive. Maximilien, pourtant, fait part à son frère de ses aspirations à une vie moins stérile. François-Joseph fait la sourde oreille, et quand Maximilien lui témoigne son désir de collaborer avec lui au gouvernement, l'aidant de ses avis, l'Empereur, qui ne veut pas de conseiller, qui ne veut pas surtout près de lui un parent si proche, refuse fermement, sous une apparente amabilité. Maximilien, en même temps qu'il est froissé dans son amour-propre, se désole de voir inemployée sa jeunesse, il se mure dans une solitude farouche et trouve dans l'étude de l'art et des sciences, comme lui-même l'écrira plus tard, « une source intarissable de consolation ». Lorsqu'il est las, il fait seller son cheval favori, le plus farouche entre les coursiers impériaux, et il part seul en de longues randonnées à travers le pays. Galoper sur la terre ne lui suffit plus et il rêve de parcourir les airs. C'est l'époque où un Français de génie, Giffard, donne à l'aérostation un essor nouveau, et Maximilien s'enthousiasme pour ses expériences. Prompt à noter ses impressions, il écrit : « J'attends des choses extraordinaires de l'aviation, et si l'hypothèse du dirigeable devient une réalité

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

je me ferai aviateur, et je suis sûr d'y trouver la plus grande concentration de jouissances. » Mais, à cette époque, on verrait avec stupeur, sinon avec indignation, un archiduc entreprendre un voyage aérien, et Maximilien, n'espérant plus trouver autour de lui ce à quoi, inconsciemment il aspire, demande à servir dans la marine. A cette âme d'artiste, rêveuse et contemplative, la mer offre un attrait et un charme infinis. Maximilien est destiné, par sa nature, à subir plus que tout autre son emprise ; enfant déjà, durant ses séjours à Trieste, il aimait à passer de longues heures à la contempler. Désormais il va parcourir l'Océan pour apaiser la soif d'infini qui est en lui.

CHAPITRE II

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

François-Joseph, heureux de voir s'éloigner Maximilien, lui accorde sans tarder la permission de partir, et en cette année 1850 sur les vaisseaux de la flotte de guerre, Maximilien, âgé de dix-huit ans, commence à mener l'existence errante qui sera sienne pendant six ans. Il semble qu'il ait trouvé, enfin, la place qui lui convient, et que son âme éprise d'idéal se complaira en ces croisières lointaines, en ces songeries nostalgiques. Maximilien, par certains côtés, a une âme de marin, avec ce que ce mot comporte de chevaleresque, de beau et d'élevé, et la mer accentuera encore les multiples tendances qui sont en lui vers tout ce qui est noble ; elle ne donnera pas à son esprit l'aliment qui lui manque, et sur l'Océan, plus encore que sur terre, Maximilien sans cesse forgera des chimères.

Tout d'abord, durant deux ans, il visite la Grèce et l'Asie mineure, puis il se rend dans l'Italie du Sud et en Espagne. Il aime la vie qu'il a choisie, et ses voyages, qui sont parfois pénibles, lui plaisent par

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

je me ferai aviateur, et je suis sûr d'y trouver la plus grande concentration de jouissances. » Mais, à cette époque, on verrait avec stupeur, sinon avec indignation, un archiduc entreprendre un voyage aérien, et Maximilien, n'espérant plus trouver autour de lui ce à quoi, inconsciemment il aspire, demande à servir dans la marine. A cette âme d'artiste, rêveuse et contemplative, la mer offre un attrait et un charme infinis. Maximilien est destiné, par sa nature, à subir plus que tout autre son emprise ; enfant déjà, durant ses séjours à Trieste, il aimait à passer de longues heures à la contempler. Désormais il va parcourir l'Océan pour apaiser la soif d'infini qui est en lui.

CHAPITRE II

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

François-Joseph, heureux de voir s'éloigner Maximilien, lui accorde sans tarder la permission de partir, et en cette année 1850 sur les vaisseaux de la flotte de guerre, Maximilien, âgé de dix-huit ans, commence à mener l'existence errante qui sera sienne pendant six ans. Il semble qu'il ait trouvé, enfin, la place qui lui convient, et que son âme éprise d'idéal se complaira en ces croisières lointaines, en ces songeries nostalgiques. Maximilien, par certains côtés, a une âme de marin, avec ce que ce mot comporte de chevaleresque, de beau et d'élevé, et la mer accentuera encore les multiples tendances qui sont en lui vers tout ce qui est noble ; elle ne donnera pas à son esprit l'aliment qui lui manque, et sur l'Océan, plus encore que sur terre, Maximilien sans cesse forgera des chimères.

Tout d'abord, durant deux ans, il visite la Grèce et l'Asie mineure, puis il se rend dans l'Italie du Sud et en Espagne. Il aime la vie qu'il a choisie, et ses voyages, qui sont parfois pénibles, lui plaisent par

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

leur diversité ; aux escales, recherchant toujours la poésie des choses, il visite tout ce qui est à voir ; botaniste de valeur, il étudie la flore des pays traversés.

Quand il repart, saisi par la grandeur du spectacle, il écrit des pages véritablement belles et dignes des grands écrivains que la mer inspira. Au Portugal, pour la première fois, il ressent pour une femme un sentiment profond. Rendant visite à l'impératrice douairière du Brésil, veuve de don Pédro I^{er}, il est conquis tout de suite par sa fille, la princesse Marie ; elle, de son côté, ne résiste pas à toute la séduction qui émane de Maximilien, et les fiançailles ont lieu. Leur bonheur est de courte durée : moins d'un an après, au mois de février 1853, la jeune princesse meurt de la tuberculose. Maximilien, qui ne s'est montré ferme que dans l'adversité, surmonte courageusement sa tristesse. Il continue de sillonner les flots, mais son cœur est pour longtemps réfractaire à toute idée d'amour.

Quoique Maximilien soit porté, plutôt, à examiner superficiellement ce qui l'entoure, ces longues croisières lui ont fait acquérir une connaissance approfondie de tout ce qui concerne la mer et durant ses séjours à Vienne, il renseigne utilement François-Joseph sur l'état de la flotte autrichienne, qui est loin d'être satisfaisant. A cette époque, la marine est italienne de « corps et d'âme, de mœurs et de langage » et composée presque uniquement de marins vénitiens et dalmates. En 1848, on en eut la preuve lorsqu'elle se révolta, comme les régiments hongrois et italiens

OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

l'avaient fait, contre l'Autriche. L'empereur, pour récompenser son frère, peut-être aussi pour l'éloigner de Vienne et de la Cour impériale, le nomme, le 2 septembre 1854, commandant en chef de la flotte impériale. Dès lors, écrit Paul Gaulot, « Maximilien, avec une ardeur infatigable, voulut présider à tout, examiner tout par lui-même. La marine autrichienne, sous la direction d'un général d'artillerie, existait à peine : peu de matelots, peu de navires, point de port. Il se rendit à Pola, et là il traça lui-même le plan des chantiers de constructions qu'il rêvait d'élever au fond de cette rade pour en faire le grand port de l'Autriche. Il indiquait aux alentours les points à fortifier pour le rendre inabordable aux flottes ennemies. Puis, il présenta à son frère, qui y donna son approbation, un volumineux projet de réorganisation des services de la marine. Entretemps, il reprenait la mer. L'Orient l'attirait... Il visita la Terre-Sainte, Jérusalem, Damiette, traversa l'isthme de Suez, dont Ferdinand de Lesseps préparait alors le percement, et parcourut toute la haute Égypte. »

Les efforts de Maximilien seront, pour une fois, couronnés de succès. Lui et le général de Wimpfenn, qui se révéla grand marin, comme il avait été grand capitaine, créèrent une flotte appréciable ; ils surent faire de cette marine, qui n'était autrichienne que de nom, un corps capable, quelques années plus tard, de remporter la victoire de Lissa. Deux ans après, au mois de janvier 1856, François-Joseph qui, décidément, a reconnu en son frère de grandes qualités, le charge d'une mission assez délicate à Paris.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Les rapports entre les deux Cours impériales sont assez bons, mais entre elles la question d'Italie est toujours pendante. On sait la sympathie qu'a Napoléon III pour le peuple italien et quelle importance il attache au principe des nationalités, principe si ancré en lui qu'il conduira la France à l'abîme lorsqu'en 1866, il permettra à la Prusse, ennemie héréditaire, de faire son unité. François-Joseph a en Italie de grands intérêts et il ne voit pas sans inquiétude les sentiments de Napoléon III ; Maximilien est chargé par lui de se rendre compte des dispositions de l'Empereur.

L'archiduc envoie à son frère de longs rapports sur tout ce qu'il voit, et il est intéressant d'en lire certains passages, qui révèlent un Maximilien porté à l'ironie, assez sarcastique, et quelque peu dédaigneux envers tous les personnages de cette « Cour de dilettantes dont les diverses charges, écrit-il, sont remplies par des amateurs, pas toujours à la hauteur de leur tâche. Il est difficile, ajoute-t-il, de parler ici de bon ou de mauvais ton, puisqu'il manque complètement à cette Cour... » Il a, tout d'abord, de Napoléon III une piètre opinion : « L'Empereur, écrit-il, se montra durant cette première entrevue, et pendant toute la soirée, d'une timidité insurmontable, ce qui ne me fit pas précisément une impression très favorable. Sa petite stature, son extérieur qui n'a rien de noble, sa démarche traînante, ses mains sans aucune beauté, le regard rusé et fuyant de ses yeux ternes, tout cela constituait un ensemble peu susceptible d'améliorer cette impression. » Pourtant, quelques jours après, Maximilien

OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

s'aperçoit qu'il s'est montré trop sévère, et il écrit : « Quand il surmonte sa timidité l'Empereur fait preuve d'une très grande franchise et plus je le connais, plus il me semble que sa confiance en moi augmente... Napoléon est l'un de ces hommes dont la personnalité n'a rien d'attrayant au premier moment, mais qui fait à la longue, une impression favorable par le grand calme et la simplicité distinguée de son caractère. » Et dans la dernière lettre, datée de Bruxelles, que Maximilien envoie à son frère à ce sujet il revient complètement sur son opinion.

De son côté, la réserve que lui montrait Napoléon a fait place à une amabilité à laquelle le jeune archiduc ne reste pas insensible, non plus qu'à l'indiscutable beauté, « rehaussée, il est vrai, par l'art », de l'impératrice Eugénie ; elle qui ne s'enthousiasme que rarement, éprouve pour lui, tout de suite, une grande sympathie, et c'est le plus cordialement du monde que le couple impérial à présent s'entretient avec Maximilien. Il a rendu visite aussi aux personnages importants de la famille impériale et, pour eux, il est sans indulgence : il parle de l'ex-roi Jérôme, « qui fut très aimable, mais qui lui rappelle étonnamment un vieux dentiste italien », de la princesse Mathilde, dont l'air peu distingué ne lui fit pas bonne impression, enfin de Plon-Plon, qui a « tout à fait l'air d'une basse à la voix éraillée d'un opéra italien de quinzième ordre ».

Maximilien n'oublie pas qu'il est chargé d'une mission délicate et qu'il a autre chose à faire qu'exercer sa verve aux dépens de ces « parvenus ». A maintes

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

reprises, il amène Napoléon III à parler de l'Italie. Si l'Empereur se dérobe au début, lorsque Maximilien quitte Paris, après un séjour d'un peu plus d'une semaine, il peut mander à son frère : « ... L'Empereur me donna l'assurance de vouloir marcher toujours de concert avec nous, la main dans la main... Il ajouta qu'il devait des égards au Piémont pour les services rendus dernièrement, mais qu'il ne permettrait jamais que cette question devienne un sujet de discorde entre les cabinets de Vienne et de Paris... Il montra dans cet entretien une franchise très grande, et son langage avait, autant qu'on puisse se fier à une parole humaine, le timbre de la plus grande vérité. »

De Paris l'archiduc se rend à Bruxelles. La Belgique, gouvernée par le « Nestor des Souverains », a atteint une vitalité remarquable. Léopold a su garder, entre la France et l'Angleterre, une position qui fait de son pays, à cette époque, un pays modèle. — Maximilien fait au roi des Belges, une visite qui n'est pas seulement de courtoisie. Le bruit court que Léopold verrait sans déplaisir, lui qui a réussi tant d'alliances, un mariage entre ce descendant des Habsbourgs et sa fille Charlotte. C'est encore par une lettre de Maximilien à son frère que l'on découvre les impressions du jeune archiduc ; impressions plutôt plus favorables que celles ressenties en France ; cependant, Maximilien, qui a décidément une plume mordante, découvre les plus petits ridicules de chacun.

Il fait de Léopold I^{er} un tableau assez juste, approuvant « les idées sages quoique pas neuves » du souverain, appréciant son « bon sens bien connu, cet équilibre

OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

bienfaisant et calme, adouci par l'expérience, cette sûreté, fille de la sagesse, dont il avait pour ainsi dire imprégné tous ses actes dans le gouvernement de son pays ». Mais il raille la manie qu'a le Roi de faire des phrases et il « bâille d'avance à la promesse que lui a faite Léopold de lui tenir un discours sur la science de l'État, et sur l'équilibre européen ». Il fait avec humour le récit du jour de l'an, et du jour des Rois « où la Cour donne un bal officiel dans lequel le noble coudoie son tailleur et son cordonnier », il écrit pourtant : « il règne partout une certaine dignité, un ton de bonne compagnie, les formes traditionnelles d'une Cour ». Après avoir parcouru la Belgique, il mande, bienveillant pour une fois : « C'est bien le pays le plus gracieux et le plus florissant que j'aie vu jusqu'ici... Partout apparaît un bien-être que partage involontairement le voyageur. On aperçoit des visages contents et agréables... La Belgique mérite pleinement le nom de « Pays Modèle » qu'elle s'est elle-même donné... »

Il parle à son frère du duc de Brabant et de sa femme, l'archiduchesse Henriette d'Autriche, mais, chose étonnante, il ne mentionne même pas le nom de la princesse Charlotte. Pourtant si l'on en croit ses paroles, plus tard, il est loin d'être insensible au charme de la jeune fille ! Peut-être a-t-il peur de confier ses impressions au papier ; peut-être aussi, connaissant la sagacité de Léopold, qu'il qualifie parfois de renard, ne veut-il pas conclure trop vite une alliance qui serait uniquement politique. Témoin, cette lettre ironique que Léopold lui enverra de

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Laeken, le 31 octobre 1856 : « Mon cher et vénéré Monsieur me tient un peu, je crois, pour un grand diplomate qui, dans chaque démarche, a des considérations d'ordre politique, mais ce n'est pas le cas ici, et vous aviez déjà au mois de mai, sans aucune arrière-pensée politique, gagné ma confiance et ma bienveillance. Je remarquais bientôt, ajoute-t-il, que ma fille était du même avis, mais il fallait procéder avec prudence. Le beau résultat que nous avons obtenu, je puis vous en faire part, c'est que ma fille choisit cette union, et la préfère à toutes les autres propositions qui lui ont été faites, et que je donne avec plaisir mon consentement. »

CHAPITRE III

LA PRINCESSE CHARLOTTE DE BELGIQUE. SON MARIAGE AVEC L'ARCHIDUC MAXIMILIEN

Parmi les figures qui occuperont dans la vie du futur empereur du Mexique une place quelconque, celle de la princesse Charlotte est de beaucoup la plus noble, et à l'encontre de tant de noms qui sortent diminués ou flétris de la tragédie mexicaine, le sien reste toujours pur de toute tache.

Charlotte est née à Laeken le 7 juin 1840. Élevée par sa mère, cette reine Louise, fille du roi des Français, Louis-Philippe, dont les Belges ont toujours chanté, avec admiration, les vertus, elle avait acquis une sensibilité, une bonté, une douceur, admirables. Elle n'avait que dix ans, lorsque mourut cette mère tant aimée, et ce fut dans son existence un malheur d'autant plus grand qu'à l'atmosphère de tendresse et d'amour qui l'entourait jusqu'alors, succéda une solitude d'âme presque complète. Son père l'aime tendrement, profondément et il ne cache pas qu'elle est son enfant préférée, elle s'entend parfaitement avec ses deux frères, surtout avec le plus jeune, Philippe, comte de Flandre ; mais il

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

lui manquera toujours cette tendresse ineffable, cette compréhension de tous les instants, que seule peut donner une mère. — Le caractère de Charlotte se transforme insensiblement. « Au lieu de la petite fille turbulente et expansive », écrit la Comtesse de Reinach, « nous retrouvons une adolescente pensive, sérieuse, raisonneuse, fermée et repliée sur elle-même. » De son père, à qui elle ressemble tant qu'on jurerait sa miniature, elle a hérité une intelligence qui frappe tous ceux qui l'approchent ; dès l'âge de treize ans elle s'astreint à développer ses facultés naturelles, et aucun auteur n'est pour elle trop sérieux ; sans parler de Plutarque, qu'elle médite avec profit, elle s'attache à étudier, dans Alphonse de Liguori et Frayssinous la religion dont elle attend une grande amélioration morale. Elle a, en effet, « un idéal intérieur très haut toujours entrevu, jamais suffisamment atteint à son gré » et elle veut, par une piété éclairée, arriver jusqu'à ce sommet dont elle rêve ; d'une extrême sévérité, tant pour elle que pour les autres, elle n'est jamais satisfaite, et ce sont des crises de découragement qu'elle surmonte, grâce à une volonté qui apparaît chez elle, remarquable, autant que son intelligence. Son état d'âme nous est connu, surtout, par les nombreuses lettres qu'elle écrivit après la mort de sa mère, à la Comtesse d'Hulst. Celle-ci avait reporté sur Charlotte toute l'affection qu'elle éprouvait pour la reine Louise dont elle avait été l'amie depuis toujours. Présente pendant l'agonie de la Reine, elle lui promit de veiller sur l'éducation de la jeune Princesse et de suivre toujours son développement intel-

SON MARIAGE

lectuel et moral, soins dont elle s'acquitta avec un dévouement inlassable. Charlotte ne tarda pas à témoigner une tendre amitié à la Comtesse d'Hulst qui devint sa confidente comme elle avait été celle de la reine Louise. Les lettres que Charlotte lui adresse, où se départant de sa réserve naturelle, elle dit les moindres événements de sa vie, ses pensées les plus intimes, dépeignent parfaitement la jeune fille, avec des défauts certes, mais qui sont ceux de ses qualités. On ne pourrait trouver d'elle, portrait plus juste que ces quelques lignes de Pierre de la Gorce : « Volontaire, elle le sera toujours, et parfois avec des caprices hautains, qui froisseront ; en revanche, de l'activité, du courage, de la persévérance, une ambition qui sait préciser les desseins, et une main vigoureuse ; avec cela, une réelle élévation d'âme, et, à part quelques intervalles d'humeur, une remarquable générosité. » Charlotte apparaît d'autant plus séduisante que l'intelligence, la volonté, l'énergie, véritablement viriles qui sont en elles, ne détruisent pas cette tournure d'esprit, ce charme indéfinissable, fait de mille choses diverses, qui n'appartient qu'aux femmes. Séduisante, elle l'est aussi physiquement ; sa taille, plutôt en dessous de la moyenne, semble élevée par l'attitude noble, parfois même un peu distante, que la jeune fille ne quitte jamais. Sa figure est attachante par la pureté incomparable de son front, très haut, par l'éclat de ses grands yeux noirs, et l'on admire les boucles brunes retombant sur des épaules parfaitement modelées, le nez mince et étroit, la bouche d'un dessin plein de finesse et le teint d'une

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

fraîcheur éblouissante. L'on ne peut qu'approuver son père, qui dit volontiers avec orgueil : « Je crois qu'elle sera une des plus belles princesses de l'Europe si cela au moins pouvait porter bonheur. »

L'on comprend, dès lors, que l'archiduc Maximilien ait oublié, pour elle, le serment qu'il s'était fait deux ans avant, lorsque sa jeune fiancée était morte. L'on conçoit moins bien le sentiment très tendre, que va tout de suite éprouver pour lui, la princesse Charlotte. L'amour est aveugle, dit la sagesse des nations, c'est pour cela, sans doute, qu'elle va parer Maximilien de toutes les qualités dont elle rêve. Il est très séduisant, et depuis qu'il est revêtu de l'uniforme, si seyant, d'officier de marine, le regard des femmes se pose sur lui avec plus d'admiration encore. Mais Charlotte n'est pas une de ces jeunes filles si nombreuses qui attachent au physique une grande importance. Bien au contraire, dans toutes les lettres qu'elle écrit à la comtesse d'Hulst, où elle parle de lui, elle ne mentionne pas son aspect extérieur.

Maximilien est aussi un causeur brillant et, quand il le désire, il a ces reparties, cette facilité à s'exprimer sur tous les sujets, qui donnent à sa conversation un attrait indéniable, attrait auquel Charlotte est sensible mais qui ne semble pas devoir suffire, lorsqu'on la connaît, à faire sa conquête. Quoi qu'il en soit, dès qu'elle connaît Maximilien, au mois de novembre de cette année 1856, elle ne veut entendre parler, à aucun prix, d'un mariage avec le prince Georges de Saxe, ou avec le roi de Portugal Pedro V, qui tous deux

SON MARIAGE

prétendent à sa main, et ses lettres, à la comtesse d'Hulst, ne tarissent pas d'éloges sur le jeune archiduc. Elle est infiniment heureuse, écrit-elle, « d'avoir trouvé en Maximilien un être chevaleresque, dont les sentiments religieux et la piété sont incontestables non plus, qu'une noblesse de cœur, une délicatesse, un besoin de se dévouer, un désir ardent d'être utile, qui répondent pleinement à ses aspirations ». Elle est si éprise de « son archiduc », qu'elle lui reconnaît cent qualités qui lui manqueront toujours. Plus on étudie son caractère, plus on est surpris de voir cette jeune fille, avant tout énergique, active, et faisant fi de toute rêverie stérile, conquise par Maximilien, être chimérique qui se complait trop souvent dans l'inaction. Quand il s'agit de lui, elle a les yeux fermés ; c'est en toute sincérité qu'elle écrit, alors que tant de contrastes sont entre eux : « Je vois avec joie que nos cœurs se comprennent toujours de plus en plus, et je regarde cette similitude de vues et de sentiments, tendant à un même but, comme le vrai bonheur du mariage... »

Durant le deuxième séjour que fait Maximilien à Bruxelles, elle écrit à son amie : « L'Archiduc est charmant sous tous les rapports, et vous pouvez penser si je suis heureuse de l'avoir depuis huit jours. Extérieurement, je le trouve embelli, et moralement, il ne laisse rien à désirer, c'est tout dire. » — Charlotte n'est du reste pas la seule à faire l'éloge de Maximilien ; à la cour de Léopold, tous ont été séduits par le jeune homme, à commencer par le duc de Brabant qui « dénigre si facilement tout le monde, et qui juge,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

surtout les princes, avec une si jalouse sévérité ». — Il dit un jour à Charlotte : « L'archiduc est un être supérieur sous tous les rapports ; si je savais une seule chose à dire en sa défaveur, je l'aurais dite, mais il n'y a rien, tu peux en être convaincue, je l'ai beaucoup vu, je l'ai toujours admiré... » De même, M^{me} de Bovée, dame d'honneur de Charlotte, écrit à la reine Marie-Amélie : « ... quant à Mgr l'Archiduc, son éloge est dans la bouche de tous ceux qui le connaissent ; plus je le vois, plus je le trouve digne de l'alliance qu'il va contracter. Grandeur d'âme, noblesse de sentiments, piété éclairée, enfin, il paraît doué de toutes les vertus chrétiennes, et il saura apprécier celles qui distinguent la princesse Charlotte ».

Au cours du séjour de Maximilien à Bruxelles, son secrétaire, le baron de Pont, est chargé de régler avec le vicomte de Conway, intendant de la liste civile de Léopold I^{er}, le côté matériel et délicat du contrat de mariage, ce qui ne va pas sans difficultés. Le roi des Belges ne veut pas, selon l'expression de Maximilien, « toucher à son argent en faveur de sa fille tant aimée » ; la question ne sera réglée définitivement qu'au mois de mars 1857, à la grande satisfaction de Maximilien, fier d'avoir à la fin, « obligé le vieil avare à se séparer d'une petite partie de ce qui lui est le plus cher au monde ». Si Léopold consent à accorder à sa fille une dot élevée, il exige aussi que François-Joseph donne à son frère : « une position digne de sa naissance et capable de lui offrir un vaste champ d'activité ». Ceci n'est pas du goût de l'Empereur, qui a toujours peur que son frère ne prenne en Autriche une place

SON MARIAGE

prépondérante ; mais il a reçu dernièrement une relation désastreuse de la situation des Autrichiens dans les provinces italiennes, et il se résout à nommer son frère Gouverneur du royaume lombardo-vénitien, se jurant toutefois de veiller à ce qu'il n'outrepasse pas ses droits. Cette nomination a lieu au mois de janvier 1857. Charlotte et Maximilien sont heureux d'avoir enfin un but à leurs rêves humanitaires.

Maximilien fait son entrée à Milan le 19 avril 1857. L'accueil est, ou paraît être, des plus chaleureux. Quelques semaines après, il part de Trieste, sur la frégate *Élisabeth*, et rend visite, successivement, au pape Pie IX à Pésaro, à l'Impératrice douairière du Brésil à Lisbonne, et de là, part pour l'Angleterre. La reine Victoria, nièce de Léopold, avait jadis montré quelque défiance vis-à-vis du jeune archiduc, et aurait voulu que Charlotte épousât le roi de Portugal. Sur elle aussi, l'ascendant de Maximilien agit, et lorsqu'il est parti, la reine, enthousiasmée, écrit à son oncle une lettre pleine d'éloges. A Claremont, la reine Marie-Amélie, grand'mère maternelle de Charlotte, se montre pleine de bienveillance envers lui, qui, à son avis : « est un époux digne de Charlotte et qui saura la rendre heureuse comme elle mérite de l'être ». Enfin libéré de ces cérémonies Maximilien se rend à Anvers, pour la dernière fois avant le mariage fixé au mois de juillet.

Le roi des Belges veut donner à ce mariage un éclat particulier, et en ce 27 juillet 1857, de grandioses cérémonies se déroulent à Bruxelles, qu'accompagne la liesse populaire. Tout semble s'unir pour faire,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

de cette journée le prélude d'une longue vie de bonheur, et l'on ne peut contempler sans plaisir le jeune couple princier : Maximilien, en grand uniforme de la marine autrichienne, Charlotte vêtue « d'une robe de satin blanc, brochée d'argent avec un art exquis, un voile immense, chef-d'œuvre de la dentellerie bruxelloise, descendant en plis ondoyants sur ses épaules, un diadème de fleurs d'oranger et de diamants, artistement entremêlés, se rattachant à sa coiffure ». Tous deux sont véritablement gâtés par la nature, unissant à la beauté, à la jeunesse, une ardeur, une confiance en l'avenir, qui émeuvent lorsque l'on songe au sort qui les attend... Ils quittent Bruxelles le 30 juillet et, après un voyage enchanteur sur les bords du Rhin jusqu'à Mayence, ils longent le Danube, ils passent par Schoenbrunn, sont à Trieste le 10 août, à Venise le 16, et le 6 septembre, ils font à Milan leur entrée solennelle. Artistes tous les deux dans l'âme, ils ont été d'enchantement en enchantement, et leur enthousiasme est à son comble quand ils arrivent en Vénétie. Maximilien est depuis longtemps un admirateur fervent de la terre italienne ; il a écrit, de Naples : « c'est un morceau de Paradis tombé du ciel », et Trieste est depuis toujours sa vraie patrie. Charlotte est, elle aussi, conquise. Elle est infiniment heureuse, pourrait-elle ne pas l'être ? Son mari se montre « une perfection sous tous les rapports, si excellent, si pieux, si tendre... » Est-il étonnant qu'elle écrive au mois d'octobre : « Je goûte le bonheur le plus grand et le plus véritable. Mon excellent Max est toujours le même pour moi, et je l'aime et l'estime

SON MARIAGE

toujours davantage... » Mais, car il y a toujours un mais, Maximilien n'est pas venu dans le Lombard-Vénitien, avec l'intention d'être un prince fainéant, il veut tout de suite commencer à remplir la mission qu'il s'est tracée, de réconcilier l'Italie avec l'Autriche, mission difficile, si l'on en juge par les événements.

CHAPITRE IV

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN EN ITALIE

L'Italie, presque unifiée par Napoléon I^{er} en 1805, avait été démembrée par le traité de Vienne, et les sept états qui la composent en font, dès lors, on l'a dit justement, non pas un pays mais une expression géographique. Dans tous ces états, dont quatre appartiennent à l'Autriche, à son instigation ou avec son approbation, les esprits sont partout condamnés au régime « de la captivité perpétuelle » et de la « prison cellulaire » comme l'a écrit un diplomate autrichien. Des sociétés secrètes se forment pour lutter contre la domination étrangère, puis, les patriotes prêchent ouvertement l'unification et la liberté de l'Italie. En 1848, le mécontentement est à son comble, et des soulèvements éclatent à Milan et à Venise au mois de mars. Dès lors, les hostilités se succèdent dans toute l'Italie, la défaite de Novare, en 1849, marque la victoire de l'Autriche, mais en même temps la haine grandit contre elle, accrue encore par les représailles qu'elle exerce particulièrement dans le Lombard-Vénitien. C'est alors que le roi Victor-Emmanuel II, aidé d'un grand ministre, Cavour, travaille à rendre

EN ITALIE

l'Italie indépendante, en s'alliant avec la France. Six ans après seulement, au congrès de Paris, à la suite d'une entente secrète entre Napoléon III et Cavour, « la question de l'Italie est portée devant le tribunal de l'opinion européenne ».

Maximilien n'ignore pas toutes les difficultés qu'il devra vaincre, s'il veut comme l'en a chargé François-Joseph, « s'informer des besoins du pays, en ce qui concerne son développement intellectuel et matériel et prendre, opportunément, avec fermeté, toutes les dispositions de nature à satisfaire les aspirations et les vœux de la population ».

Il entre à Milan plein d'ardeur et décidé à faire le bonheur du peuple par la libéralité. — Ce n'est pas à tort qu'on lui fait cette réputation de libéralisme qui le précède partout, et maints passages de ses écrits disent cette tendance de son esprit à rejeter tous les principes qui sont en honneur à la cour d'Autriche. Esprit avide de progrès sous toutes les formes, il n'entend, en aucune façon, paraître l'héritier des souverains autoritaires, et il est séduit par les idées de Liberté, d'Égalité, de Fraternité, et autres utopies qui lui nuiront plus tard. Dans ses *Souvenirs*, il écrit : « Louis XIV a, le premier, inventé cette maxime que le prince n'est responsable qu'envers Dieu. Mais Dieu est bien loin de nous et ne parle pas le langage des hommes. Ses arrêts, même lorsqu'on aurait dû y voir des châtements, ont toujours été interprétés en faveur du Souverain irresponsable. Aussi cette maxime est-elle devenue la pierre d'achoppement du principe monarchique. Il n'y a que ceux qui ne l'ont pas suivie

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et se sont attachés, fermement, au principe du droit, qui se tiennent encore debout. » Il dit encore, et ceci est peut-être mieux observé : « Il faut savoir deviner les désirs des femmes et des peuples, et leur en offrir l'accomplissement comme une surprise, avant qu'ils ne les aient exprimés ; en agissant ainsi on leur est agréable, mais on fait preuve de supériorité, et l'on garde les rênes du gouvernement. » Pourtant s'il voit juste parfois, s'il proclame bien haut que « l'on ne suit que l'homme capable de commander », il n'a pas cette fermeté, cette suite dans les idées, cette continuité dans les actes, qui font d'un homme, un chef. De plus, en Italie, comme au Mexique, plus tard, il aura le malheur de se trouver dans une situation telle, que même un gouvernement fort n'aurait pu, peut-être, l'améliorer. Enfin, dernière cause d'insuccès, quoique François-Joseph ait paru lui donner carte blanche, Maximilien n'a pas reçu de lui tous les pouvoirs, et cette dispersion des forces dirigeantes est néfaste au plus haut degré ; en effet, malgré ces paroles qu'aurait prononcées Cavour : « L'archiduc Maximilien est le seul adversaire que je redoute, il est le seul qui puisse faire avorter l'unité italienne », l'empereur d'Autriche n'a pas acquis une confiance illimitée en son frère, et il redoute toujours les idées, si différentes des siennes, qu'il professe.

Dès son arrivée en Italie, Maximilien se met à l'œuvre avec une ardeur très appréciable. Tout d'abord les habitants de Milan se sentent attirés vers ce jeune prince, qu'on dit libéral, et qui ressemble si peu à tous ces Autrichiens abhorrés qui les ont fait

EN ITALIE

souffrir. S'étant donné comme règle générale de réconcilier, à force de bonté, les deux peuples ennemis depuis si longtemps, Maximilien se tourne successivement vers toutes les classes de la société, espérant, parce qu'il sait la séduction qui se dégage de lui, conquérir par l'amabilité, l'aristocratie, par sa conversation étincelante, le milieu intellectuel : à quelques exceptions près, on ne répond à ses avances que par la froideur. Maximilien essaie alors de trouver un appui dans le commerce et le peuple. De ce côté, les résultats sont plus satisfaisants ; la bourgeoisie est flattée de l'empressement de Maximilien, qui l'invite aux réceptions officielles, et lui permet de parader à la Cour. On dit que dans un bal, sur 1400 invités, 600 refusèrent, et ceux qui acceptèrent furent, pour la plupart, des marchands de coton, de rubans, de petits commerçants, reconnaissants à Maximilien des dépenses qu'il fait. Il a pour règle, en effet, que « l'avarice chez les princes est un crime, car la foule a toujours conscience que leur trésor est alimenté par la bourse de chacun. Les princes ne doivent être, ajoute-t-il, que des machines à faire circuler l'argent, et c'est un rôle dont on leur sait beaucoup de gré. » Dans le peuple, il s'acquiète, au début, quelques sympathies par des mesures judicieusement choisies, par le bien que lui et sa femme répandent autour d'eux ; il paye même parfois de sa personne, et, durant les inondations qui ravagèrent Pavie et Lodi, il contribua lui-même au sauvetage des habitants.

Malgré tout, la haine qui dort au cœur de tout Italien, ne sera pas longue à se réveiller, et l'on ne

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

verra plus en Maximilien, dès le milieu de l'an 1858, qu'un Autrichien, c'est-à-dire un ennemi. Aucune mesure, du reste, ne pourrait combler le fossé qui s'est creusé ; suivant le mot de Manin, l'Italie ne demande pas que l'Autriche devienne plus humaine, elle demande qu'elle s'en aille. L'Italie a conscience, à présent, qu'elle n'est plus isolée comme par le passé. Cavour a vu que la clé de l'unité italienne est à Paris ; par tous les moyens, il s'est attaché à conquérir Napoléon III. Comptant sur le faible qu'a l'Empereur pour les jolies femmes, il a envoyé à Paris la comtesse de Castiglione ; elle n'a réussi que partiellement sa mission de séductrice, l'Empereur ne lui a pas confié de secrets politiques. Ce qui le décidera, c'est au mois de janvier l'attentat d'Orsini contre lui. Dans l'acte criminel de cet Italien, « Napoléon voit un rappel impératif de son serment d'autrefois, de délivrer l'Italie. Il craint maintenant pour sa vie, pour sa femme, pour son fils, pour l'ordre social qu'il a rétabli en France. » Il est résolu à rendre à l'Italie son indépendance, et l'entrevue qu'il a, au mois de juillet, avec Cavour à Plombières, rend définitive une alliance dont les bases, depuis longtemps, avaient été jetées.

Maximilien se rend compte, mieux que tout autre, que les sentiments de Napoléon III ont changé depuis deux ans, lors de son voyage à Paris.

François-Joseph a bien quelque inquiétude causée par les « mauvais tours que lui joue son ami Napoléon », dont l'inconséquence, dit-il, est grande et regrettable, mais, il se contente de recommander à son frère : « une grande vigilance, et une ferme sévérité ». Maximilien

EN ITALIE

sait que ces mesures seront insuffisantes ; au mois d'avril, il part pour Vienne, voulant exposer clairement la situation à François-Joseph, voulant lui demander aussi de réunir entre ses mains le pouvoir civil et le pouvoir militaire, qui appartient au général Gyulay. Reçu froidement à Vienne, il se trouve en face d'un parti qui ne voit en lui qu'un ambitieux maladroit : on lui reproche de vouloir se tailler un royaume en Italie, on lui reproche une trop grande faiblesse, une folle prodigalité, et on n'oppose à ses demandes, justifiées pour la plupart, que des refus. Aux yeux de l'empereur d'Autriche et de sa coterie, Maximilien est, et ne doit être, que l'exécuteur des mesures prises à Vienne. Découragé, car il sent que tout est perdu, Maximilien retourne à Milan ; dans une lettre datée de juin 1858, il fait part de ses craintes à son beau-père : « Notre gouvernement en Italie, écrit-il, est devenu, sur l'ordre verbal de Napoléon, la cible des journalistes et de la polémique de révolution. Napoléon a besoin d'un point de discorde pour deux raisons : la première, pour éloigner les regards de l'Europe des troubles de la France et de son gouvernement despotique, et la seconde, pour avoir au moment du danger, qui peut malheureusement arriver à chaque instant, une raison populaire et révolutionnaire pour une guerre. Il a choisi la question italienne, comme il me semble, pour deux raisons : premièrement, parce qu'il hait l'Autriche, par tradition bonapartiste, et la combat sur les champs de bataille de l'Italie, secondement, parce que, de par ses tristes alliances passées, il sait combien intéressante était pour l'Angleterre

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

cette question capitale de la révolution sur le continent. »

De jour en jour la situation empire ; ni Maximilien, ni Charlotte, ne peuvent désormais se montrer au peuple sans être en proie à des quolibets ou à des insultes. L'archiduchesse Sophie, envers laquelle Maximilien montrera jusqu'au dernier moment une confiance, une tendresse infinies, reçoit une lettre de son fils qui montre bien ses sentiments : « Il n'y a qu'une voix par tout le pays, dit-il, celle de l'indignation et de la désapprobation vis-à-vis de laquelle je suis seul et impuissant. Je ne crains, rien car ce n'est pas la coutume des Habsbourgs d'avoir peur, mais j'ai honte, et je me tais... Si cela continue ainsi, je songerais bientôt à envoyer Charlotte chez son père à Bruxelles. En effet, je n'ai pas l'intention de la sacrifier à la faiblesse et à la perplexité, et là où il y a du danger, des jeunes femmes sans expérience n'ont rien à faire... Tout le monde autour de moi a perdu la tête et le courage, et quelquefois je me demande si ma conscience me permet d'obéir aveuglément aux ordres de Vienne. Radetzky avait désobéi, par fidélité, et on lui élève, avec raison, des monuments de reconnaissance... » Maximilien avait vu juste, et devant le danger croissant, dès le mois de janvier 1859, Charlotte quitte Milan. Un mot de Maximilien à son beau-père l'avertit du péril qui devient redoutable. « Ne pas savoir comment finira la soirée, se sentir environné d'ennemis, être dans une perpétuelle angoisse, craindre les outrages pour sa femme, ne pas être certain si on ne sera pas sifflé au théâtre, si on rentrera

EN ITALIE

vivant de la promenade, c'est effroyable. » En même temps, Maximilien fait expédier hors l'Italie tout ce qui est en sa possession, isolé dans le vaste palais de Milan, il se confie encore à sa mère : « Me voici donc banni ici et seul comme un ermite... Autour de moi, le carnaval danse et fait du tapage, chez moi, c'est le silence du carême... Je suis le prophète bafoué qui doit déguster morceau par morceau ce qu'il a prédit, mot par mot, aux oreilles des sourds, et contre lequel maintenant on voudrait se venger en disant qu'il a, par de fausses informations, ou une douce bonté, provoqué le désastre... Le monde est curieux, il oublie totalement que le pauvre prophète a demandé avec instances, et depuis longtemps, ce qu'on fait maintenant dans l'angoisse de la mort. Malgré les sarcasmes auxquels je m'attendais, et malgré les calomnies, je reste tranquillement à mon poste. Dans le danger, je ne rebrousse pas chemin... Là où l'incendie fait rage je me dévoue jusqu'au dernier moment, dussé-je être au milieu des flammes... » Maximilien ne consent pas à abandonner ce poste plein de dangers, mais on le force de Vienne à le quitter.

Les événements se précipitent. Tandis que le Piémont prend, de plus en plus, une attitude belliqueuse, que l'Autriche envoie à Milan un renfort de troupes, le général Gyulay arrive de Vérone, avec une lettre de l'Empereur à Maximilien, ainsi conçue : « J'ai dû réunir dans une seule main l'autorité civile et militaire, dans le royaume lombardo-vénitien, et je me suis décidé à vous relever, jusqu'à nouvel ordre, des fonctions de gouverneur général, que vous avez remplies

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

avec le plus grand dévouement, la plus grande prudence, et de confier ces fonctions au feld-zeugmeister, comte Gyulay, comme chef du commandement général du pays. » Dès le lendemain, devant cette disgrâce qu'on n'a même pas cherché à déguiser, Maximilien quitte Milan et reprend ses fonctions dans la marine, non plus comme commandant en chef, mais, humiliation ajoutée aux autres, sous les ordres du feld-maréchal Aleman, qui lui est inférieur en grade. En tant qu'amiral de la flotte autrichienne Maximilien n'a, en effet, pas été plus heureux. Ses suggestions n'ont été accueillies à Vienne que par le mépris, il a pu écrire un jour : « Louais-je quelqu'un, on ne l'a presque jamais pris en considération ; éloignais-je quelqu'un, on n'a pas manqué de le favoriser visiblement. » Le jeune archiduc ne peut que dévorer en silence ses chagrins « de voir ses œuvres détruites dans leur germe » et il suit avec tristesse les événements.

Le 23 avril, François-Joseph a sommé Victor-Emmanuel de désarmer sous trois jours, et devant le refus du Roi, le 29 avril, le général Gyulay a franchi le Tessin à la tête de 17.000 hommes. Le rôle dévolu à Maximilien, durant cette guerre est presque inexistant ; il est chargé de commander les quelques misérables vaisseaux qui sont à Venise, et il voit, avec douleur, les armées françaises et italiennes aller de succès en succès : Palestro, Turbigo, Magenta, Solferino, quatre noms qui, pour lui, évoqueront toujours le commencement de la « décadence de la monarchie autrichienne ; jadis si forte, et qui s'enlise de plus en plus ». L'élan des troupes françaises est tout à coup brisé par ordre

EN ITALIE

supérieur, Napoléon III a résolu de faire la paix avec l'Autriche, pour maintes raisons, et surtout parce que la Prusse, ne se souvenant plus sans doute, qu'elle avait promis une neutralité bienveillante, commence à mobiliser sur le Rhin. L'empereur des Français ne veut pas, et à bon escient, courir les risques d'une guerre double. A Villafranca, l'armistice est signé, et si l'Autriche est privé de la Lombardie, elle garde, grâce à cet arrêt, la Vénétie. Napoléon III propose à François-Joseph d'en faire un royaume indépendant que gouvernera Maximilien ; il ne reçoit qu'un refus formel.

A partir de 1859, si le jeune archiduc conserve son titre d'amiral, l'empereur d'Autriche ne veut à aucun prix qu'il joue même un semblant d'un rôle politique dans l'Empire.

Pour s'éloigner, le plus possible, de la Cour impériale, et de tous ceux qui voient en lui l'auteur de beaucoup de désastres (ne va-t-on pas jusqu'à l'accuser d'avoir favorisé le parti de la Révolution et Cavour !), après un séjour de quelques semaines à Ischl, lui et sa femme partent pour Miramar à une lieue de Trieste.

CHAPITRE V

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN A MIRAMAR

Même lorsqu'on n'est pas, comme l'était Maximilien, un admirateur fervent de la nature, même lorsqu'on n'éprouve pas comme lui, marin avant tout, devant l'océan ce sentiment indéfinissable qui rend l'âme vibrante, on ne peut manquer d'être saisi par toute la beauté qui se dégage de Miramar. Durant l'année 1854, alors que Maximilien s'était établi à Trieste, il aimait faire, en canot, de longues promenades solitaires ; souvent, lorsque la tempête faisait rage, il partait, ne se souciant pas du péril. Un jour que le vent soufflait avec force, son embarcation fut emportée au delà du cap de Grignano ; un calme intense régnait là, la mer était sans ride, Maximilien, conquis par la splendeur du lieu, décida d'y faire construire un château, en même temps qu'il fit aménager une maison rustique. En 1859, seule cette demeure étant achevée, lui et sa femme allèrent s'y installer pendant quelques semaines. « Dans ce grand chalet tapissé de chèvre-feuilles et enguirlandé de vigne folle, entouré de bosquets de camélias et de lauriers-roses » ils essayèrent d'oublier les déceptions sans nombre qu'ils avaient

A MIRAMAR

déjà subies. Puis, le château de Miramar étant terminé, ils s'installèrent dans cette demeure grandiose, qui excita, dit-on, bien des jalousies à Vienne. Bâti sur un promontoire qui avance dans la mer de façon pittoresque, ce château, où l'on accède par de grands escaliers de marbre, semble, avec ses tours crénelées et sa construction massive, une demeure étrange et mystérieuse. Dès qu'on entre à l'intérieur du château, un spectacle absolument charmeur séduit. Les appartements de Maximilien sont particulièrement beaux, par la vue superbe qu'on en a sur le golfe de Trieste ; son âme de marin se révèle là encore ; il a voulu qu'on fasse de sa chambre et de son cabinet de travail la réplique exacte des cabines qu'il occupait sur sa frégate *la Novara*. Une immense bibliothèque remplie de livres de science et d'art, des bustes de Dante, de Goethe, de Shakespeare. Partout des terrasses, des logements, d'où l'on voit les jardins emplis d'essences rares, de plantes exotiques que l'on a su, à force de soins, acclimater sur le sol de Miramar. L'on regarde, ravi, la gamme étincelante des tamaris, des baobabs, des cocotiers, des cactus et des figuiers ; il y a des parterres d'une richesse de tons si éclatants qu'on les dirait semés de pierreries et brodés comme des chasubles ; des charmilles s'ouvrent sur la mer, semblables à des grottes de nymphes, des bassins, étoilés de lotus, mettent de grands miroirs au milieu des pelouses et, détachant leur blancheur sur les massifs noirs, quelques statues mythologiques réchauffent leur nudité divine au soleil. Devant ce spectacle, que baigne la lumière, incomparablement belle, propre au pays de soleil, et

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

qui donne à tout un aspect irréel, on comprend que Maximilien ait aimé, entre tous, cet endroit féérique.

C'est à Miramar, partageant ses journées entre l'étude et la rêverie, qu'il écrit la plupart de ses œuvres. Tout d'abord, aimant toujours autant sa patrie, il s'adonne à un projet immense de réorganisation de la marine autrichienne ; il écrit de nombreuses brochures que justifie la décadence de la flotte mais qui contribuent à accroître envers lui la méfiance de la Cour impériale. A d'autres moments, il se livre devant la mer dont il aime la « sublime immensité », à l'inspiration, et il écrit, pendant les cinq années qui suivent, les meilleures de ses œuvres, en prose ou en vers. Ce n'est pas à tort qu'on lui reconnaît un réel talent d'écrivain ; certaines de ses pages valent, par la finesse, la sensibilité, le langage imagé, celles des grands écrivains ; il a surtout le don de faire d'exquises descriptions, et l'on s'imagine, à le lire, connaître ces pays qu'il a vus, et qui l'ont conquis. De Madère, par exemple, il écrit ces lignes qui ne sont pas sans charmes : « Devant moi, à mes yeux émerveillés, une île enchantée sortit des flots, ruisselante des rayons d'un soleil tropical. La mer était transparente et azurée, l'air imprégné de parfums enivrants. Des collines basaltiques, aux teintes violettes, s'élevaient au milieu de bouquets d'arbres, dont le feuillage vert foncé avait toutes les énergies printanières. C'était un tableau d'une céleste pureté. Il me semblait que mon âme, douée d'yeux invisibles, pénétrait de part en part la suave limpidité de cette lumière dorée et douce. Je pressentais un monde

A MIRAMAR

nouveau, un paradis... » Il a pour parler de la nature, qu'il aime à la manière des romantiques, des images pleines de poésie ; les palmiers sont pour lui : « des fées issues du songe de quelque dieu », leurs feuilles flexibles lui font songer à la « danse des grâces »... Il faut citer aussi, dans un autre ordre d'idées, cette page qu'il écrivit, après un corrida à Séville, et dans laquelle on croirait être en face d'un véritable homme d'action ... « je ne cherche pas à le nier, j'aime les anciens temps, non pas ceux du siècle dernier où, dans le nimbe de la poudre et du fard, au milieu des fades et languoureuses idylles, à travers les prés fleuris on s'avancait, en roucoulant, vers le béant abîme ; non, mais les temps de nos vieux ancêtres, où l'esprit chevaleresque se développait dans les tournois ; où les femmes étaient fortes, ne demandaient pas un flacon d'odeur, et ne feignaient pas de s'évanouir pour une goutte de sang répandu, où l'on chassait le sanglier et l'ours en pleine forêt, et non, comme aujourd'hui, derrière des barricades. Ces temps ont enfanté une race énergique. Et nous, que nous est-il resté des divertissements virils de nos pères ? La chasse peut-être ? Hélas, pas même la chasse ! C'est pourquoi si la corrida espagnole suscite les passions violentes et sauvages, qui sont au fond de la nature humaine, elle développe aussi le courage et l'énergie. Celui qui prend à ce spectacle un plaisir enthousiaste ne manquera pas de cœur pour d'autres choses plus importantes, et, tout au moins, il ne s'énervera pas dans une mortelle apathie... »

Les pensées de Maximilien concernant la philosophie,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

la vie ou la mort, ne sont pas très élevées ; sauf quelques réflexions, on sent que son esprit, plus étendu que profond, est mieux à l'aise dans le domaine de la poésie ou de l'imagination ; il faut citer cependant ces quelques lignes qui émeuvent, lorsqu'on songe au sort tragique qui l'attend : « On voit, au musée de Florence, les portraits de Charles et d'Henriette d'Angleterre, en vêtements de deuil, tristes et aimables, mélancoliques et malheureux. L'avenir a répandu comme un voile sur les traits sérieux de Charles. Il fut une victime de l'ordre le plus élevé et qui n'eut que le tort de se soumettre à sa destinée avec trop de résignation et de douceur. Il pécha par faiblesse. Il a dû être infiniment gracieux, et moins raide que Louis XVI. Il a été donné à tous deux, sinon de vivre, au moins de mourir énergiquement. Pourquoi faut-il que leurs femmes aient été si séduisantes et si belles ? Pourquoi faut-il que ce qui est tendre et exquis soit toujours froissé et brisé ?... »

Pendant que Maximilien est ainsi plongé dans la rêverie ou dans l'étude, ne néglige-t-il pas le bonheur de sa jeune et jolie épouse ?

Il est très difficile de savoir où est la vérité quant à ce sujet. Si l'on s'en réfère aux lettres que Charlotte envoie à la comtesse d'Hulst, elle trouve chaque jour Maximilien plus admirable : « Si le monde reprend un jour son assiette, le jour viendra, je le crois, sans me laisser aller à aucune idée d'ambition, où l'archiduc sera de nouveau placé dans une position élevée, je veux dire, où il aura à gouverner car il a été créé pour cela, et doué par la Providence de tout ce qui

A MIRAMAR

rendra les peuples heureux, et il me semble impossible que ces dons restent enfouis à jamais, après n'avoir brillé que pendant trois ans à peine... » Il est compréhensible qu'éprouvant de tels sentiments pour son mari, dans toutes ces lettres à cette époque, Charlotte fasse de la vie qu'elle mène à Miramar un tableau enchanteur, mais elle écrira, plus tard, de Mexico, qu'elle préfère cent fois : « une position qui offre de l'activité et des devoirs, même des difficultés, à contempler la mer sur un rocher jusqu'à l'âge de soixante-dix ans... » Lorsqu'on sait l'ambition qui l'anime, et l'idée très haute qu'elle a des devoirs des princes, on sent que cette existence contemplative ne peut lui plaire longtemps. En outre, Charlotte est portée par sa nature, à mépriser toutes les réalités de la vie, elle s'est fait du mariage une conception en quelque sorte mystique, et, lorsqu'elle a épousé Maximilien, ses seize ans ont vu en lui un être d'élite, détaché, comme elle, des biens de la terre ; or, l'archiduc est, non seulement, un être jeune, et prêt à jouir de la vie, entièrement mais, encore, c'est un enfant de Vienne, c'est un admirateur fervent de la beauté féminine, et très probablement, il n'est fidèle que jusqu'à une certaine limite... Le secrétaire particulier de Maximilien a raconté les confidences que lui avait faites Antoine Grill, valet de chambre de l'archiduc, d'après lesquelles « certain voyage à Vienne des jeunes époux avait ruiné l'union conjugale... Depuis cette date, si la concorde et l'amour paraissent encore exister officiellement, dans l'intimité affection et confiance s'étaient évanouies... Il semblait probant que quelque

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

infidélité de l'archiduc était parvenue à sa femme, et que celle-ci, blessée dans son âme hautaine et sa susceptibilité de femme, tout en écartant le scandale, s'était résolue à adopter les règles de conduite qu'elle tint désormais. » Au reste, sans compter qu'il est pénible de s'attacher à dévoiler un secret que tous deux ont voulu garder, quoi qu'en dise Antoine Grill, il n'y a jamais eu entre Maximilien et Charlotte cette séparation complète qu'il laisse entrevoir. Il est incontestable que Maximilien a gardé, jusqu'à ses derniers moments, pour Charlotte dont il a toujours subi l'influence, un sentiment très marqué de tendre admiration, qu'elle aimait sentir monter vers elle. A examiner les circonstances, il semble que ce soit pendant leur séjour à Miramar qu'il y ait eu entre eux des dissentiments et que leur départ pour le Mexique plus tard les ait rapprochés.

Bien que Miramar soit pour Maximilien un lieu plein de charmes, il « est toujours attiré par le lointain, l'inconnu », et il aime trop la mer pour rester longtemps sans la parcourir. Aussi, en 1859, dès que l'hiver arrive, part-il, avec Charlotte, sur sa frégate, fuyant le froid dont il a horreur ; il s'embarque pour entreprendre sur la *Novara* le tour du monde ; mais bientôt, soit que l'archiduchesse soit tombée malade, soit qu'elle ait craint la longueur du voyage, il continue seul sa croisière. Il écrit, à Funchal, où est morte sa première fiancée, une page, pour le moins étrange et qui, mieux que les confidences d'un valet de chambre, dépeint l'état d'esprit de Maximilien : « Je revois avec tristesse, écrit-il, la vallée de Machico, et l'aimable

A MIRAMAR

Santa-Cruz, où il y a sept ans, nous avions vécu de si doux moments. Sept ans remplis de joies, féconds en épreuves et en désillusions amères. Fidèle à ma parole, je reviens chercher sur les flots de l'océan, un repos que l'Europe chancelante ne peut plus donner à mon âme agitée. Mais une mélancolie profonde me saisit quand je compare les deux époques. Il y a sept ans, je m'éveillais à la vie, et je marchais allègrement vers l'avenir ; aujourd'hui je ressens déjà la fatigue ; mes épaules ne sont plus libres et légères, elles ont à porter le fardeau d'un passé amer... C'est ici que mourut, le 4 février 1853 la fille unique de l'impératrice du Brésil : créature accomplie, elle a quitté ce monde imparfait, comme un pur ange de lumière, pour remonter au ciel, sa vraie patrie. De l'hôpital, fondé par une mère infortunée en souvenir de sa fille, je me rendis non loin de là, à la maison où l'ange amèrement pleuré a quitté la terre, et je demeurais longtemps abîmé dans des pensées de tristesse et de deuil... » De Madère, il part pour le Brésil, où il est reçu très cordialement, et trois mois après, ne réalisant pas son projet de faire le tour du monde, il revient en Europe.

Avant de retourner à Miramar, il va passer quelques jours à Vienne, et l'état de l'Autriche l'emplit de désespoir : « J'ai trouvé la situation de ce pauvre pays, écrit-il en avril 1860, comme je m'y attendais, sombre et confuse. La pourriture d'un côté, et la fermentation de l'autre, sont de plus en plus fortes et effrayantes. Comme au temps de Louis XVI, il n'y a qu'inactivité et perplexité. On ne comprend pas

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

la situation, et on ne veut pas la comprendre. De tous les côtés, on se bouscule, on s'agite, et, par contre, les oreilles et les yeux se ferment de plus en plus... » A la fin de 1860, Charlotte et lui sont de retour à Miramar, et la vie reprend, calme, quelque peu fastidieuse. Avoir au cœur le désir d'employer utilement sa jeunesse, désirer faire sur terre œuvre durable, et ne pouvoir que rêver, est pénible bien souvent, et pour Maximilien dont les vues ne sont pas très nettes, et plus encore pour Charlotte dont l'ambition est moins chimérique. En Autriche Maximilien est désormais, de par la volonté de l'Empereur, condamné à une existence sans utilité. Tandis que les mois s'écoulent, tous deux se lamentent d'être obligés de mener une vie si peu en rapport avec leurs goûts. C'est alors que le trône du Mexique leur est offert.

CHAPITRE VI

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

Il est peut-être utile de rappeler brièvement l'état du Mexique en 1860 et son histoire avant cette date. Lorsque le hardi conquistador espagnol Cortez le découvrit en 1519, il jouissait d'une situation prospère, sous la dynastie astèque des Montézuma, mais l'Espagne ne sut pas donner à sa nouvelle colonie le gouvernement qui lui convenait. Négligeant les traditions et les coutumes mexicaines, elle s'imposa par la violence, et le résultat ne se fit pas attendre. Tout de suite contre l'Espagne un parti se forma, qui voulut secouer la domination étrangère ; plus fort d'années en années, il faut cependant attendre le XIX^e siècle pour que le Mexique se débarrasse de la tutelle espagnole, et proclame, en 1821, son indépendance. Un ancien lieutenant de Ferdinand VII, Iturbide, fut élu Empereur, sous le nom d'Augustin I^{er} ; un an après, une révolution le renversait ; la République était proclamée, une constitution promulguée, qui établit, entre autres, le suffrage universel, et la nationalisation des biens du clergé. Cette République ne fit que précipiter vers la décadence un pays que

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

la situation, et on ne veut pas la comprendre. De tous les côtés, on se bouscule, on s'agite, et, par contre, les oreilles et les yeux se ferment de plus en plus... » A la fin de 1860, Charlotte et lui sont de retour à Miramar, et la vie reprend, calme, quelque peu fastidieuse. Avoir au cœur le désir d'employer utilement sa jeunesse, désirer faire sur terre œuvre durable, et ne pouvoir que rêver, est pénible bien souvent, et pour Maximilien dont les vues ne sont pas très nettes, et plus encore pour Charlotte dont l'ambition est moins chimérique. En Autriche Maximilien est désormais, de par la volonté de l'Empereur, condamné à une existence sans utilité. Tandis que les mois s'écoulent, tous deux se lamentent d'être obligés de mener une vie si peu en rapport avec leurs goûts. C'est alors que le trône du Mexique leur est offert.

CHAPITRE VI

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

Il est peut-être utile de rappeler brièvement l'état du Mexique en 1860 et son histoire avant cette date. Lorsque le hardi conquistador espagnol Cortez le découvrit en 1519, il jouissait d'une situation prospère, sous la dynastie astèque des Montézuma, mais l'Espagne ne sut pas donner à sa nouvelle colonie le gouvernement qui lui convenait. Négligeant les traditions et les coutumes mexicaines, elle s'imposa par la violence, et le résultat ne se fit pas attendre. Tout de suite contre l'Espagne un parti se forma, qui voulut secouer la domination étrangère ; plus fort d'années en années, il faut cependant attendre le XIX^e siècle pour que le Mexique se débarrasse de la tutelle espagnole, et proclame, en 1821, son indépendance. Un ancien lieutenant de Ferdinand VII, Iturbide, fut élu Empereur, sous le nom d'Augustin I^{er} ; un an après, une révolution le renversait ; la République était proclamée, une constitution promulguée, qui établit, entre autres, le suffrage universel, et la nationalisation des biens du clergé. Cette République ne fit que précipiter vers la décadence un pays que

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

des luttes sourdes mais incessantes avaient affaibli. A partir de 1821, l'anarchie s'empare du pays; il suffit de dire que de 1821 à 1857, il y eut au Mexique six formes de gouvernement, cinquante-cinq ministères, plus de deux cent quarante révolutions ou pronunciamientos.

En 1855, Lopez de Santa-Anna, président de la République, ayant été renversé, la confusion redoubla, et le pays fut entièrement déchiré par la lutte des deux partis qui se disputaient le pouvoir; « d'un côté, écrit Pierre de la Gorce, le parti conservateur, dominé par le clergé et les grands propriétaires, et inclinant secrètement vers une monarchie centralisée; de l'autre, le parti dit libéral dont le programme pouvait se résumer en trois mots : nationalisation des biens d'Eglise, organisation fédérative, affermissement des institutions républicaines ». Un homme, Benito Juarez, après avoir fait tous les métiers, est parvenu, à force de volonté, à la tête du parti libéral. Celui qui deviendra l'adversaire le plus farouche de la monarchie, est un personnage peu sympathique; il a pour lui une intelligence très au-dessus de la moyenne, une volonté de fer, mais qui toutes deux servent une ambition démesurée et des tendances marquées vers le despotisme et la cruauté.

Le parti conservateur est dirigé par le général Miguel Miramon, homme jeune, actif, brave jusqu'à la témérité. Pendant trois ans, les deux partis vont lutter sans cesse; tandis que Miramon occupe Mexico, Juarez est à Vera-Cruz, et ce n'est qu'en 1861 que le parti libéral vaincra, par suite de la victoire du général

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Ortega, et Juarez pourra rentrer dans la capitale. Il publie une série de décrets, établissant, entre autres, la tolérance des cultes, abolissant les ordres religieux, et ratifiant la nationalisation des biens ecclésiastiques. Son attitude, tout de suite despotique, n'est pas faite pour attirer à lui ses adversaires, et la situation s'aggrave au Mexique, d'autant plus que Juarez ne montre pas, vis-à-vis des puissances étrangères, avec lesquelles il est en dette, moins d'intransigeance. De plus en plus se justifie le mot de cet émigré mexicain, qui disait de son pays : « C'est le chaos. »

Depuis maintes années, l'Europe a recueilli ces Mexicains chassés par de cruelles prescriptions, et leur nombre, sans être très élevé, est vers 1860, devenu assez important. Parmi eux il en est un, Gutierrez de Estrada, qui depuis 1840 est exilé de sa patrie. Adversaire haineux des libéraux, il veut ériger une monarchie au Mexique, avec à sa tête un prince européen. Il a soumis, déjà, un mémoire à Metternich, à Louis-Philippe, enfin à Palmerston, mais les deux premiers ont dû en 1848 quitter le pouvoir, et le ministre anglais est trop occupé; le projet de Gutierrez n'a pu avoir de suite. En 1854, Lopez de Santa-Anna, alors président de la République, lui donne l'autorisation officielle d'agir dans les Cours européennes, et Gutierrez, avec un regain d'ardeur, poursuit la réalisation de son désir. Il s'adjoint José Manuel Hidalgo, un jeune Andalou qui, nommé grâce à lui secrétaire d'ambassade à Madrid, est en Espagne reçu partout, et devient l'hôte assidu de la comtesse de Montijo. Elle et ses deux filles ont pour lui beaucoup de sym-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pathie, et quelques années après, lorsque Eugénie de Montijo sera devenue l'impératrice des Français, elle n'oubliera pas cet ami de toujours, qui sera aux Tuileries un de ses familiers.

En 1857, José Hidalgo, rappelé pendant quelques mois au Mexique par le gouvernement alors conservateur, est nommé secrétaire d'ambassade à Paris. Dès son arrivée en Europe, il se rend à Biarritz, séjour préféré de l'impératrice, et avec l'ardeur qui le caractérise lui dépeint la situation effroyable du Mexique, et lui dit que seule l'intervention de la France pourra le sauver. Il n'a pour convaincre l'impératrice Eugénie aucune difficulté. Tout de suite, elle s'enthousiasme pour le projet soumis avec adresse à ses yeux. Comme l'écrit Loliée : « Jamais son âme ne s'était détachée du sol natal, elle était restée la fille passionnée du pays d'héroïsme, où toutes les expressions de la pensée, toutes les images de la poésie, respirent l'exaltation, et l'idée de reconquérir la colonie perdue, plaît à l'Espagnole qui subsiste en elle ; une autre raison aussi la fait se passionner pour ce projet : profondément pieuse d'une piété qui va parfois jusqu'à l'exaltation, elle s'émeut des violences subies par les prêtres au Mexique, et avec la volonté et l'entêtement qui sont en elle, elle se promet de rendre à un pays en proie à l'anarchie, l'ordre et, partant, le bonheur. » Sans tarder, elle télégraphie à l'empereur, alors à Vichy, pour lui demander son avis.

L'idée qui enthousiasme à présent l'impératrice Eugénie, est en Napoléon III depuis longtemps. Lui dont les rêves ont été, sont et seront toujours gran-

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

dioses, a fait en 1846, alors qu'il était prisonnier au fort de Ham, de grands projets, et dans une brochure il a souhaité « la constitution dans l'Amérique centrale d'un État florissant et considérable, dont l'organisation rétablira l'équilibre du pouvoir en créant dans l'Amérique espagnole un nouveau centre d'activité industrielle, assez puissant pour faire naître un grand sentiment de nationalité et pour empêcher, en soutenant le Mexique dans sa lutte contre les États-Unis de nouveaux empiètements dont l'envahissement du Texas était le plus récent ». Sept ans plus tard, il avait répondu à un envoyé secret de Santa-Anna, qu'il interviendrait un jour dans les affaires du Mexique. Il s'était complu, impénétrable comme toujours, à bâtir des rêves, attendant sans doute l'occasion favorable pour les réaliser.

Vers 1860, il semble que toutes les circonstances soient pour lui ; tout d'abord, la guerre de Sécession vient d'éclater, et les États-Unis ne pourront, en proie à la guerre civile, intervenir contre la France au Mexique ; de plus, Napoléon III sait que son règne doit s'appuyer sur des succès extérieurs, puisque lui-même veut que son nom soit un « symbole de gloire et de nationalité ». Jusqu'alors l'armée française est allée de succès en succès. Pourquoi au Mexique ne serait-elle pas victorieuse, comme elle l'a été en Crimée et en Italie ? Si l'on ajoute à cela que l'Empereur comme l'Impératrice est inexactement renseigné sur la situation du Mexique, on comprend que tous deux aient cru voir en cette expédition une source nouvelle et intarissable de gloire pour la France et pour l'Empire.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Dès le début de 1860, un nouveau chargé d'affaires de France au Mexique, Dubois de Saligny, courtisan habile qui a percé les pensées secrètes de l'Empereur, envoie de Mexico des rapports d'une âpreté sans cesse croissante sur Juarez et son gouvernement. Il certifie qu'au Mexique un parti considérable est prêt à s'emparer du pouvoir, à convoquer une assemblée nationale et à proclamer la monarchie. Il en arrive peu à peu à cette conclusion, que désire Napoléon : « Le gouvernement de l'Empereur reconnaîtra sans doute l'urgente nécessité de faire respecter, quoi qu'il arrive, les intérêts et l'honneur de la France... La force seule pourra contraindre le gouvernement mexicain à remplir ses engagements envers nous. » Le Mexique, pour remédier à la situation qui s'aggrave à l'intérieur, a fait des emprunts successifs aux puissances européennes, principalement à la France, l'Espagne et l'Angleterre. L'un de ses créanciers les plus importants, le banquier Jecker, un Suisse naturalisé Français, a su intéresser à sa réclamation Morny, fils adultérin de la reine Hortense, et tout-puissant sur son impérial parent. Lorsque Dubois de Saligny, se joignant à lui, fait de légitimes réclamations pour les préjudices sans nombre dont ont souffert les Français résidant au Mexique, Juarez, après avoir fait la sourde oreille, décrète le 17 juillet 1861 que tous les traités passés avec l'étranger sont nuls. Humiliation suprême, au mois d'août de la même année, une manifestation dirigée contre Dubois de Saligny est soutenue par Juarez, et achève de décider Napoléon III à intervenir au Mexique. Une longue lettre de lui au comte de Flahaut, datée

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

d'octobre 1861, nous dit les raisons de son intervention, et celles qu'il a eues de songer à Maximilien comme empereur du Mexique. Raisons d'autant plus ancrées en lui qu'il est soutenu par l'Impératrice Eugénie, dont l'influence sur la politique est de plus en plus grande. Elle veut « sa guerre » et elle a jugé que l'archiduc Maximilien est tout désigné pour remplir le rôle immense qui est dévolu au futur monarque du Mexique. Cette lettre de Napoléon au comte de Flahaut montre clairement que l'empereur, utopiste comme toujours, agit poussé par le désir de « rendre un peuple prospère, ce qui serait travailler efficacement, croit-il, à la prospérité de tous ». « Il est inutile de m'étendre sur l'intérêt commun que nous avons, en Europe, à voir le Mexique pacifié et doté d'un gouvernement stable, écrit-il. Non seulement ce pays, doué de tous les avantages de la nature, a attiré beaucoup de nos capitaux et de nos compatriotes, dont l'existence se trouve sans cesse menacée, mais, par sa régénération il formerait une barrière infranchissable aux empiétements de l'Amérique du Nord, il offrirait un débouché important au commerce anglais, espagnol et français, en exploitant nos propres richesses. L'examen de ces divers avantages, comme le spectacle d'un des plus beaux pays du monde livré à l'anarchie et menacé d'une ruine prochaine, sont les raisons qui m'ont toujours vivement intéressé au sort du Mexique. Depuis plusieurs années des personnes importantes de ce pays sont venues me trouver pour me dépeindre leur état malheureux et me demander mon appui, disant qu'une monarchie seule pouvait rétablir l'ordre dans une

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

contrée déchirée par les factions. » Après avoir dit les circonstances qui le poussent à intervenir à ce moment-là, l'empereur écrit que dans le cas où une monarchie serait proclamée, ce qu'il espère et croit fermement, « il faudrait choisir un prince animé de l'esprit du temps, doué d'assez d'intelligence et de fermeté pour fonder un ordre de choses durable, dans un pays remué par tant de révolutions ; qu'il faudrait enfin que ce choix ne blessât pas les susceptibilités des grandes puissances maritimes, et j'ai mis en avant le nom de l'archiduc Maximilien. Cette idée a été acceptée avec bonheur par le petit comité d'émigrés résidant en France. Les qualités de ce prince, son alliance par sa femme avec le roi des Belges, lien naturel entre la France et l'Angleterre, le fait d'appartenir à une grande puissance non-maritime, tout cela m'a paru répondre à toutes les conditions désirables ».

Quelques jours après cette missive importante, les négociations sont achevées entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, qui signent le 31 octobre la Convention de Londres et décident d'intervenir ensemble. Déjà cette alliance est funeste, car les trois puissances agissent dans un but différent. D'après le baron Buffin, l'Espagne surveille jalousement son ancienne colonie, et la reine Isabelle II songe à réclamer le trône du Mexique pour sa fille, après lui avoir fait épouser le comte de Flandres ; l'Angleterre, très circonspecte, ne désire qu'être remboursée, elle a peur des États-Unis et n'a pas en Napoléon III une grande confiance. L'empereur, on le sait, fait des rêves infiniment plus grandioses. Basée sur une entente qui n'en est pas

VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

une, il est fatal que cette Convention ne donne que des résultats négatifs.

Les troupes débarquent à Vera-Cruz, le 13 janvier 1862. Tout de suite des dissentiments éclatent ; le général Prim, commandant des troupes espagnoles, révèle déjà les dispositions francophobes qui se montreront au grand jour en 1870 ; lui et sir Charles Wycke, signent avec Juarez la Convention de la Soledad, s'humiliant en quelque sorte devant lui ; les Français, commandés par l'amiral Jurien de la Gravière, entrent en action le 12 avril. Depuis dix jours la Convention de Londres a été dénoncée, les Français sont désormais seuls au Mexique, et l'Impératrice écrit à l'archiduchesse Charlotte, le 7 juin 1862 : « Nous voilà, grâce à Dieu, sans alliés », se montrant, une fois de plus, aveugle en ce qui concerne cette expédition au Mexique, qu'elle a voulu de toute son âme, dont elle est sinon la responsable, du moins l'inspiratrice.

CHAPITRE VII

L'ACCEPTATION DE LA COURONNE DU MEXIQUE

De Miramar, Maximilien suit avec une attention croissante les événements qui se passent tant en Europe qu'au Mexique.

Dès le début de l'année 1861, par une lettre de Walesky à Metternich, Napoléon III a fait sonder les dispositions de l'Autriche. Il tient absolument, en effet, à la candidature de Maximilien, pour les raisons énoncées plus haut, et aussi, sans qu'il l'avoue clairement, parce que l'état d'esprit de la Prusse lui paraît inquiétant, et qu'il veut une alliance avec François-Joseph ; il espère aussi, en assurant le trône du Mexique à l'archiduc d'Autriche, pouvoir un jour s'assurer la Vénétie. L'impératrice Eugénie, de son côté, patronne avec ardeur la candidature de Maximilien et, activées par elle, les démarches se succèdent. A la cour d'Autriche, elles sont accueillies très favorablement. François-Joseph est trop heureux de voir s'éloigner son frère, qu'il accuse à présent de convoiter le trône de Hongrie ; il envoie à Miramar, le 10 octobre 1861, le comte de Rechberg, afin d'obtenir le consentement éventuel de Maximilien. Sans s'engager formellement, celui-ci

ACCEPTATION DE LA COURONNE

est loin de rejeter les propositions qu'on lui fait. Il est de plus en plus désireux d'avoir une sphère d'action digne de lui, et l'archiduchesse Charlotte voudrait à tout prix quitter ce Miramar, où les jours se succèdent sans que rien n'en rompe la monotonie.

Si tenté que soit Maximilien, il fait dépendre son acceptation éventuelle de plusieurs conditions. Il veut surtout que le peuple mexicain exprime clairement son désir de le voir sur le trône, ceci étant, dit-il, « la première et indispensable base de tout plan sérieux, sur lequel on pourrait entrer plus tard en négociations ». Dans une sorte de mémoire qu'il écrivit à la fin de 1861, il fait preuve de beaux sentiments. « On me trouvera toujours, écrit-il, dans toutes les circonstances de ma vie, prêt à faire les sacrifices les plus durs pour l'Autriche, et pour la puissance de ma maison... Elle a beaucoup perdu, par les attaques du temps, de son éclat de jadis. Personne ne comprend mieux que moi la nécessité de rendre son ancien lustre à notre maison. Aussi ne puis-je me soustraire à l'impression que ferait la réalisation de ces propositions sur le monde et sur l'Autriche épuisée... » Il faut bien avouer pourtant que si Maximilien est prêt, comme il le dit, à tous les sacrifices, il ne lui faut pas, pour accepter le trône du Mexique, tant d'abnégation ; sa conduite le démontrera dans la suite. Faisant preuve de sagesse, il veut, avant d'aller plus loin, consulter son beau-père, qui lui écrit « de rester libre, sans repousser la chose ».

Désormais à Miramar l'archiduc et sa femme vivent dans l'expectative, encouragés par les uns, mis en garde par les autres, mais désireux, de plus en plus,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

de sortir de leur torpeur. Ils n'ont que trop tendance, malheureusement, à écouter seulement les propos optimistes des envoyés français et mexicains, avec lesquels ils sont journellement en rapports, et ils négligent les indices qui pourraient les éclairer, ils n'accordent pas d'attention à l'attitude circonspecte de l'Angleterre, que dépeint bien cette lettre du ministre Russel, apprenant les projets de Napoléon : « Le gouvernement de Sa Majesté n'accordera aucun appui à un pareil projet. Il faudra longtemps pour consolider un trône au Mexique, aussi bien que pour rendre le souverain indépendant de tout soutien étranger. Si ce soutien étranger venait à être retiré, le souverain pourrait être chassé par les républicains du Mexique. Cette position ne serait ni digne ni sûre. »

Si l'Angleterre, en la personne de Russel, voit juste, si Léopold, avec la sagacité qui lui est habituelle, a reconnu que le Mexique « pourrait être un État très beau, s'il plaisait au ciel de tout guider pour le mieux », les lettres qui parviennent à Miramar sont, pour la plupart, d'enthousiastes encouragements. Le duc de Brabant, futur Léopold II, écrit à sa sœur : « C'est un pays superbe, où on pourrait faire beaucoup de bien ; si j'avais un fils majeur, j'essaierais d'en faire un roi du Mexique. Tout cœur vaillant sur terre doit aimer à se vouer au bien. » Et il écrit un peu plus tard à Maximilien : « Si mes souhaits sont exaucés, la Providence te réserve un bel avenir. Je désire de toute mon âme qu'au moment où les ennemis de l'Autriche prophétisent sa décadence et sa ruine pro-

ACCEPTATION DE LA COURONNE

chine, tu puisses, en travaillant au bonheur du Mexique, prouver au monde que les Habsbourgs, unis aux Cobourgs, voient au contraire de nouveaux horizons s'ouvrir à leur légitime passion de faire le bien aux peuples les plus divers. » Pie IX, à qui Maximilien a fait part des projets en cours, se montre, lui aussi, très partisan de la candidature de Maximilien au trône du Mexique ; enfin, Gutierrez de Estrada, monarchiste fanatique, a écrit à Maximilien de nombreuses lettres pleines de flatteries et d'enthousiasme. Lorsque l'archiduc, abandonnant la sage réserve qu'il avait tout d'abord gardée, n'ayant plus peur de se compromettre, convoque à Miramar le Mexicain, il ne tarde pas à être envoûté ; tous deux parlent des richesses innombrables du Mexique, et du bien qu'il procurera au peuple si durement éprouvé, en acceptant le trône.

Une correspondance commence à s'échanger entre les Tuileries et Miramar, et tour à tour, Napoléon et Eugénie envoient à Maximilien et à sa femme des encouragements multiples. L'Empereur et l'archiduc ont certaines pensées communes ; ne dirait-on pas que cette phrase de Napoléon a été écrite par Maximilien : « Jamais œuvre à mes yeux n'aura été plus grande dans les résultats, car il s'agit d'arracher tout un continent à l'anarchie et à la misère, de donner l'exemple à toute l'Amérique d'un bon gouvernement, enfin, de relever, en face d'utopies dangereuses et de désordres sanglants, le drapeau monarchique fondé sur une sage liberté et sur un sincère amour du progrès. » Pendant toute l'année 1862 et le début de 1863, les négociations se poursuivent. A certains moments il

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

semble que l'acceptation de Maximilien soit chose faite ; à d'autres, au contraire, les rapports entre lui et la Cour impériale sont plus tendus. D'une part, les convictions intimes de Maximilien et son caractère en sont les causes ; d'autre part, des événements indépendants de sa volonté viennent ralentir le résultat final. Tout d'abord, Maximilien ne veut pas, et cela il l'a dit dès la première heure, être un souverain imposé au Mexique. Il tient à ce que le peuple, sur lequel il est appelé à régner, l'accueille avec sympathie et voit en lui le sauveur ; ensuite, peut-être à l'instigation de Léopold, il se méfie parfois de Napoléon III. Dans une lettre qu'il écrit au comte de Rechberg, en février 1862, une phrase de lui étonne, et l'on déplore qu'à l'origine de leur collaboration déjà la méfiance soit née : « A mon avis, écrit-il, l'empereur Napoléon veut dominer au Mexique, sans avoir l'air de le faire directement. A cette fin il a proposé un prince sur le dévouement complet duquel il croit pouvoir compter, et qu'il pourra toujours tenir sous son influence, puisqu'il verra dans la France le seul appui de son trône. Dès le commencement, ajoute-t-il, je l'ai craint, et c'est à cause de cela que j'ai attaché une telle importance au vote de la nation et à la collaboration de l'Angleterre. »

Si aveugle que soit l'archiduc, il s'aperçoit, en effet, que, sauf la France, aucune puissance européenne ne lui est favorable. Sans parler de la Grande-Bretagne qui, on l'a vu, est tout à fait opposée à sa candidature, sans parler de l'Espagne, qui se révèle de plus en plus en contradiction avec la France, les États-Unis, dans

ACCEPTATION DE LA COURONNE

la personne de Seward, secrétaire aux Affaires Étrangères de l'Union, font connaître, dès qu'ils savent les démarches faites auprès de Maximilien, qu'une monarchie, fondée sur le sol mexicain par un prince étranger, soutenu par des étrangers, étant entièrement en contradiction avec la doctrine de Monroe, ne tardera pas à attirer, avec les États-Unis, des difficultés sans nombre. La guerre de Sécession ne durera pas éternellement, et Maximilien sait que si les États du Nord sont vainqueurs, et tout le laisse prévoir, ils verront toujours en lui un adversaire.

En troisième lieu, l'enthousiasme et l'optimisme que manifeste toujours le couple impérial est loin de se justifier. Les premières armées françaises envoyées au Mexique n'ont pas remporté, tout de suite, les succès éclatants auxquels on s'attendait. Le général de Lorencez, qui commande le corps expéditionnaire, depuis le 20 janvier, a cru qu'à la tête de ses six mille hommes, effectif de l'armée depuis le retrait de l'Angleterre et de l'Espagne, il était « maître au Mexique ». Il a tout d'abord commis la faute de laisser le général Almonte, ancien réfugié mexicain à Paris, se proclamer chef de la nation, et il est devenu, très vite, impopulaire. Ensuite, d'après les assertions optimistes de Dubois de Saligny, Lorencez a cru qu'il pourrait entrer, sans coup férir, à Puebla, qui par sa situation est la clé du Mexique. Son étonnement est grand devant la résistance acharnée de la ville. En mai 1862, les Français sont forcés de se replier, et cet échec, qui coûte à la France beaucoup de soldats, est accueilli à Paris avec stupeur.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Napoléon III s'aperçoit que c'est une entreprise importante, mais il est trop tard pour reculer, et il délègue au général Forey les pouvoirs que n'a su remplir, à son idée, Lorencez. A la tête de vingt-trois mille hommes Forey arrive au Mexique, en septembre 1862 ; il attend pendant huit mois des renforts, et il se décide au mois de mai 1863 seulement à faire le siège de Puebla. Le 19, l'armée française y fait son entrée, après une défense héroïque des Mexicains, commandés par Ortéga et animés par Juarez lui-même. Désormais les opérations sont plus rapides, et le 10 juin l'armée française fait son entrée solennelle à Mexico. Le succès est acquis, c'est certain, mais où est la « promenade militaire » sur laquelle comptait l'empereur Napoléon ?

Moins enthousiaste pendant quelque temps, Napoléon est persuadé, comme il l'écrit à Maximilien le 21 juin 1863, qu'à présent « le parti de l'ordre au Mexique pourra relever la tête, et que leurs projets pourront enfin se réaliser ». Il s'agit maintenant de proclamer au Mexique la monarchie. Napoléon a donné l'ordre à Forey de faire voter tout le peuple mexicain sur la question de savoir, par oui ou non, s'il voulait une république ou une monarchie. Son esprit est toujours rempli des récits de Dubois, et il s'imagine qu'unaniment le pays est pour un retour à la monarchie. Forey a une idée plus exacte de la situation, mais ne voulant pas désobéir au Souverain, il se résout, pour le satisfaire, à un compromis : il nomme trente-cinq notables, presque tous conservateurs qui, réunis en junte, désignent un gouvernement provisoire

ACCEPTATION DE LA COURONNE

composé de trois membres : le général Almonte, Mgr Labastide, archevêque de Mexico, et le général Salas, personnage obscur. « Les trois caciques », comme on les appelle, nomment à leur tour deux cent quinze membres choisis, bien entendu, parmi les conservateurs. Cette assemblée, qui s'érige en Assemblée Constituante, proclame, le 10 juillet, le retour à la monarchie, et offre la couronne à Maximilien. Dans quelques villes mexicaines, à Puebla, à Vera-Cruz, à Orizaba, entre autres, on recueille des adhésions ; puis, le 18 août 1863, une délégation part de Mexico et après un arrêt à Paris, se dirige vers Miramar, conduite par Gutierrez de Estrada et Hidalgo.

A Paris déjà les Mexicains se sont rendu compte du mécontentement de l'empereur Napoléon qui, afin de conserver le renom de libéralisme qu'il s'est toujours donné, entend que le peuple mexicain lui-même élise son empereur. « Il faut reprendre sur de nouvelles bases, écrit-il, l'œuvre de conciliation des partis, dût-on chercher un appui parmi les chefs mêmes qui, trompés par leur patriotisme, croyaient servir la cause nationale en portant les armes contre nous. » Napoléon accuse Forey d'être trop réactionnaire et, malgré la lettre que celui-ci écrit à l'Empereur pour se justifier et dire comme il est pénible d'être « le modérateur de gens qui ne veulent pas être modérés », il reçoit l'ordre de remettre le commandement suprême au général Bazaine, qui s'est illustré dans la prise de Puebla, et qui passe pour être libéral. En même temps que Napoléon proclame bien haut le droit du peuple à choisir lui-même son souverain, il envoie à Maximilien,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

avant que la délégation mexicaine n'arrive à Miramar, des phrases plus judicieuses, certes, que les précédentes, mais que, sans doute, il ne se faisait pas gloire d'écrire : « Ce n'est pas avec la liberté parlementaire qu'on régénère un pays en proie à l'anarchie. Ce qu'il faut au Mexique, c'est une dictature libérale, c'est-à-dire un pouvoir fort, qui proclame les grands principes de la civilisation moderne. Quant à la Constitution, ajoute-t-il, elle doit être l'œuvre du temps, et je crois que, promise et élaborée, elle ne devra être appliquée que dans quelques années, lorsque le pays sera pacifié et le gouvernement bien établi. Pacifier le pays, assurer les propriétés et les personnes, avant de songer à la liberté, qui viendrait plus tard d'elle-même... »

C'est le 3 octobre 1863 que la délégation mexicaine offre la couronne à Maximilien. L'archiduc est, lui aussi, persuadé que la volonté du peuple doit être exécutée, et sa réponse à Gutierrez est ainsi conçue : « La monarchie ne saurait être établie au Mexique, sur une base légitime et parfaitement solide, que si la nation tout entière, exprimant librement sa volonté, vient ratifier le vœu de la capitale. C'est donc du résultat des votes de la généralité du pays que je dois faire dépendre, en premier lieu, l'acceptation du trône qui m'est offert... » Le résultat de cette déclaration est que les Mexicains, peu satisfaits de cette acceptation conditionnelle, vont, sous prétexte de consultation nationale, élaborer une vaste mystification. « En hâte, écrit un historien digne de foi, Paul Gaulot, on s'arrangea pour recueillir dans la plupart des localités, les adhésions de quelques notables, puis les procès-

ACCEPTATION DE LA COURONNE

verbaux revêtus de signatures certifiées authentiques par les municipalités, étaient reproduits dans la gazette officielle. En regard de chaque procès-verbal on faisait figurer, non point le total des signataires, mais le chiffre de population de la localité, comme si tout le monde, homme, femme et enfants, avait voté... » Dès que, par ce moyen, on a recueilli de multiples adhésions, ceux qui sont acharnés à établir Maximilien sur le trône du Mexique, les lui font parvenir. Peut-être parce qu'il croit en eux, peut-être parce qu'il s'est trop habitué à l'idée d'avoir enfin un champ d'action digne de lui, peut-être aussi sous l'influence de sa femme, il fait de moins en moins d'objections.

L'archiduchesse Charlotte a, plus encore que son mari, l'impression que le départ pour le Mexique est imminent, et son enthousiasme est sans limites ; une lettre qu'elle écrit le 31 janvier, à la reine Marie-Amélie, sa grand-mère, dépeint bien ses sentiments : « Je suis loin d'être engouée des trônes, écrit-elle ; vous vous rappellerez que j'aurais pu en avoir un à dix-sept ans, et je ne l'ai pas accepté parce que j'estimais autre chose au-dessus. Je suis encore du même avis ; mais il y a une différence entre ne pas rechercher et encourir l'immense responsabilité de les refuser, si on se sent la force et la possibilité de faire quelque chose de bien. Je crois que, dans ce cas-là, un homme qui fléchit devant une tâche, ne remplit pas son devoir vis-à-vis de sa conscience et vis-à-vis de Dieu... » Ce trône qu'elle aurait pu avoir est celui du Portugal, on s'en souvient ; mais un autre, depuis, a été offert

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

à son mari, et qu'elle ne mentionne pas. Quelques mois auparavant, en effet, le roi de Grèce ayant été renversé, la reine d'Angleterre avait proposé Maximilien pour le remplacer, dans l'espoir peut-être que cette offre aurait retenu en Europe l'archiduc, qu'elle voit aller à l'abîme. Sans hésiter, Maximilien avait refusé, d'accord, pour une fois, avec son frère, pour maintes raisons, et surtout parce qu'en Grèce « on impose au pays un gouvernement qui ne répond pas au vœu de la nation et que, partant, le souverain est toujours pour son peuple un étranger... »

A Mexico, on attend fébrilement le Souverain, et Almonte, qui est en correspondance suivie avec Napoléon et Maximilien, ne cesse de répéter dans ses lettres que, dès l'arrivée de l'archiduc, les difficultés disparaîtront comme par enchantement. L'empereur Napoléon envoie secrètement à Miramar son aide de camp le général Frossard, qui, accordant à l'avance à Maximilien toutes les garanties qu'il demande, parvient à fixer pour le mois de mars de cette même année (1864) son départ pour Vera-Cruz.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS JOURS EN EUROPE. L'ARRIVÉE AU MEXIQUE

Avant de quitter l'Europe, Maximilien se rend dans les principales Cours européennes. A Vienne, il va tout d'abord élaborer avec son frère les termes d'un pacte de famille, puis il retrouve à Bruxelles l'archiduchesse Charlotte. Le roi Léopold, quoi qu'en aient dit certains historiens, a toujours considéré avec méfiance l'offre du trône du Mexique et, parmi tous les conseils donnés à Maximilien, les siens sont assurément les plus perspicaces. N'écrivait-il pas, en décembre 1863, à son beau-fils ces phrases, qui prennent avec le recul des ans, tant de vérité : « Si tu acceptes le trône, tu rends un service inappréciable à Napoléon, qui ne saurait plus se tirer d'affaire autrement. Il faut conclure un arrangement fixant la durée pendant laquelle les troupes françaises devront rester au Mexique. D'ici peu, on pressera l'Europe de retirer ses troupes ; si alors il ne peut invoquer un engagement, on doit craindre qu'il ne cède à l'opinion publique. Sa préoccupation principale sera naturellement le souci de sa popularité en France, et il ne faut pas se faire d'illu-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

à son mari, et qu'elle ne mentionne pas. Quelques mois auparavant, en effet, le roi de Grèce ayant été renversé, la reine d'Angleterre avait proposé Maximilien pour le remplacer, dans l'espoir peut-être que cette offre aurait retenu en Europe l'archiduc, qu'elle voit aller à l'abîme. Sans hésiter, Maximilien avait refusé, d'accord, pour une fois, avec son frère, pour maintes raisons, et surtout parce qu'en Grèce « on impose au pays un gouvernement qui ne répond pas au vœu de la nation et que, partant, le souverain est toujours pour son peuple un étranger... »

A Mexico, on attend fébrilement le Souverain, et Almonte, qui est en correspondance suivie avec Napoléon et Maximilien, ne cesse de répéter dans ses lettres que, dès l'arrivée de l'archiduc, les difficultés disparaîtront comme par enchantement. L'empereur Napoléon envoie secrètement à Miramar son aide de camp le général Frossard, qui, accordant à l'avance à Maximilien toutes les garanties qu'il demande, parvient à fixer pour le mois de mars de cette même année (1864) son départ pour Vera-Cruz.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS JOURS EN EUROPE. L'ARRIVÉE AU MEXIQUE

Avant de quitter l'Europe, Maximilien se rend dans les principales Cours européennes. A Vienne, il va tout d'abord élaborer avec son frère les termes d'un pacte de famille, puis il retrouve à Bruxelles l'archiduchesse Charlotte. Le roi Léopold, quoi qu'en aient dit certains historiens, a toujours considéré avec méfiance l'offre du trône du Mexique et, parmi tous les conseils donnés à Maximilien, les siens sont assurément les plus perspicaces. N'écrivait-il pas, en décembre 1863, à son beau-fils ces phrases, qui prennent avec le recul des ans, tant de vérité : « Si tu acceptes le trône, tu rends un service inappréciable à Napoléon, qui ne saurait plus se tirer d'affaire autrement. Il faut conclure un arrangement fixant la durée pendant laquelle les troupes françaises devront rester au Mexique. D'ici peu, on pressera l'Europe de retirer ses troupes ; si alors il ne peut invoquer un engagement, on doit craindre qu'il ne cède à l'opinion publique. Sa préoccupation principale sera naturellement le souci de sa popularité en France, et il ne faut pas se faire d'illu-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

sions, devant ce mobile tous les autres céderont... »

De Bruxelles, Maximilien et Charlotte se rendent à Paris où ils arrivent le 5 mars ; ils sont reçus aux Tuileries, et en leur honneur d'éclatantes réceptions ont lieu tous les jours : mais le faste dont on les entoure ne parvient pas à combler l'impression de malaise qui règne par moments. Le corps législatif vibre encore des railleries violentes de Jules Favre, des paroles pleines de bon sens et de clarté de Thiers, du discours émouvant de Berryer, qui se sont unis pour mettre en garde le gouvernement. Si leurs efforts ont été inutiles, si Rouher, pour lequel l'intervention au Mexique « est la plus grande pensée du règne », a rallié la majorité hésitante, le doute est resté vivace chez la plupart des députés. Aux Tuileries même, si quelques courtisans clament bien haut que Maximilien est destiné à une fortune éclatante, il est pourtant beaucoup d'esprits sceptiques qui, pour masquer peut-être par un jeu de mots une pitié clairvoyante, murmurent souvent quand il passe : « Ce n'est pas un archiduc, mais une archidupe. » Plus étonnante encore est l'attitude de Napoléon III. D'une humeur charmante à certains moments, à d'autres, son front est soucieux, il se renferme dans un silence obstiné et laisse à l'impératrice Eugénie, plus enthousiaste que jamais, le soin d'être aimable. Le duc Ernest de Saxe-Cobourg, beau-frère de la reine Victoria d'Angleterre, agent diplomatique de Bismarck, a laissé sur le séjour de Charlotte et Maximilien à Paris des pages curieuses, dont la véracité est indéniable. Après avoir parlé des « âmes satisfaites qui paraissent nager dans

ARRIVÉE AU MEXIQUE

un océan de félicités au sujet de la glorieuse fin de la guerre franco-mexicaine », âmes à la tête desquelles était l'impératrice Eugénie, après avoir dit les espérances innombrables de l'archiduchesse Charlotte, il écrit : « Les deux Impératrices ne causaient ensemble à table qu'en espagnol, comme si les soucis de leurs maris devaient se dissiper aux sons de la belle langue de Castille. Mais Louis-Napoléon ne paraissait pas le moins du monde disposé à s'abandonner, lui, aux illusions. Après un dîner pendant lequel l'heureuse confiance de Charlotte s'était montrée particulièrement joyeuse, il me prit à part avec intention, paraissant vouloir s'excuser : « C'est une très mauvaise affaire, me dit-il plusieurs fois ; moi, à sa place, je n'aurais jamais accepté. » Étrange aussi, l'attitude de Maximilien dépeinte par Ernest de Saxe-Cobourg dans ces lignes : « Depuis que j'avais vu pour la dernière fois à Miramar l'aimable et intelligent prince, il avait beaucoup plus vieilli que ne le devait faire attendre le nombre des années. Il ne faisait pas l'impression qu'il abordait cette dangereuse et en somme aventureuse entreprise, avec le feu de la jeunesse... Ce qui paraissait le dominer, était bien moins l'attente du succès que les conséquences inflexibles de la résolution pour laquelle il s'était engagé. Il ne pouvait plus reculer devant les difficultés qui s'amoncelaient sur sa route. Il prit congé de moi avec des larmes dans les yeux, et il m'invita à venir le voir, en me disant : « Si tu ne viens pas, je ne te verrai plus jamais... »

Ces phrases qui semblent, au premier abord, en contradiction avec l'enthousiasme manifesté souvent

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par Maximilien sont, à la réflexion, tout à fait conformes à son caractère changeant, influençable et surtout fataliste. Il n'est pas possible qu'un autre sentiment que ce dernier ait laissé Maximilien signer avec Napoléon III la convention de Miramar, datée seulement du 10 avril 1864, mais élaborée durant son séjour à Paris.

Deux articles de cette convention sont rendus publics qui disent, l'un, que le corps expéditionnaire français sera réduit le plus tôt possible à 25.000 hommes, l'autre, que : « les troupes seront rappelées au fur et à mesure que Maximilien aura organisé une armée nationale... » Un traité, qui restera secret, assure au futur Empereur, que, « l'effectif du corps français de 38.000 hommes ne sera réduit que graduellement, de façon à atteindre 28.000 hommes en 1865, 25.000 en 1866, 20.000 hommes en 1867 ». Tout ceci peut donner satisfaction à Maximilien, mais, où l'on est surpris, c'est à l'énumération des dettes du Mexique envers la France. Tout d'abord, 270 millions pour les frais de l'expédition, jusqu'au 1^{er} juillet 1864, puis, 60 millions pour indemniser les Français résidant au Mexique, plus 68 millions de la créance Jecker, plus, à partir du 1^{er} juillet 1864, mille francs par homme et par an pour l'entretien du corps d'armée français au Mexique, plus les services de transport, soit : 400.000 francs par voyage. Pour pouvoir s'acquitter tout de suite de ces dettes, Maximilien contractera un emprunt dont 66 millions seront aussitôt remis au gouvernement français. Pierre de la Gorce écrit à ce sujet : « Plus on relit cette Convention, moins on peut la justifier.

ARRIVÉE AU MEXIQUE

Maximilien, en la signant, se déclarait insolvable avant d'avoir régné. Quant à Napoléon, il consommait la ruine du Mexique, précisément dans le traité qui prétendait le régénérer... Le traité de Miramar fut la concession à l'esprit nouveau qui commençait à poindre. Le corps législatif ne se haussait pas encore jusqu'à la grande politique, mais se piquait de surveiller les finances. Pour désarmer l'opposition naissante, Napoléon transforma en avances remboursables, ce qui, dans la conception primitive, eût sans doute été don gratuit... On avait convié Maximilien au splendide festin du Mexique : à la dernière heure, on lui présentait la carte à payer, qui comprenait toutes ses dépenses et, par surcroît, les nôtres. » Encore une fois, soit fatalisme, soit aveuglement, Maximilien accepte tous les points de cette Convention, sans difficulté, et la question étant définitivement réglée, lui et Charlotte partent pour l'Angleterre.

Après l'accueil sympathique, mais tant soit peu factice, qui leur a été réservé à Paris, ils vont trouver à Londres beaucoup moins d'éclat, mais aussi beaucoup plus de franchise. Palmerston, que les futurs souverains ont encore l'espoir de séduire, se borne à souhaiter, et avec lui, toute la nation anglaise, beaucoup de bonheur et de succès à l'archiduc et à sa jeune femme. Pour les Anglais, un fait est très significatif, et ils y attachent une importance énorme : c'est l'attitude des États-Unis, qui ont donné l'ordre à leur représentant à Paris de s'abstenir entièrement de toute relation avec le prétendant au trône du Mexique. Puis, les futurs souverains vont faire leurs adieux à la reine

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Marie-Amélie, en exil à Claremont. La femme de Louis-Philippe a pour sa petite-fille une tendresse immense, et la tristesse l'accable à la pensée de ce départ qu'elle voit avec effroi. Charlotte est trop pénétrée de sa mission pour être ébranlée par les doutes de sa grand'mère, et la scène déchirante qui précède leur départ, agit sur Maximilien seulement, dont les yeux se remplissent de larmes. L'émotion est trop forte pour la Reine, et tandis que s'éloigne pour toujours sa petite-fille, ne pouvant plus retenir ses sanglots, elle murmure épouvantée : « Ils seront assassinés... ils seront assassinés. » Après s'être arrêtés à Bruxelles, le temps d'organiser un corps de deux mille volontaires belges qui porteront le nom de « Gardes de l'Impératrice », Charlotte et Maximilien se dirigent vers Vienne. Là, comme si un dernier avertissement leur était donné, un incident manque de jeter à bas l'édifice si péniblement construit.

François-Joseph est, depuis toujours, fermement décidé à retirer à Maximilien la possibilité de prendre un jour, en Autriche, un rôle prépondérant. Moyennant son autorisation à l'acceptation de la couronne du Mexique, il veut que Maximilien signe un pacte, dit Pacte de Famille, par lequel, « l'archiduc, indépendamment de ses droits éventuels à la couronne d'Autriche, pour lui et ses descendants, fait aussi abandon de son rang d'archiduc et de sa fortune personnelle ». « C'est, dit le baron Buffin, une sorte de mort civile. Maximilien est trop pénétré de son rang, de son honneur d'archiduc pour signer ce pacte et il est indigné de ce qu'on lui ait proposé cette renonciation, qu'on

ARRIVÉE AU MEXIQUE

veille « lui enlever sans raison, son droit de succession, héritage de ses ancêtres, et toujours tenu par eux en haute estime ». Dès le lendemain, lui et Charlotte quittent Vienne et se rendent à Miramar, où les attendent les délégués mexicains. Maximilien leur fait part de son irritation et, soit qu'il tienne réellement à ses droits d'archiduc, soit qu'il voie en cet incident un avertissement, il leur fait part de son intention de se refuser absolument à ce que veut son frère. D'autant plus ennuyés que la cérémonie définitive doit avoir lieu huit jours plus tard, le 27 mars, les Mexicains, sous la direction d'Hidalgo, se mettent en rapports avec Vienne, tandis que Maximilien télégraphie à Napoléon III. L'empereur des Français, plein d'émotion, multiplie les démarches à Bruxelles et à Vienne pour qu'on agisse sur Maximilien. En même temps, il envoie à Miramar le général Frossard, avec une lettre sévère, et dont les termes sont pressants : « Votre Altesse a contracté des engagements qu'Elle n'est plus libre de rompre... Il est impossible que vous renonciez à aller au Mexique, et qu'à la face du monde, vous disiez que des intérêts de famille vous obligent à tromper toutes les espérances que la France et le Mexique ont mises en vous. Il faut absolument que dans l'intérêt de votre famille, et de vous-même, les choses s'arrangent, car il y va de l'honneur de la maison des Habsbourgs... » Si l'Empereur est plein de nervosité, l'Impératrice est franchement mécontente, et, dans la nuit du 27 au 28 mars, elle fait envoyer à Metternich un billet où elle dit que le gouvernement autrichien doit agir sur l'archiduc, et qui se termine

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par ces mots : « croyez à ma mauvaise humeur bien justifiée... » A Miramar, Maximilien est de plus en plus perplexe mais il n'a pas assez de volonté pour prendre une décision ; il se contente d'assurer à Napoléon « qu'il ira jusqu'aux extrêmes limites de ce que lui permettra son honneur personnel ». Mais, Charlotte a pris à cœur sa mission, et ces quelques lignes d'une lettre écrite par elle à l'impératrice Eugénie, lettre non expédiée, montrent son chagrin, lorsqu'elle croit être forcée de l'abandonner : « Le Ciel, par un décret impénétrable, nous prive du bonheur de contribuer à l'accomplissement des généreux désirs de votre Majesté vis-à-vis d'un pays pour lequel nous étions prêts à sacrifier tout ce qui se donne, tout nous-mêmes. Nous étions entrés joyeusement dans cette voie ardue, sans autre mobile que le Bien, et nous étions heureux de consacrer notre jeune ardeur, d'apporter le tribut de notre bon vouloir, à une œuvre difficile mais grande... C'est le cœur brisé que l'archiduc se prépare à recevoir demain la députation mexicaine, et à lui dire que la promesse du 3 octobre n'aura jamais son effet... » Elle ne peut se résoudre à abandonner son rêve, et elle part pour Vienne pour négocier avec François-Joseph : mais toutes les supplications sont vaines, et puisqu'ils ne peuvent abandonner le trône du Mexique, il faut se résigner à signer ce pacte humiliant... Il est entendu que François-Joseph se rendra à Miramar ; il y arrive le 9 avril ; après une discussion animée entre les deux frères, et qui les bouleverse tous les deux profondément, en présence de différents membres de la famille impériale, en silence, ils signent

ARRIVÉE AU MEXIQUE

ce pacte par lequel Maximilien est « dépouillé complètement de ses droits privés, de son apanage, de sa fortune future ». François-Joseph garde une attitude glaciale, et ce n'est qu'au dernier moment, alors qu'il est prêt à partir, qu'ému, il retourne vers son frère, et voulant montrer que tout dissentiment est effacé, il serre dans ses bras celui qu'il a tant suspecté et qu'il ne verra plus jamais.

Le lendemain 10 avril, en grande cérémonie, a lieu l'acceptation définitive de Maximilien au trône, devant la députation mexicaine et les délégués français, belges et autrichiens. Tous les assistants sont émus, et Maximilien, pâle et les yeux brillants, conscient du rôle qu'il accepte, écoute, recueilli, le discours, empreint d'emphase, que prononce en français Gutierrez de Estrada ; dominant son émotion, il lit, en espagnol, son acceptation. Il rend hommage à la loyauté, « à l'esprit de bienveillance de l'empereur des Français », il passe brièvement sur le consentement de l'empereur d'Autriche, proteste de ses intentions libérales, et jure enfin sur la sainte Bible d'« assurer le bien-être et la prospérité de la nation, de défendre son indépendance, et de conserver l'intégrité de son territoire... » Tandis que dans le port le canon tonne, tandis que des cris enthousiastes de « Vive l'Empereur, vive l'Impératrice » retentissent, l'étendard mexicain, hissé sur la tour du château, flotte caressé par le vent... Désormais, il n'est plus Mgr l'archiduc, mais Maximilien I^{er}, empereur du Mexique.

A ce moment, une dépression nerveuse, conséquence des émotions sans nombre qui l'ont assailli, laisse

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pendant quelques jours Maximilien sans force. Quand on ignore combien de contrastes sont en lui, son attitude lassée, ennuyée, son air sombre, semblent incompréhensibles ; mais, on le sait, il n'a pas d'ambition définie, il est effrayé d'avoir pris une décision qui met en jeu son avenir, et peut-être sa vie, et, maintenant qu'il est trop tard pour reculer, il a peur, il laisse prendre le dessus à ses nerfs. Pendant trois jours, Maximilien n'admet auprès de lui que son médecin favori, le docteur Jilek ; il garde un mutisme farouche, et n'en sort que pour répondre, lorsqu'on lui parle du Mexique : « Si quelqu'un venait m'annoncer que tout est rompu, je m'enfermerais dans ma chambre pour y danser de joie. » Sa réserve, sa mélancolie lui inspirent des vers cités bien souvent, et dont certains sont remplis de musique, vers qui, après des regrets déchirants de quitter sa patrie, se terminent ainsi :

- « Oh, laissez-moi suivre en paix mon tranquille chemin,
- « Le sentier obscur et ignoré parmi les myrtes !
- « Croyez-moi, le labeur de la science et le culte des Muses,
- « Sont plus beaux que l'éclat de l'or et du diadème... »

Pendant qu'il est ainsi, solitaire, l'impératrice Charlotte préside à tous les banquets, reçoit tous ceux qui apportent leurs félicitations, écrit à l'impératrice Eugénie, télégraphie à Napoléon III et, infatigable, commence à remplir son rôle de souveraine. Enfin, le 13 avril, Maximilien, ayant surmonté sa faiblesse, décide que le lendemain leur départ pour le Mexique aura lieu.

Durant cette journée, tandis que l'Impératrice est

ARRIVÉE AU MEXIQUE

rayonnante et semble quitter sans regret Miramar et l'Europe, Maximilien paraît s'arracher à sa patrie avec déchirement. Autour de lui venue de Trieste, la foule est immense ; quand est venue l'heure de partir, il regarde tristement tous ceux qui l'entourent, et lentement gagne la frégate autrichienne qui doit l'emporter. Une dernière fois, tandis qu'on largue les amarres, et que retentit l'hymne impérial mexicain, mêlé aux acclamations de la foule, il regarde s'estomper lentement la silhouette imposante de Miramar, puis, incapable de maîtriser plus longtemps son émotion, il s'enfuit dans sa cabine pour y cacher ses larmes... Pendant une heure encore la frégate impériale, la *Novara*, qu'accompagne la *Thémis* portant pavillon français, est escortée de vaisseaux autrichiens, puis les couleurs mexicaines et françaises flottent seules sur la mer immense.

Puisque le sort en est jeté, puisque rien désormais ne peut arrêter les événements, Maximilien s'efforce de reprendre confiance. Sous l'influence bienfaisante de la mer, son âme de marin réapparaît. Le lendemain déjà, le front plus serein, il sent renaître en lui le goût de la vie et le désir d'être digne de son rôle. A son abattement succède une confiance illimitée en l'avenir, et déjà lorsque Maximilien descend à Civita-Vecchia, première escale, pour aller à Rome demander sa bénédiction au Pape, il ne doute plus de lui ni des autres. Quand on sait les difficultés innombrables que le clergé causera à Maximilien, on déplore, pendant son séjour à Rome, les conversations superficielles, qui n'abordent des sujets vitaux pour

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

le Mexique, que pour les quitter aussitôt. Maximilien ne veut pas voir les allusions que le pape Pie IX fait, dans une allocution prononcée à la messe ; il ne s'inquiète pas de ces paroles, pleines de sous-entendus, annonciatrices des maux futurs : « Grands sont les droits des peuples, dit le Pape, et il est nécessaire de les satisfaire ; mais plus grands et plus vénérables sont les droits de l'Église... » Après des adieux pleins de cordialité, le voyage se poursuit. Une réception enthousiaste, à Gibraltar, attend Maximilien et sa femme ; ils sont émus de voir que la reine d'Angleterre a donné l'ordre qu'on salue, avec les honneurs impériaux, le drapeau mexicain.

A présent, la *Novara* est en plein océan ; la traversée se poursuit dans le calme et l'espérance. De plus en plus Maximilien sent renaître son ardeur, et fiévreusement, « à la façon de ces travailleurs incomplets qui ne le sont que par intermittence », il prépare l'organisation de la monarchie. Mais, négligeant les problèmes infiniment sérieux qui se posent, il se complaît à des futilités et, chose étonnante, l'impératrice Charlotte se préoccupe, elle aussi, uniquement de questions sans importance. « On préparait, écrit l'abbé Domenech, des décrets sur la préséance dans les cérémonies publiques, l'institution d'une nouvelle décoration, de nouvelles médailles, une garde palatine, une Cour dispendieuse. » Détail frappant, Maximilien commence à bord de la *Novara* à écrire un cérémonial de Cour, qui sera terminé à Mexico, et ne comportera pas moins de 600 pages, avec nombreux plans et dessins !

ARRIVÉE AU MEXIQUE

Maximilien a tenu à s'entourer d'une maison importante, et autour de lui déjà les rivalités naissent. Éloin, son secrétaire particulier, lui a été recommandé par Léopold et, tout de suite, cet homme habile a pris sur lui une influence qui est néfaste et excite la jalousie ; l'accompagnent aussi : Bombelles, fils de son précepteur, le comte Zichy, quelques dignitaires de la Cour autrichienne et des Mexicains, tous résolument conservateurs.

L'arrivée à Vera-Cruz a lieu le 28 mai ; le débarquement s'effectue le lendemain seulement. Si les yeux de Maximilien et de sa femme n'étaient pas obstinément fermés, ils verraient, en ce premier contact avec la terre mexicaine, quel a été jusqu'alors leur aveuglement : dans les rues, pas un vivat, le calme règne et l'on sent une hostilité sourde. Le général Almonte est venu accueillir les souverains et, en témoignage de ses services, il reçoit le titre de Grand Maréchal de la Cour, ce qui est, en réalité, un moyen élégant de lui enlever tous ses pouvoirs. Déçus peut-être, mais ne voulant pas l'avouer, les souverains poursuivent leur voyage plein de péripéties, relaté en détails par Charlotte à l'impératrice Eugénie. Elle parle des routes abominables, des diligences qui versent, des roues qui se cassent, des gîtes invraisemblables, mais tout cela est compensé par les acclamations, réelles ou de commande, qui les accueillent, à son dire, tout le long du voyage. Convaincue qu'une monarchie répond aux besoins unanimes de la population, elle termine, toujours énergique : « Les choses iront ici, si Vos Majestés nous secondent, parce qu'elles doivent aller,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et que nous voulons qu'elles aillent... » Maximilien n'est pas moins enchanté et, s'il se rend compte que les difficultés qui restent à surmonter sont grandes, il écrit à Napoléon : « L'impression que nous avons reçue sur toute la route ne s'effacera jamais de notre mémoire... »

Le 12 juin, ils font leur entrée solennelle à Mexico, et là, où l'esprit conservateur domine, les acclamations sont sincères. « L'accueil que nous reçûmes ce jour-là, écrit Charlotte, fut tel que je n'en ai jamais vu... » Il y a bien quelques points noirs, et l'absence du représentant des États-Unis est significative, mais, comme l'écrit Charles de Barrès, « tous les vivats partaient de l'âme et arrivaient jusqu'au cortège, comme l'écho d'une vive émotion intérieure ». Un incident assez amusant est raconté par le colonel Blanchot : « Lors de la présentation à l'Impératrice de la haute société de Mexico, raconte-t-il, les grandes dames n'étaient pas initiées aux subtilités de l'étiquette; elles y allaient de bon cœur dans leurs salutations et, s'avancant vers l'Impératrice, lui témoignèrent leurs sentiments d'amour et de dévouement, en lui donnant un « abrazzo », la plus éloquente manifestation de tendresse et d'estime qui soit en usage dans le pays. Lorsque la fière Charlotte se vit prendre à bras le corps, par les épaules, et reçut dans le dos de petites tapes, données par les mains des embrasseuses, elle se crut outragée et s'éloigna de ces trop familières grandes dames. Celles-ci, à leur tour, furent profondément mortifiées d'être repoussées ainsi et, fières aussi, elles eurent dans leurs yeux des larmes

ARRIVÉE AU MEXIQUE

de honte d'être ainsi traitées, elles les filles des grands d'Espagne... » Quand sont terminées festivités, réceptions et bals, quand le calme renaît à Mexico, l'Empereur et l'Impératrice ont conscience qu'il leur faut, tout de suite, se mettre au travail. Ils ont établi leur résidence au château de Chapultepec, à quelques lieues de Mexico; cette demeure somptueuse, entourée d'un parc immense, qu'environne un panorama remarquablement beau, semble être le lieu rêvé pour une vie de bonheur et d'activité bienfaisante...

CHAPITRE IX

LA SITUATION DU MEXIQUE

Les années qui suivent, jusqu'à la fin de l'Empereur, ont été étudiées à maintes reprises par de grands historiens, et il est inutile, à notre avis, de revenir en détails, une fois encore, sur les événements innombrables qui remplissent le règne si court de Maximilien I^{er}. Il est plus intéressant, peut-être, de considérer les faits à leur départ, car un examen sincère de la situation en 1864 conduit inévitablement à une conclusion pessimiste, hélas, mais qui n'est que trop vraie. Un drame va se jouer ; il convient d'examiner le lieu et les acteurs qui y ont un rôle.

La scène, immense, est un pays farouche, qui donne, dans l'ensemble, l'impression du chaos, des déserts incultes, des gorges profondes, des forêts touffues, qui favorisent les embuscades ; plus loin, un paysage fait de douceur invite à la contemplation ; à certains endroits, la splendeur étincelante des crêtes couvertes de neige ; à d'autres, la masse imposante des volcans.

Les figurants sont des Indiens, à demi civilisés, dont le sort est lamentable, et qui vivent dans l'espoir du

LA SITUATION DU MEXIQUE

sauveur qu'annonce la légende, ce prince aux cheveux blonds et aux yeux bleus, venu de l'Orient, qui doit, dit une antique tradition, leur rendre le bonheur. Un officier de l'armée belge, Firmin Dufour, dont la correspondance inédite est entre nos mains, a laissé un témoignage, qui paraît irréfutable, sur la population mexicaine. Protégé des états-majors français et belge, chargé à maintes reprises de missions importantes, homme de valeur, il n'est pas sans intérêt de lire certains passages de ses lettres, écrites hâtivement au jour le jour et dont quelques phrases, d'une sincérité incontestable, sont le plus sûr des témoignages. Pour lui, l'Indien est « le seul élément paisible existant, il est doux, intelligent, il n'a été qu'esclave, que malheureux, toujours maltraité et opprimé ; l'ignorance et le fanatisme le tuent, l'abrutissent. L'instruction peut le relever et l'appeler aux plus grandes destinées. Tous les hommes remarquables au Mexique, écrit-il, sortent des rangs de cette classe... »

Au-dessus d'eux, une classe dont l'existence est moins précaire et, partant, plus redoutable, les Mexicains blancs et métis. Ces derniers semblent avoir hérité des races dont ils descendent, toutes les mauvaises passions, sans aucune de leurs vertus ; parmi les blancs, il y a certes des hommes intelligents et instruits, mais toute leur sagesse se dépense en paroles qui jamais ne prennent corps. De ces hommes, inertes, paresseux, qui ne sortent de leur nonchalance que pour se battre, un seul moyen peut venir à bout : la force et l'énergie. L'abbé Piérard, qui vécut au Mexique parmi eux pendant de longues années, écrit

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

ces lignes qui, dans leur brièveté, en disent long : « Donnez au Mexicain une banane, un verre de pulqué, une guitare, une pétate pour dormir, et sa vie physique est satisfaite. Mettez-lui un cierge en main, régalez-le d'une procession chaque semaine, dispensez-le des obligations de la justice, sa vie morale n'exige pas autre chose... » De cette classe, quelques hommes sont parvenus à sortir soit parce qu'ils étaient plus ambitieux, soit que les circonstances les aient favorisés ; ceux-là ont en tête des idées plus élevées, ils veulent faire le bonheur du Mexique. Tout de suite, deux partis se sont formés, les libéraux et les conservateurs. Les premiers, connaissant leurs compatriotes, veulent dominer par la force et la violence ; moins nombreux sont les conservateurs, qui trouvent un appui surtout dans le clergé.

Le clergé est au Mexique à près peu uniquement composé d'hommes corrompus, qui ne sont entrés dans les ordres que pour jouir des revenus de l'Église ; on se laisserait à recueillir sur lui les témoignages des catholiques fervents qui ont été révoltés par l'amoralité et le désordre où il se complaît. Sans vouloir scandaliser personne, il faut relater cette anecdote, contée par le colonel Blanchot : « Il y avait dans la maison du curé, écrit-il, je ne sais combien de femmes, des jeunes, des vieilles, des Créoles, des Indiennes, et je n'ai jamais pu démêler la nature de leurs fonctions. Le soir, j'entendais tout le monde jacasser dans une chambre et, de temps en temps, la voix de basse taille du padre dominait dans la volière... » Un autre membre du clergé, curé dans un petit village, sachant

LA SITUATION DU MEXIQUE

que l'évêque devait y passer, n'a rien de plus pressé que d'aller au devant de lui avec sa famille, et de dire au prélat : « Monseigneur, ayez la bonté de bénir mes enfants et leur mère... », ce que fit Monseigneur, sans hésiter... On le conçoit, l'influence que prennent ces prêtres sur leurs ouailles n'est rien moins que néfaste. Dans les églises règne un laisser-aller déplorable, et il n'est pas rare d'entendre, pendant la messe, des cris d'animaux ; les Indiens amènent avec eux, chiens, chats, coqs et dindons. L'instruction religieuse est tout à fait inexistante, et l'on entend, par exemple, un Indien demander si la Vierge a des yeux et des oreilles.

Au premier plan, dans le drame mexicain, non pas un personnage, ce qu'il eût fallu au Mexique, mais d'innombrables acteurs qui, la plupart du temps, sont en lutte. Ce sont l'Empereur Maximilien, dont on sait l'inexpérience et en même temps le bon vouloir, l'impératrice Charlotte, beaucoup plus apte à conduire une politique suivie, mais qui se heurte sans cesse à des impondérables. En face d'eux, le maréchal Bazaine, « qui représente le protecteur déjà las de protéger », puis les nombreux envoyés de Napoléon. Quoique lointaine, l'ombre de l'empereur des Français plane sur tout le drame mexicain ; secourable au début, qui dès l'an 1865 l'est moins, pour devenir l'année d'après menaçante et, en dernier ressort, bien involontairement, une des principales causes de l'acte final. Ombre du côté de l'Orient, ombre aussi du côté de l'Occident. « L'Amérique aux Américains », dit la doctrine de Monroe ; et, au fur et à mesure que passent

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

les années, les États-Unis montrent de plus en plus d'animosité envers les étrangers et leurs chefs qui ont envahi leur sol, et leur attitude fait se précipiter les événements.

A présent que le tableau est brossé, imparfaitement il est vrai, mais trop d'acteurs sont en présence, il importe de voir quelles sont les difficultés à résoudre et dans quel esprit l'empereur Maximilien veut agir.

Il est un fait incontestable, c'est que le Mexique, pays de race latine, livré à l'anarchie pendant plusieurs lustres, ne peut être régénéré que par un gouvernement fort, peut-être dictatorial, en tous les cas très ferme. Il n'est pas moins vrai que Maximilien, sauf lorsqu'il énonce certaines idées, qu'il a le tort de ne jamais mettre à exécution, est, avant tout, libéral; malheureusement, comme il l'écrit : « Je suis libéral, mais ce n'est rien auprès de l'Impératrice qui est rouge. » Il arrive au Mexique et, tout de suite, voulant montrer ses idées « avancées », il repousse les conservateurs qui l'ont appelé au pouvoir; il s'appuie sur les libéraux; cette erreur, qu'il commet au premier moment, il la répétera sans cesse. Or, écrit Pierre de la Gorce dans son *Histoire du Second Empire*, une des plus remarquables qui aient été écrites : « Pour abattre les factieux, pour ranimer les timides, une seule chose serait indispensable, à savoir, une autorité ferme et qui ne paraîtrait jamais hésitante. Sûrs du châiment, les turbulents se déconcerteraient; sûrs de la protection, les craintifs reprendraient courage... Les fauteurs de troubles redouteraient peu un prince dont le premier souci ne serait pas de les écraser... Quant

LA SITUATION DU MEXIQUE

aux masses, elles eussent compris un programme très simple, et une exécution très rapide. Tout le reste leur échapperait et, ne sachant pas ce que voulait l'Empereur, elles s'affermiraient dans leur vieille habitude de ne rien vouloir elles-mêmes... » Si l'on ajoute à cette erreur initiale la connaissance imparfaite, sinon nulle, qu'a Maximilien du Mexique, les illusions qu'il se fait du pays et qui ne se dissiperont, tant est grand son aveuglement, que vers l'an 1865, si l'on considère sur un homme faible comme l'est Maximilien, l'influence que peut avoir « ce climat déprimant du Mexique, l'ambiance de cette terre de soleil et de volupté, cette fièvre qui pénètre les moelles, ce besoin impérieux d'oubli, à la fois cette frénésie et cette lassitude de vivre », les événements qui vont suivre s'éclairent.

Au Mexique, tout est à refaire, et trop de questions sollicitent l'attention de Maximilien pour qu'il ne soit pas débordé. Il faut lui rendre cette justice que, dès la première heure, consciencieusement, ne s'épargnant ni la fatigue, ni le travail, il se met à l'œuvre.

L'une des plus grandes difficultés à résoudre est la question des biens ecclésiastiques; on a vu en quel état est tombé le clergé mexicain, et l'on sait, d'autre part, la place importante qu'il occupa sous la domination espagnole. Dès l'affranchissement du Mexique la guerre civile avait porté atteinte à cette position privilégiée et, en 1861, lors de son entrée à Mexico, Juarez, ennemi acharné de l'Église, avait proclamé que tous les biens ecclésiastiques seraient mis en vente au profit du Trésor. Désormais, le clergé séculier vivra

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

de ce que voudront bien lui donner ses ouailles, et le clergé régulier sera bel et bien expulsé. Le général Forey arrivant au Mexique, avait dans une proclamation datée du 12 juin 1863, déclaré que « les propriétaires de biens nationaux, acquis régulièrement et conformément à la loi, ne seraient nullement inquiétés et resteraient en possession de ces biens ». Le clergé avait été indigné de cette décision et il attendait impatiemment que se résolve la question. Maximilien, lié d'une part par l'article de la Convention de Miramar, qui lui ordonnait de ratifier les déclarations de Forey, d'autre part, obstiné à ne pas mécontenter les libéraux, se trouve devant cette alternative : ou bien, ratifier les lois de Juarez, dites de réforme, en insistant sur ce point que seuls les biens vendus sans fraude resteront à leurs propriétaires, ou bien, rendre intégralement ses domaines au clergé. Cette dernière solution est impossible. Depuis que la nationalisation a été faite, en effet, les terres ont été morcelées et sont passées en des mains diverses ; d'autre part, s'il sanctionne la proclamation de Forey, il s'aliénera pour toujours les sympathies des conservateurs et du clergé. Comptant sur ce que, depuis son arrivée au Mexique, il a déjà fait pour la religion catholique : réouverture des couvents, rappel des prélats expulsés, il espère trouver un appui auprès du Pape, qui l'a bien accueilli à son passage à Rome. Il insiste pour que Pie IX envoie le plus tôt possible à Mexico un nonce muni de ses pouvoirs.

En attendant, à l'instigation d'Eugénie, Charlotte et lui élaborent un concordat qui, soumis aux Tuileries,

LA SITUATION DU MEXIQUE

reçoit l'approbation du couple impérial. « Ce concordat, écrit Charlotte à Eugénie, semble, à première vue, inoffensif, et il n'en est pas moins libéral. » Quoiqu'il en coûte aux idées progressistes des souverains, ils ont fait de la religion catholique la religion d'État ; ils pensent que cela satisfera pleinement le Saint-Père, qu'il acceptera de ratifier la vente des biens nationaux, compensée par la clause disant que l'État pourvoira à tous les frais du culte. Il semble que meilleure solution ne puisse être trouvée, mais encore une fois, le clergé mexicain a fait appel à Maximilien, en comptant, grâce à lui, reprendre sa place prépondérante, et l'on sait qu'il n'est chrétien que de nom et désireux, avant tout, de richesses. Une lettre de Charlotte à son amie, M^{me} de Grunne, est à ce point de vue significative et admirablement écrite : « Chez les Français, mande-t-elle, je crois qu'il y a cette foi dont vous parlez, oubliée souvent, mais rayonnante dans le danger et au moment de la mort ; la pratique n'y est pas toujours, mais il y a quelque chose au fond du cœur. Ici, il me semble que le cœur n'y est guère, c'est une routine... Il n'y a guère de chaleur là-dedans, chez ceux qui font étalage d'opinion religieuse, je retrouve plus le sombre isolement de Philippe II que la charité de saint Vincent de Paul, cette charité qui aime et qui ne hait pas... » Et pour elle, pour Maximilien, chrétiens et catholiques ardents, il faut régénérer ce pays, où « lors de leur arrivée, les scandales du clergé étaient tels, écrit Charlotte, qu'il faut bien qu'elle soit divine, notre sainte religion, pour n'avoir pas succombé ».

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Les semaines passent dans l'attente. Tandis que le clergé, sous la direction de Mgr Labastide, le plus fanatique des prélats, « tout en protestant chaleureusement, comme l'écrit Maximilien, d'un dévouement sans limites, prépare dans l'ombre des armes pour tenter de combattre et d'enrayer ses idées de progrès », le nonce n'arrive pas à Mexico. Le Pape se décide, enfin, à envoyer, muni de ses pouvoirs, Mgr Méglia, archevêque de Damas. L'inquiétude de l'impératrice Eugénie est grande à cette nouvelle ; elle sait, le prélat ayant été secrétaire de nonciature à Paris, « que son caractère peu conciliant ne lui a pas fait beaucoup d'amis dans le clergé français » ; elle pense que son long séjour à Paris n'a guère modifié ses idées dans un sens plus libéral. Ses prévisions pessimistes ne sont que trop vraies et, dès l'arrivée de Mgr Méglia à Mexico, le 7 décembre, il se montre sur toutes les questions, intraitable. Le Pape lui a remis une lettre disant en termes formels qu'il veut le retour à l'ancien régime, réclamant surtout l'annulation de la vente des biens ecclésiastiques, et toutes les objections sensées qu'on lui fait « glissent sur lui comme sur un marbre poli ». Maximilien, en une conversation très franche, a soumis au prélat le projet de concordat ; le nonce ne fait aucune objection, mais deux jours plus tard, il déclare avec une insigne mauvaise foi « qu'il n'a reçu aucune instruction, ergo, qu'il ne fera rien ». Charlotte est d'avis de « jeter le nonce par la fenêtre ». Auparavant, pendant deux heures entières, suivant ses propres paroles, « elle lui fait toutes les représentations qu'il est possible de faire, et sur tous les tons,

LA SITUATION DU MEXIQUE

sérieux, enjoué, grave, et presque prophétique, car la conjoncture semble devoir entraîner des complications, peut-être même une rupture avec le Saint-Siège.... »

En désespoir de cause, Maximilien se rendant compte qu'il n'a que trop tardé, publie le 27 décembre une lettre, prescrivant la révision des ventes des biens du clergé et la validité de celles qui ont été faites régulièrement. Par déférence envers le Pape, il ne veut pas en faire un décret. L'animosité de la Cour pontificale se faisant sentir de plus en plus, pour mettre fin aux tentatives conduites avec ténacité « sourde et manœuvrière » par le clergé, il publie deux décrets. L'un reconnaît la religion catholique comme religion d'État, tout en admettant la tolérance des cultes ; l'autre est la ratification de sa lettre du 27 décembre. Aux protestations indignées du nonce et des évêques mexicains il répond par une lettre peu diplomatique peut-être, mais dont le ton ironique, railleur, et quelque peu cavalier, est assez sympathique : « Vous dites que jamais l'Église mexicaine n'a pris part aux révolutions politiques. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais, convenez, mes estimables prélats, que l'Église mexicaine, par une lamentable fatalité, s'est trop mêlée de la politique et des affaires des biens temporels, négligeant, pour cela, l'instruction catholique de ses ouailles. Oui, le peuple mexicain est pieux et bon, mais il n'est pas encore, en grande partie, catholique dans le vrai sens du saint Évangile, et ce n'est pas sa faute. Il a besoin qu'on l'instruise, qu'on lui administre les sacrements, comme le veut l'Évangile, gratuitement... » Toutes les leçons sont inutiles,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et lorsque le nonce quitte Mexico, cinq mois après son arrivée, aucune décision n'a été prise, la question restera pendante jusqu'à la dernière minute. Plus tard, Maximilien enverra des ambassades à Rome, mais la Cour pontificale aura toujours une attitude intraitable.

Les conséquences de cette discorde sont innombrables. Soutenu par la Cour pontificale, le clergé mexicain redouble de fourberie et de violence, et la campagne qu'il mène sans cesse contre Maximilien, si elle n'est pas l'unique cause de sa chute, est du moins l'une des plus importantes. En outre, les mesures prises ne satisfont pas même les libéraux ; beaucoup d'entre eux pensent que la révision de la loi n'est qu'un prétexte à une réaction contre les lois de réforme. De tout ceci, l'Église est la grande responsable ; sa mission est d'amour et de paix, sa place n'est pas dans le domaine politique. Où aboutiront les exigences de Pie IX ? A des conflits incessants entre le gouvernement et la Cour pontificale qui feront naître des persécutions, des assassinats, des crimes, des troubles qui, de nos jours, n'ont pas cessé encore...

CHAPITRE X

L'ŒUVRE POLITIQUE, SOCIALE ET FINANCIÈRE

Les questions politiques étaient aussi difficiles à résoudre que les questions religieuses ; Maximilien aurait pu, néanmoins en venir à bout. Peut-être aurait-il suffi de mettre en application ce qu'il écrivait à son beau-père, en juillet 1864 : « Le plein pouvoir de l'autorité doit être dans les mains du gouvernement, jusqu'à ce que le pays soit pacifié. Ces braves gens doivent d'abord apprendre à obéir... Au Mexique il faut un calme froid, une grande politesse et une fermeté inébranlable... »

Ce gouvernement en quelque sorte dictatorial, Maximilien l'exerce par certains côtés, puisque, par exemple, jamais une Constitution ne sera accordée par lui aux Mexicains. Mais il manque d'expérience, il est ébloui, et surtout il se complait à l'idée d'une humanité belle, bonne, tout le contraire de ce qu'elle est. Maximilien veut qu'on l'aime, mais comme l'écrit le colonel Dufour : « Il faut d'abord se faire respecter avant de se faire aimer. La brute demande du bâton pour obéir, ensuite elle caresse le maître », et dans une autre de ses lettres, Dufour, qui décidément se

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et lorsque le nonce quitte Mexico, cinq mois après son arrivée, aucune décision n'a été prise, la question restera pendante jusqu'à la dernière minute. Plus tard, Maximilien enverra des ambassades à Rome, mais la Cour pontificale aura toujours une attitude intraitable.

Les conséquences de cette discorde sont innombrables. Soutenu par la Cour pontificale, le clergé mexicain redouble de fourberie et de violence, et la campagne qu'il mène sans cesse contre Maximilien, si elle n'est pas l'unique cause de sa chute, est du moins l'une des plus importantes. En outre, les mesures prises ne satisfont pas même les libéraux ; beaucoup d'entre eux pensent que la révision de la loi n'est qu'un prétexte à une réaction contre les lois de réforme. De tout ceci, l'Église est la grande responsable ; sa mission est d'amour et de paix, sa place n'est pas dans le domaine politique. Où aboutiront les exigences de Pie IX ? A des conflits incessants entre le gouvernement et la Cour pontificale qui feront naître des persécutions, des assassinats, des crimes, des troubles qui, de nos jours, n'ont pas cessé encore...

CHAPITRE X

L'ŒUVRE POLITIQUE, SOCIALE ET FINANCIÈRE

Les questions politiques étaient aussi difficiles à résoudre que les questions religieuses ; Maximilien aurait pu, néanmoins en venir à bout. Peut-être aurait-il suffi de mettre en application ce qu'il écrivait à son beau-père, en juillet 1864 : « Le plein pouvoir de l'autorité doit être dans les mains du gouvernement, jusqu'à ce que le pays soit pacifié. Ces braves gens doivent d'abord apprendre à obéir... Au Mexique il faut un calme froid, une grande politesse et une fermeté inébranlable... »

Ce gouvernement en quelque sorte dictatorial, Maximilien l'exerce par certains côtés, puisque, par exemple, jamais une Constitution ne sera accordée par lui aux Mexicains. Mais il manque d'expérience, il est ébloui, et surtout il se complait à l'idée d'une humanité belle, bonne, tout le contraire de ce qu'elle est. Maximilien veut qu'on l'aime, mais comme l'écrit le colonel Dufour : « Il faut d'abord se faire respecter avant de se faire aimer. La brute demande du bâton pour obéir, ensuite elle caresse le maître », et dans une autre de ses lettres, Dufour, qui décidément se

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

montre clairvoyant, écrit : « Il faut au Mexique une main de fer ; un tyran seul qui soit un grand homme pourrait régénérer le pays qui dans ces conditions deviendrait le plus important du monde. »

Maximilien croit, par sa seule influence, pouvoir réconcilier les Mexicains. Appelé au pouvoir par les conservateurs, loin de s'appuyer sur eux, il tient à l'écart la plupart de leurs chefs, et fait des avances multiples aux libéraux. Son rêve est assurément très noble, et il est beau de vouloir faire un parti national, dans lequel voisineront des hommes qui jusqu'alors se sont haïs. Il n'oublie qu'une chose, c'est qu'avant tout l'intérêt dirige la plupart des partis, et que des pensées humanitaires sont réalisables moins que partout ailleurs parmi des hommes tels que les Mexicains. Ses efforts n'aboutissent qu'au mécontentement des conservateurs et à la méfiance des libéraux.

Toujours clairvoyant, Firmin Dufour écrit, faisant un tableau très net de la situation : « Les cléricaux, ou réactionnaires, ont amené l'Empereur sur le trône ; l'Empereur a rompu avec eux complètement, il écarte tous les chefs de ce parti, les envoie en Europe en mission... Il s'est donc mis à dos tout ce parti qui lui suscite bien des difficultés... En outre, beaucoup de libéraux ne sont pas certains de l'existence, de la stabilité du nouvel ordre de choses, et redoutent l'arrivée au pouvoir de ses anciens amis... D'une part, on voit un parti non pas trompé, mais induit en erreur, car connaissant les intentions véritables de l'Empereur, jamais les cléricaux ne l'auraient appelé au pouvoir, et d'autre part, les libéraux qui ne l'ont

SON ŒUVRE

pas appelé, se défient d'un homme qu'ils ne considèrent pas partager leurs idées, et qui marche cependant d'après leur manière de voir. Il y a plus, les libéraux ont l'esprit national fortement développé, ils n'admettent pas un homme choisi par une puissance qui leur a fait la guerre. La position de l'Empereur est cependant bien claire, bien nette, on voit qu'il marche résolument dans la voie du progrès. On prétend que l'Impératrice l'y pousse, qu'elle a beaucoup d'autorité. Elle a en tous les cas une énergie rare, et beaucoup d'esprit... » Et le colonel Dufour en arrive à cette constatation : « L'empire ne repose plus que sur des baïonnettes. »

Il n'y a aucun doute à ce sujet, Maximilien s'est voué corps et âme à sa nouvelle patrie ; il dit lui-même, célébrant dans un discours, l'anniversaire de l'indépendance mexicaine : « Mon cœur, mon âme, mes travaux, tous mes loyaux efforts vous appartiennent, ainsi qu'à notre chère patrie. Chaque goutte de mon sang est aujourd'hui mexicaine... » Une autre fois, il écrit : « Mon vœu est de mettre les intérêts de mon peuple avant toute chose au monde... » Il veut s'adapter à toutes les coutumes qui ont cours au Mexique, et fait secondaire, mais qui peut avoir son importance sur le peuple, pour lui plaire il abandonne le faste des cours européennes et, vêtu le plus souvent du sombre costume de cavalier mexicain, coiffé du « sambocrote » à larges bords, il se montre au peuple sans aucun appareil. Les Mexicains, qui ont gardé le souvenir de la pompe éblouissante, des carrosses, des chevaux harnachés qui conduisaient à grand fracas les vice-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

rois espagnols, vêtus de broderies, ne comprennent pas ce souverain, qui leur apparaît vêtu comme un des leurs.

Pendant les premiers temps au moins de son règne, la vie qu'il mène à Chapultepec, à Mexico ou à Cuernavaca, est empreinte de la plus grande simplicité. Il travaille énormément, « les affaires s'amoncellent, écrit-il à son frère, à mesure que le gouvernement se raffermi, et elles me tiennent en haleine de 5 heures du matin à 8 heures du soir. A 9 heures, on se couche, parfois plus tôt... A Chapultepec, nous sommes très solitaires et menons une vie très retirée, et encore plus tranquille et plus simple qu'à Miramar. La seule distraction des Mexicains consiste à parcourir, avec leurs excellents chevaux, leur beau pays, ce que je fais également... » Cette vie laborieuse, et qu'il aime, est troublée seulement par les réceptions que Charlotte donne tous les lundis, réceptions qui sont aussi prisées par la société de Mexico, que trouvées par lui fastidieuses. Il faut bien avouer qu'à part quelques invités, les hauts personnages qu'il reçoit ne sont pas d'agréables hôtes. Si les diplomates se contentent, suivant son expression, « de se bourrer et de boire de telle façon, qu'après dîner, ils ne peuvent que balbutier des sons inarticulés », les Mexicains sont très souvent des kleptomanes, pour ne pas dire plus, et les précautions que l'on prend au palais sont chaque semaine plus nécessaires.

Qu'est ceci à côté des difficultés que Maximilien doit surmonter dans l'ordre politique, et dont il n'a pas une idée très juste? Tout d'abord, son caractère est

SON ŒUVRE

naturellement ennemi de toute complication, ensuite les idées libérales qu'il professe le poussent à des mesures néfastes. Dès son arrivée à Mexico, par exemple, il nomme ministre de l'Intérieur Cortès y Esparza, surnommé le Rouge, à cause de son fanatisme anti-monarchiste, et il choisit aux Affaires Étrangères Ramirez, qui jadis a refusé d'entrer dans la junte, chargée de lui offrir la couronne; son aveuglement et son utopisme sont à la base de toutes ses fautes.

Ces phrases ronflantes qu'il écrit au Dr Jilek, éclairent une partie de ses aspirations : « J'ai une grande satisfaction en pensant que je sers l'humanité et puis tracer mon sillon dans le champ de la civilisation. Je suis heureux qu'il me soit donné de contribuer au progrès pour lequel travaillent des hommes depuis des milliers d'années. Je n'ai ni la brise de l'Adriatique, ni les parfums de Lacroma, mais je vis dans un pays libre, parmi un peuple libre, dont les principes sont tels que chez vous on n'en ose pas même en rêver la nuit. En beaucoup de choses, le Mexique est arriéré, il lui manque la prospérité et le développement matériel, mais je suis convaincu que pour les questions sociales, nous sommes bien supérieurs à l'Europe et à l'Autriche spécialement. On a ici un sentiment démocratique très sain, sans les utopies malades de l'Europe... »

Quand Maximilien se met au travail, il promulgue une multitude de lois, qui forment bientôt plus de sept volumes, et qu'on ne peut appliquer à cause de leur diversité. Il s'occupe de diviser le Mexique en cinquante départements, à la tête desquels sont des préfets sans possibilité autre que celle de commettre

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

des abus; il crée un Conseil d'État, il nomme une Commission des finances, chargée de s'occuper des impôts, des dettes intérieures et extérieures, du crédit public, mais elle n'aboutit à rien; en même temps, Maximilien tente de louables efforts pour stimuler le peuple mexicain qui, sur un sol d'une fertilité inouïe, reste les bras croisés, et parfois a faim. « Il concéda, écrit P. de la Gorce, des chemins de fer, il ouvrit des routes, construisit des lignes télégraphiques, décida l'établissement d'écoles industrielles ou d'instituts agricoles, offrit toutes sortes d'encouragements aux exploitations indigènes ou étrangères. » Dans un pays tel que le Mexique, on conçoit qu'il ne suffisait pas de légiférer sans cesse, et que la mise en application des édits était infiniment problématique. Dernière cause d'insuccès, Maximilien a auprès de lui deux conseillers, un Autrichien, Schertzenlechner, et un Belge, Éloin, qui ont sur lui une grande influence. Le premier a en haine les catholiques, le second n'aime pas les Français, et ils agissent de façon néfaste sur Maximilien.

A deux reprises, l'Empereur entreprend un long voyage dans son empire, afin de se rendre compte par lui-même de l'état du pays; pour montrer aussi, comme il l'écrivait à Léopold, « que le Mexique est entièrement pacifié, puisque son souverain peut le parcourir sans craintes ». Confiant la régence à sa femme pendant plus de deux mois, ne se ménageant pas, il va dans les innombrables parties de son vaste empire. Comme on a pris soin autour de lui d'empêcher toute contre-manifestation, il peut écrire : « Je fus reçu avec un

SON ŒUVRE

enthousiasme comme je n'en ai encore jamais vu de ma vie. » A l'empereur Napoléon il envoie un rapport optimiste, dans lequel il dit : « J'ai pu reconnaître pendant cette excursion à travers une portion du pays, remarquable par ses richesses, que les habitants des provinces ont plus d'intelligence et de noblesse, et même sont plus patriotiquement dévoués que ceux de la capitale, qui malheureusement ont toujours eu la mauvaise influence de l'élément étranger, et sont habitués depuis trop longtemps à profiter des révolutions et du désordre pour faire fortune. Je crois au dévouement de la majorité du peuple mexicain... » Au cours de ses voyages, Maximilien a pu se rendre compte aussi de l'état où est tombé le Mexique, jadis si prospère, et il veut, par la colonisation, transformer ce pays en territoire cultivé, et partant fertile. Ses essais ne mènent à rien, l'un parce que les États-Unis s'opposent formellement à l'arrivée au Mexique de colons américains, l'autre, relatif à la Sonora, sous l'égide de Napoléon, à cause de la méfiance des Mexicains, qui voient en ce projet une annexion déguisée au profit de la France.

Maximilien veut aussi améliorer le sort des Indiens, et qu'ils deviennent un jour susceptibles de cultiver les haciendas, où ils vivent comme des bêtes. Ce projet « d'affranchir les sept millions de Peaux-Rouges, opprimés par un million de blancs » est d'autant plus ancré en lui, qu'il est soutenu par Charlotte. Elle et lui sont émus par l'accueil enthousiaste que toujours les Indiens leur ont réservé, et tous deux s'attristent de la condition misérable qui est leur; véritables serfs, dont le sort

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

est dépeint ainsi par un ingénieur français, Burnouf : « Pendant l'année entière que j'ai passée dans les haciendas, j'ai vu les Indiens de très près ; j'ai vécu leur vie, et si j'ai pleuré sur leur sort, je me suis indigné contre la barbarie de leurs maîtres, et les exactions de toute sorte exercées sur eux. J'ai vu des hommes nus frappés de verges jusqu'au sang, j'ai littéralement mis mon doigt dans les cicatrices, j'ai nourri des familles mourant de faim, et conduites au travail sous le fouet d'un majordome ; j'ai vu des hommes exténués d'épuisement, chargés de chaînes, se traînant au soleil pour achever leur vie sous l'œil de Dieu, puis jetés dans un trou, comme un chien mort... L'haciendero spéculait sur la nourriture de ces pauvres gens, et sur les haillons qui les couvrent à demi... Le maître est puissamment aidé par les prêtres, qui font payer à un prix exorbitant les formules de la religion et exploitent à outrance la crédulité superstitieuse de l'Indien... De plus, comme une loi inique fait retomber sur le fils les dettes du père, ce ne sont plus des hommes, mais des esclaves qu'ont sous leurs ordres les grands propriétaires. »

De toute son âme, Charlotte s'attelle à la besogne, malgré la lutte violente que mènent contre elle les hacienderos, malgré l'inquiétude de Maximilien, que l'un de ses ministres a mis en garde par ces paroles : « Les Indiens restent tranquilles seulement à cause de leur abaissement social, mais par caractère et esprit de race, aussitôt qu'on les excitera et qu'on leur donnera le moyen de se placer face-à-face des blancs, on verra apparaître le moment de l'insurrection et

SON ŒUVRE

des vengeances, et alors, malheur au Mexique. » Pendant un voyage de Maximilien, avec une maîtrise remarquable, l'impératrice Charlotte soumet et obtient du Conseil l'adoption d'une loi, abolissant les châtiements corporels, limitant les heures de travail, en garantissant le paiement, réduisant le taux jusqu'alors usuraire des prêts, et déclarant le fils non responsable des dettes paternelles. Loi humanitaire, et qu'inspire le plus noble des buts, mais qu'il aurait fallu, dit le baron Buffin, transformer en système politique qui aurait, par l'annulation de toutes les dettes, par exemple, attaché à jamais les Indiens à leurs sauveurs, appui bienfaisant pour le trône, qui eût compensé la haine désormais irréductible des propriétaires.

On en arrive maintenant à ce problème épineux entre tous dans l'imbroglie qu'est l'expédition du Mexique, question ardue dans tous les pays du monde, la question financière. Pour se rendre compte de ce qu'est la détresse financière mexicaine, il suffit de se rappeler quelles avaient été les clauses de la Convention de Miramar concernant les dettes du Mexique à la France. Un premier emprunt est fait par Maximilien en 1864, mais malgré l'intérêt de 10 p. c. accordé d'emblée, malgré les efforts des Français, il ne produisit que 100 millions, sur lesquels, une fois les premiers paiements urgents accordés tant à la France qu'à l'Angleterre, il resta à l'État mexicain 10 millions à peine. En 1865, la misère est extrême, et les souverains du Mexique se rendent compte, tout comme les souverains français, qu'un nouvel emprunt est indispensable. Grâce à une mise en scène ingénieuse, grâce aux phrases

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

trompeuses que lance à la tribune un envoyé de Napoléon, Corta, qui revient du Mexique, la Chambre est ébranlée, et dans le public parisien, la méfiance naissante vis-à-vis du Mexique, fait place à un renouveau d'enthousiasme. Un emprunt de 250 millions est souscrit, dont après les innombrables charges payées, il reste 100 millions au Mexique. Victoire si l'on veut, mais la somme reçue est bien insuffisante, et cette lettre de Corta à Charlotte est très significative : « L'emprunt va mettre cent millions à la disposition de S. M. l'empereur Maximilien. Ces cent millions doivent assurer l'avenir financier du Mexique. Le gouvernement français pense qu'il serait difficile de faire un nouvel appel au crédit et il espère que cette nouvelle réserve de capitaux européens permettra de féconder les ressources des services administratifs et financiers... »

Dans le même moment, Napoléon envoie au Mexique un Français, nommé Langlais, dont il sait les capacités, et de fait, grâce à un travail inlassable, quoiqu'on ait fait de lui un conseiller officieux, il parvient, en supprimant des emplois inutiles, en réduisant les traitements de tous les fonctionnaires et la liste civile de l'Empereur, à réduire le déficit à moins de 5 millions de piastres. Une indignation générale de tous les aigrefins au service de l'État, répond à ces décrets. Quand il meurt, si subitement qu'on croit en un assassinat, ils soupirent de soulagement, et se remettent de plus belle à voler. Comme le disait, un jour, un Mexicain, amèrement : « Chez nous, rien n'est organisé que le vol. » Comment Maximilien, entouré de prévari-

SON ŒUVRE

cateurs et de concussionnaires, pourrait-il remédier à ces abus continuels? Du bas jusqu'en haut de l'échelle sociale, la probité fait défaut, et il serait vain de citer ici les anecdotes infinies qu'on raconte à ce sujet. Véritable gangrène qui envahit le pays, et contre laquelle il est inutile de lutter. Lorsqu'un pays est livré à des mains aussi expertes à l'art du vol, seule une punition d'une sévérité extrême, peut-être même un châtiment corporel, aurait-il un pouvoir quelconque. Maximilien, hanté et aveuglé par des rêves humanitaires et de bonté, n'est pas homme à manifester cette énergie. Situation désespérée, si l'on en juge par cette phrase qu'a écrite, il y a peu d'années, Blasco Ibanez : « Il semble qu'une espèce de fatalité pèse sur le pauvre Mexique, en ce qui concerne l'amour exagéré que portent à l'argent ses gouvernants. » Du reste, point n'est besoin de s'étendre longuement sur cette question. Il suffit d'énoncer deux nombres : 1.600 millions, dont l'intérêt annuel s'élève à 100 millions environ, voilà pour le passif, qui comprend les emprunts intérieurs, les emprunts espagnols, anglais, français, et les sommes dues à la France. 65 millions, voilà pour l'actif. Le précipice devant lequel se trouve Maximilien, loin de se combler, s'accroît du fait des dépenses qu'occasionne la situation militaire.

CHAPITRE XI

LA QUESTION MILITAIRE.

PREMIERS DIFFÉRENDS AVEC BAZAINE ET NAPOLEON III

Durant toute l'année 1864, et au début de 1865, les opérations militaires réussissent presque toutes. Sous le commandement de Bazaine, trente mille pantalons rouges montrent leur vaillance légendaire, et occupent, sans coup férir, tout le Nord et le Sud du Mexique ; un espoir immense naît, car, si les dissidents sont vaincus définitivement, le Mexique, débarrassé des luttes continuelles qui le déchirent depuis tant d'années, pourra revivre enfin. Au mois de février 1865, Porfirio Díaz, l'un des plus vaillants généraux juaristes, est assiégé dans Oajaca, dont la prise est des plus nécessaires pour la pacification du pays. Conscient de l'inutilité d'une résistance, et voulant épargner le sang de ses hommes, P. Díaz, après une défense héroïque, se résigne à se rendre le 9 février, marquant ainsi la date la plus prospère de l'occupation française.

C'est à ce moment, en effet, que les nuages s'accroissent à l'horizon. D'un côté, en Amérique, la guerre de Sécession, terminée par la défaite des États du Sud, à Richmond, le 6 avril 1865, donne aux États-Unis

LA QUESTION MILITAIRE

la possibilité de combattre les Européens qui ont envahi leur sol, et d'un autre côté, sans qu'il le dise clairement encore, Napoléon III n'entend plus laisser au Mexique des troupes qu'il sent utiles en France.

Il avait été stipulé dans la Convention de Miramar que le rappel du corps expéditionnaire aurait lieu au fur et à mesure que Maximilien aurait organisé une armée nationale. Mais des difficultés se présentent pour sa formation, et les hommes sur lesquels il peut compter sont, outre l'armée française, 4.000 Autrichiens commandés par le général comte de Thün, et 1.600 volontaires belges ayant à leur tête le colonel van der Smissen. On a reproché parfois aux souverains, à l'impératrice Charlotte surtout, de n'avoir montré que dédain envers les volontaires belges, qui étaient partis pleins d'enthousiasme, « animés, comme l'écrit l'un de leurs chefs, par une même pensée, quittant famille, parents et amis, pour servir de rempart, de bouclier à la fille de leur bien-aimé roi Léopold ». Il convient de citer ici cette lettre du colonel Dufour, montrant comme elle les accueillit, et quelle vénération tous avaient pour elle. Venue pour les recevoir à une lieue de Mexico, l'Impératrice prononça au banquet, qui les réunit le soir, ces paroles : « Vous êtes bien bons, messieurs, de venir de si loin par unique dévouement pour moi, qui n'ai encore rien fait pour vous. Je ne saurais assez vous en remercier, vous pouvez être assurés de mes bontés, de ma bienveillance et de ma reconnaissance. » « En prononçant ces paroles, qu'on sentait venir du cœur, ajoute Dufour, elle avait les larmes aux yeux. Nous tâchions de retenir les nôtres,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

mais c'était bien difficile... L'écho a reporté au loin les cris de : Vive l'Empereur, Vive l'Impératrice... »

De l'armée nationale, il est de l'avis de tous absolument impossible de faire un corps, non pas dévoué, mais simplement soumis à ses chefs. Mieux que tout autre, van der Smissen raconte ce que valent les 3.000 Indiens qui la forment, et qu'on enrôle le plus souvent par ruse ou par force : « On ne peut se faire une idée de l'armée mexicaine ; quelques milliers de bandits la composent, conducteurs de mulets, garçons boulangers, quelques-uns passés d'emblée au grade de colonel... » Pour avoir des hommes, on les prend de force, et on les conduit au quartier entre deux rangs de baïonnettes. Dès qu'on leur fait traverser un champ de cannes à sucre où ils peuvent se cacher, ils désertent ; et van der Smissen ajoute : « Le jour où l'armée française s'embarquera, l'Empire mexicain s'écroulera avec fracas... » Les chefs qui sont à la tête de cette armée, si l'on peut appeler armée ce mélange de bandits, de misérables et de loqueteux, ne valent pas mieux que leurs hommes, et il est très difficile, au Mexique, de recruter un officier subalterne ; lorsqu'ils ne sont pas à se pavaner dans les rues portant un dolman qu'ils négligent de boutonner, ils s'occupent de faire marcher le commerce que la plupart d'entre eux continuent à tenir. L'on conçoit qu'une telle armée, dont l'entretien est de près de quarante millions par an, soit beaucoup plus un obstacle qu'un appui. Aussi, le 1^{er} février 1865, Maximilien ordonne le licenciement de cette armée nationale qui a coûté tant de peines et de piastres ; conséquence : tout ce qui est

LA QUESTION MILITAIRE

Mexicain est mécontent de ce que, seuls à présent, des régiments étrangers soutiennent l'Empire, et les troupes licenciées vont grossir le nombre des dissidents.

Adversaires redoutables que ces dissidents, hommes qui luttent au nom de la liberté, de la démocratie, alors qu'ils ne savent même pas, parfois, le sens de ces mots. Chez la population mexicaine, depuis toujours, on a noté cette disposition étrange à se battre, sans savoir pourquoi, avec énergie, souvent, et surtout avec une indifférence devant la mort, faite de mépris de la vie et de fatalisme. « Jamais, écrit Blasco Ibanez, une révolution n'avortera au Mexique, par suite du manque d'hommes... ; à peine un vague bruit de révolution court-il les campagnes, que tous les travailleurs abandonnent les champs... Aucun ne résiste à l'idée, d'avoir bientôt dans la main une carabine qui lui servira à imposer sa volonté, quand il descendra dans les régions habitées. Il y a aussi la grande masse des êtres passifs, des êtres résignés qui ne craignent pas la mort et qui constitue l'immense majorité de la population mexicaine. »

Ces hommes résolus à se battre, indifférents devant la mort, et qui s'arment sans savoir dans quel but, ni pour quel idéal, sont conduits par des chefs résolus, décidés à chasser l'étranger envahisseur et qu'anime surtout l'appât du gain. Charlotte, dans une lettre à l'impératrice Eugénie, raconte de façon très claire, comment se forment les guerillas : « Un homme sort d'une ville quelconque avec un cheval et un fusil, bien décidé à s'enrichir de toute manière, excepté

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par le travail. Il a suffisamment d'audace et exposera même sa vie, si c'est nécessaire ; dans tous les cas, il lui est égal d'être fusillé, il est ennuyé et a soif d'aventures, de gain et d'émotions. Cet homme en embauche cinq ou dix autres de cet acabit. Ils s'emparent du bétail de la première hacienda, c'est le baptême du métier ; ils sont armés guerilleros... Ensuite, la « cuadrilla » se met à l'affût des diligences, enlève un ou deux individus riches contre un « réséate », et s'en va par les sierras, par des chemins détournés, dans un autre district, jusqu'à ce qu'elle rencontre une autre bande, avec laquelle elle se fusionne, quelquefois une troisième. On arrive ainsi d'un ou de six hommes à un chiffre de deux ou trois mille, selon les circonstances. »

Ces adversaires sont d'autant plus difficiles à vaincre, qu'ils connaissent à merveille le pays, si favorable aux embuscades, et qu'ils sont, pour la plupart, d'une endurance et d'une frugalité extraordinaires. Pour les anéantir, il faudrait être sur pied de guerre continuellement, car, lorsqu'après d'épuisantes marches et contre-marches, enfin les troupes impériales sont venues à bout des rebelles, il faudrait exercer une surveillance constante, pour conserver la victoire acquise au prix de tant d'efforts.

Dès les premiers mois de 1865, l'espoir de pacification du pays s'évanouit, et les progrès des juaristes deviennent impressionnants. Maximilien s'est leurré, et il s'aperçoit de son erreur : le pays lui est hostile, il faut agir promptement ; naturellement doux et bon, la violence lui fait horreur, et ce mot de lui à van der

LA QUESTION MILITAIRE

Smissen, au mois d'août, est significatif : « Traitez comme des frères, lui écrit-il, les prisonniers en votre pouvoir, je ne dois pas oublier que ce sont des Mexicains, égarés sans doute par l'erreur ou l'ignorance, mais enfin, des Mexicains. » Au point où en sont les choses, il n'est plus question de clémence, et l'entourage de Maximilien le presse de montrer enfin énergie et autorité. Peut-être sous cette influence, peut-être parce qu'il sent que la situation est critique, Maximilien signe, le 30 octobre 1865, le décret terrible qui punit de mort tout dissident, et qu'appuie encore cette circulaire lancée par Bazaine : « Tout individu, quel qu'il soit, qui sera pris les armes à la main, sera mis à mort ; aucun échange de prisonniers ne se fera à l'avenir. Il faut que nos soldats sachent bien qu'ils ne doivent pas rendre leurs armes à de pareils adversaires : c'est une guerre à mort, une lutte à outrance qui s'engage entre la barbarie et la civilisation. Des deux côtés il faut tuer ou se faire tuer... » Et la guerre continue sans merci et d'une férocité effroyable. Non moins violentes sont ces phrases qu'écrit Dufour. On croirait, à les lire, avoir affaire à un « tueur d'hommes ». Pourtant de l'avis de tous ceux qui l'ont connu, c'était l'être le plus doux qui soit, et le plus religieux. Faut-il croire qu'un an de séjour au Mexique ait suffi pour détruire en lui la belle doctrine de Jésus-Christ ?... « En quittant la Belgique, écrit-il, j'étais animé des meilleurs sentiments envers le peuple mexicain, j'ai voulu lui tendre, comme tout le monde, une main franche et amicale. Mais la connaissance

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

que j'ai acquise du pays pendant un séjour d'un an, m'a fait revenir et sur mes sentiments et sur mes intentions. Dans aucun pays du monde, vous ne trouverez une démoralisation comme il en existe au Mexique ; en naissant, ils ont généralement la bosse du vol et de la paresse. Ces belles qualités sont cultivées encore par l'ignorance. Je le demande, quel est l'avenir de ces gens ? Ils deviennent voleurs, criminels, guerilleros... » Et le moyen que propose le colonel Dufour pour venir à bout de cette « race infecte », est pour le moins radical. « Quoi de mieux, s'écrie-t-il, que les exterminer ? Ils sont la plaie de leur pays, dont ils empêchent le commerce, l'industrie, l'agriculture, enfin la prospérité. Un honnête homme peut-il, doit-il de la pitié à ces bandits ? C'est encore une grave responsabilité que d'avoir des sentiments généreux pour cette espèce de gens... Le système des rigueurs est le seul admissible... »

Les difficultés de Maximilien sont encore accrues par sa position en face du commandant en chef des troupes françaises, le maréchal Bazaine. Tout Français digne de ce nom a peine à garder, lorsqu'on parle de lui, son sang-froid. Bazaine évoque et évoquera toujours, celui qui a perdu l'ultime espoir de la France, celui à qui Napoléon III disait à Gravelotte : « Je vous confie la dernière armée de la France », et qui a rempli sa mission, nul n'ignore comment ; sa trahison a rendu irrémédiables les désastres de 1870. On a trop parlé de Bazaine pour qu'il soit intéressant de redire ce qu'était ce personnage rusé, ambitieux et retors. L'on sait, à présent, qu'au Mexique, déjà, il commence

LA QUESTION MILITAIRE

à tromper son souverain, en même temps qu'il abuse celui qu'il doit protéger.

Bazaine, après avoir pris part aux campagnes de Crimée et d'Italie, a été envoyé au Mexique le 1^{er} juillet 1862. Devenu commandant en chef du corps expéditionnaire français, un an après, il a reçu le bâton de maréchal le 5 septembre 1864. Pas un instant, on le voit, la confiance qu'a en lui Napoléon III ne s'est démentie. Ce fut assurément une faute grave que de laisser à Bazaine tout le pouvoir militaire. Tout d'abord, un maréchal de France ne relève que de son souverain, et, par son entremise, cette autorité accordée à la France, au Mexique où toute la politique tient dans la guerre, a des répercussions dans tous les domaines ; Maximilien, qui a le titre de souverain, n'est, en réalité, qu'un protégé, qui doit se soumettre à la volonté du protecteur. Cette situation est d'autant plus grave que, si des dissentiments éclatent, tout de suite, le représentant de la France en référera au juge suprême, qui ne pourra que l'approuver. Pourtant pendant les premiers mois au moins du règne de Maximilien, les rapports entre lui et Bazaine sont des plus cordiaux. Lui et Charlotte écrivent maintes fois, à Paris, au couple impérial, pour lui dire combien ils sont reconnaissants à Bazaine de tout ce qu'il a fait pour eux. Maximilien le félicite d'avoir rendu « la liberté et la paix au Mexique », et dans les lettres qu'ils adressent aux Tuileries, les souverains ne tarissent pas d'éloge sur le « bon Maréchal », et sur la façon remarquable dont il commande l'armée française.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

De fait, les premiers succès qu'elle remporte, leur donnent tout d'abord raison ; mais l'héroïsme des Français est légendaire, et sans négliger l'incontestable talent militaire de Bazaine, c'est à lui surtout qu'il faut attribuer les victoires des premières années, c'est à lui surtout, d'ailleurs, que va l'admiration des souverains. « Les Autrichiens et les Belges, écrit Charlotte, sont très bons en temps de calme, mais vienne la tempête, il n'y a que les pantalons rouges. » Et cette phrase où revit tout entière la fille d'une princesse de Bourbon : « La vue de tout régiment français me cause un battement de cœur indéfinissable, et je ne sais quel sentiment de consanguinité. Les drapeaux troués qui sont restés parmi les premiers souvenirs de mon enfance, produisent sur moi une sensation que je ne pourrais dire : c'est de l'affection, de l'admiration. »

Malheureusement, Napoléon III, lorsqu'il a donné à Bazaine le commandement suprême de la vaillante armée française, n'a pas su deviner l'ambition et la ruse qui habitent son âme, ambition effrénée, et qui ne connaît plus de bornes, du jour où le vieux maréchal s'amourachera d'une jeune Mexicaine, créature ravissante, qui lui fait perdre la tête. On sait la fin tragique de la première femme de Bazaine, et comment, ayant cru que des lettres écrites par elle à son amant avaient été envoyées par la femme de celui-ci à son mari, elle se tua ; on sait aussi que le maréchal ignore toujours, les lettres ayant été brûlées, l'infidélité de sa femme, et que sa mort le laissa indifférent. Depuis qu'il est au Mexique, il mène grand train, et veut

LA QUESTION MILITAIRE

être considéré comme un chef tout-puissant ; il n'a de cesse, pour plaire à celle qu'il aime à présent, et qui devient sa femme le 26 juin 1865, d'acquérir plus d'autorité. Josepha de la Pena est, en effet, aussi ambitieuse que lui, et il est un titre qu'elle désire entre tous, celui de Madame la Dictatrice. Il est très difficile, tant l'âme de Bazaine est faite de replis, de savoir à partir de quel moment, il commence à jouer double jeu. Il est un fait, c'est que le maréchal, servile courtisan, a vu, dès 1865, que le désir de son souverain était le rappel des troupes, et qu'à partir de ce moment-là Maximilien et Charlotte ont deviné quel était son but : qu'il s'efforçait de faire à Paris des rapports optimistes disant que la situation s'améliorait il était inutile de laisser plus longtemps au Mexique des troupes françaises. Ces rapports sont impardonnables puisque Bazaine, mieux que tout autre, sait que la situation est de plus en plus critique.

Néanmoins cette divergence d'idées, cette mésentente est cachée, tant par les souverains que par Bazaine ; si ce n'est durant les derniers mois du règne, on pourrait croire qu'entre eux l'union est parfaite. Mais dans les lettres que Charlotte écrit à Eugénie on devine leurs sentiments. Jusqu'à la fin de 1864, ce ne sont qu'éloges à l'égard du maréchal, puis, dans une lettre datée du 27 novembre, se lit déjà l'inquiétude causée par l'optimisme de Bazaine, qu'elle attribue aux mauvaises influences de son quartier général : « Le maréchal, écrit-elle, dont j'énumerais tout à l'heure les qualités, n'a qu'une légère faiblesse, c'est qu'il est impressionnable à un point inouï pour un homme de

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

sa trempe. De là le danger de l'entourage... » Et, au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, sans le laisser entendre clairement, Maximilien et Charlotte montrent qu'ils seraient loin de s'opposer au rappel de Bazaine. Tous deux vantent des généraux français dont ils ont pu apprécier le dévouement : ils parlent de Douay, « qui paraît avoir de grandes qualités militaires, homme très droit, très énergique et très franc » ; du général l'Hérillier, du général Brincourt, qui forment avec Douay un triumvirat dans lequel Charlotte met toute sa confiance pour les intérêts de la France et les siens. « Avec ces trois hommes, écrit-elle, nous serions ferrés à glace contre toute éventualité du dedans et du dehors. » Eugénie défend Bazaine avec ardeur : « C'est, écrit-elle, un des meilleurs soldats que nous ayons, qui sait trop le prix de l'honneur de la France pour pouvoir risquer de le compromettre... » L'animosité ne fait que croître, et les lettres échangées prennent un ton plus accusateur.

En plus de la méfiance qu'éprouve Maximilien à l'égard de Bazaine, il l'accuse de dépenser dans l'organisation militaire les maigres ressources du Mexique. Il critique sans cesse des opérations au sujet desquelles lui-même n'a le droit de rien dire et, lorsque la situation s'étant aggravée, Napoléon III laisse paraître son mécontentement, Maximilien, blessé, abandonne le ton optimiste qui est sien et adresse à l'Empereur une longue lettre lui disant que si la pacification du Mexique n'est pas accomplie, le maréchal en est, en partie, le responsable. C'est à cause de lui, « le plus grand dépenseur de l'armée », que le budget est toujours

LA QUESTION MILITAIRE

en déficit ; c'est à cause de lui, surtout, que les juaristes sont de plus en plus menaçants. « J'ai maintes fois prêché au maréchal, écrit Maximilien au mois de juillet 1865, de ne pas précipiter les renvois de troupes, et de se tenir au chiffre fixé par le traité, mais, hélas ! inutilement. Bazaine, animé d'une fièvre de contenter l'opinion publique, oublie tout à fait un prochain avenir... » Un peu plus tard, dans un rapport destiné à Napoléon, donnant libre cours à ses convictions intimes, Maximilien écrit : « Je me plains amèrement contre quelques Français qui servent mal leur Empereur et l'honneur de leur drapeau... qui renvoient des troupes sans la permission de leur souverain, contre les traités les plus sacrés... Je parle de ces chefs qui me laissent dans l'ignorance la plus complète des faits militaires, qui me parlent de victoires quand il y a défaites, qui sacrifient inutilement de braves troupes, qui ont mis mon empire dans une situation plus triste qu'elle ne l'était l'année passée... On se joue des deux empereurs, voilà la vérité. »

A ce moment-là, Maximilien croit, ou plus exactement, veut croire, qu'il n'a pas d'ami plus fidèle que Napoléon III, et que l'appui sur lequel repose son empire ne lui manquera jamais ; si dans quelques-unes de ses lettres il fait allusion au rappel des troupes, et le regrette, il attribue toujours ces mesures à Bazaine, il ne cesse d'assurer Napoléon de son amitié. Au mois de janvier 1863, il lui offre le nouvel ordre de l'Aigle mexicain, en témoignage de fidélité et de reconnaissance « envers celui dont l'appui matériel et moral ne cesse de lui donner des preuves de vive sollicitude ».

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et d'affection désintéressées ». Un peu plus tard, il lui mande : « Vous n'avez pas d'ami plus loyal que l'empereur du Mexique, et le pays, suivant l'exemple de son souverain, n'oubliera jamais la profonde reconnaissance qu'il doit à la France et à son illustre Empereur... »

Pourtant, dans cette correspondance, qu'il est si intéressant de parcourir, on voit clairement ces témoignages multiples de dévouement, ces assurances de grande amitié, et ces phrases optimistes que Maximilien a l'art d'écrire, laisser place, au fur et à mesure que s'écoulent les années, à un ton plus pressant, et qui devient plus pathétique, les événements se précipitant. Maximilien, soit qu'il veuille garder plus longtemps ses illusions, paraît confiant encore au début de 1865. Mais on est frappé de ces phrases qu'écrit Charlotte à l'impératrice Eugénie, au mois de janvier de cette même année : « Vous, Madame, qui avez tant fait pour ce pays-ci, ne l'abandonnez pas ; songez que vos intérêts ne peuvent gagner là où les nôtres souffrent ; songez à l'Empereur et à votre fils, et la France applaudira, car la France de tous les temps a toujours été fidèle au succès, à la générosité, et à la gloire... »

CHAPITRE XII

LES DIFFICULTÉS S'ACCROISSENT. DEMANDES RÉITÉRÉES DE SECOURS

Les craintes de l'impératrice Charlotte ne sont que trop fondées. Malgré les lettres où Maximilien et elle font allusion à la situation « tendue », Napoléon ordonne le retour d'une brigade en France ; déjà une partie des contingents a quitté le Mexique au mois de septembre 1864. Aussitôt les juaristes relèvent la tête, et la pacification du pays est de nouveau enrayée. « L'armée diminue et, avec elle, la force du gouvernement », écrit Charlotte ; « je crois qu'au lieu de rien rappeler, il aurait fallu peut-être augmenter. Le maréchal se repentira peut-être de n'avoir pas écrit au mois d'octobre, ce que nous lui avions demandé... La France ne peut pas ne pas triompher, parce qu'elle est la France d'abord, et que son honneur est engagé... » Le lendemain, Maximilien écrit : « Toute nouvelle réduction de l'effectif français serait prématurée. » Quelques jours après, nouvelles demandes de Charlotte : « Il me semble que d'Algérie, où tout paraît fini, il serait facile de nous envoyer quelques renforts... Je me repose, avec la plus entière confiance, sur la main

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et d'affection désintéressées ». Un peu plus tard, il lui mande : « Vous n'avez pas d'ami plus loyal que l'empereur du Mexique, et le pays, suivant l'exemple de son souverain, n'oubliera jamais la profonde reconnaissance qu'il doit à la France et à son illustre Empereur... »

Pourtant, dans cette correspondance, qu'il est si intéressant de parcourir, on voit clairement ces témoignages multiples de dévouement, ces assurances de grande amitié, et ces phrases optimistes que Maximilien a l'art d'écrire, laisser place, au fur et à mesure que s'écoulent les années, à un ton plus pressant, et qui devient plus pathétique, les événements se précipitant. Maximilien, soit qu'il veuille garder plus longtemps ses illusions, paraît confiant encore au début de 1865. Mais on est frappé de ces phrases qu'écrit Charlotte à l'impératrice Eugénie, au mois de janvier de cette même année : « Vous, Madame, qui avez tant fait pour ce pays-ci, ne l'abandonnez pas ; songez que vos intérêts ne peuvent gagner là où les nôtres souffrent ; songez à l'Empereur et à votre fils, et la France applaudira, car la France de tous les temps a toujours été fidèle au succès, à la générosité, et à la gloire... »

CHAPITRE XII

LES DIFFICULTÉS S'ACCROISSENT. DEMANDES RÉITÉRÉES DE SECOURS

Les craintes de l'impératrice Charlotte ne sont que trop fondées. Malgré les lettres où Maximilien et elle font allusion à la situation « tendue », Napoléon ordonne le retour d'une brigade en France ; déjà une partie des contingents a quitté le Mexique au mois de septembre 1864. Aussitôt les juaristes relèvent la tête, et la pacification du pays est de nouveau enrayée. « L'armée diminue et, avec elle, la force du gouvernement », écrit Charlotte ; « je crois qu'au lieu de rien rappeler, il aurait fallu peut-être augmenter. Le maréchal se repentira peut-être de n'avoir pas écrit au mois d'octobre, ce que nous lui avions demandé... La France ne peut pas ne pas triompher, parce qu'elle est la France d'abord, et que son honneur est engagé... » Le lendemain, Maximilien écrit : « Toute nouvelle réduction de l'effectif français serait prématurée. » Quelques jours après, nouvelles demandes de Charlotte : « Il me semble que d'Algérie, où tout paraît fini, il serait facile de nous envoyer quelques renforts... Je me repose, avec la plus entière confiance, sur la main

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

qui a pressé les nôtres le 12 mars, et qui, le 10 avril, a tracé ces lignes qui sont l'expression d'une grande puissance, comme d'une souveraine amitié : « Comptez toujours sur mon amitié et sur mon appui. » Mais l'empereur et l'impératrice des Français, très peu au courant, ou trompés sur ce qui se passe au Mexique, s'imaginent que Maximilien et Charlotte sont trop pessimistes ; ils jugent que les troupes sont amplement suffisantes, qu'il faut prendre son parti des guerillas et ne pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en comportent.

A partir du mois d'avril de cette année 1865, les lettres que Napoléon envoie à Maximilien sont moins bienveillantes, et l'on sent, à lire certaines phrases que, de plus en plus las, l'Empereur est irrité de voir que rien ne lui donne satisfaction. « Le Mexique doit son indépendance et son régime actuel à la France, rappelle-t-il à Maximilien sévèrement, et il semblerait qu'une influence mystérieuse vienne empêcher les agents français de se dévouer au bien du pays, et même nos justes réclamations ne sont pas toujours écoutées... » Dorénavant, les conseils que donnera Napoléon seront plutôt des ordres adressés par le protecteur à son protégé. Maximilien, dont les yeux se dessillent peu à peu, demande que son peuple soit officiellement instruit de l'appui sur lequel il peut compter de la part des puissances européennes.

Il envoie à Paris son conseiller Éloin, tant pour faire part à l'Empereur de la situation exacte, que pour donner satisfaction à tous les Français et Mexicains, qui ont pris en haine le conseiller. L'empereur étant

DEMANDES DE SECOURS

en Algérie, Éloin est reçu par l'impératrice Eugénie : elle oppose un refus formel à ses demandes de nouvelles troupes. Maximilien adresse à Napoléon une lettre, dans laquelle il fait grief, une fois encore, à Bazaine, d'avoir renvoyé trop de troupes et d'avoir englouti dans la guerre trop d'argent. « Au Mexique, écrit-il, la plaie est pour le moment le manque de troupes et d'argent, mais, avec l'aide de Votre Majesté je poursuivrai l'œuvre avec calme et confiance. » A ce même moment, Napoléon envoie à Bazaine une lettre lui disant que les États-Unis deviennent menaçants, que la situation s'aggrave et il termine ainsi : « Faites comprendre à l'Empereur que, dans les circonstances graves dans lesquelles nous pouvons nous trouver d'un jour à l'autre, il ne s'agit pas de faire du libéralisme et de la clémence, mais de montrer de l'énergie et du bon sens. »

Un mois après, le 14 septembre, saisi d'une idée qui, à son avis, est féconde en bons résultats, l'empereur Napoléon fait part à Maximilien de « l'avantage qu'il y aurait pour tout le monde, à ce qu'il organisât avec des troupes autrichiennes, une véritable armée. Cela fait, ajoute-t-il, je pourrais retirer la plus grande partie de nos troupes, ce qui ôterait aux Américains le prétexte de leurs réclamations... » Si tant est que Maximilien n'ait pas vu clair encore, il n'a plus d'illusions désormais. Cette idée d'une armée autrichienne n'est qu'un prétexte ; Napoléon sait, mieux que tout autre, que l'Autriche ne consentira jamais à prendre part à une telle aventure ; de plus, les rapports entre Maximilien et son frère sont tendus. D'ailleurs, si

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

même l'Autriche acceptait, on ne voit pas pourquoi les États-Unis accepteraient l'arrivée de troupes autrichiennes pour remplacer l'armée française. Maximilien, loyalement, répond à Napoléon dans une lettre datée du 27 décembre 1865. Quoique montrant encore vis-à-vis de l'Empereur un vrai sentiment d'amitié, il ne lui cache plus rien de la situation.

Il critique d'abord le plan d'opérations de Bazaine ; il ne comprend pas ce système d'envoyer des troupes dans les points importants, et de les retirer huit jours après, en sacrifiant toutes les personnes qui s'étaient déclarées pour l'Empereur. Il dit que seules les opérations de guerre ont amené l'état déplorable des finances ; enfin, il en arrive au point, si important, du rappel des troupes. Le bruit court, en effet, dans la presse européenne, que Napoléon va rappeler le corps expéditionnaire. Ce paragraphe de sa lettre est à citer presque entièrement : « Je dois dire à Votre Majesté qu'une telle déclaration déferait, en un jour, l'œuvre que trois ans d'efforts ont créée péniblement... Il y a plus, l'honneur de l'armée française subirait lui-même, dans l'opinion de toute l'Amérique une grave atteinte, car on ne manquerait pas d'attribuer sa retraite précipitée à un tout autre motif. La nation mexicaine ne désespère pas de l'avenir parce qu'elle sait que Votre Majesté a formellement déclaré que ses troupes n'évacueraient le Mexique, que lorsque le commandant en chef aurait pacifié le pays et détruit toute résistance ; lui apprendre le contraire serait jeter l'alarme la plus vive et amener les conséquences les plus funestes... »

Dès les premiers mois de l'année 1866 la situation

DEMANDES DE SECOURS

s'enchevêtre de plus en plus, et l'empereur Maximilien, qui vient de perdre en son beau-père un appui utile, reste seul ou presque seul, devant les événements. Jusqu'alors sa femme a été pour lui une conseillère fidèle et qui s'intéressait beaucoup aux affaires de l'empire. Elle aussi vient à lui manquer.

On a vu à sa retraite à Mexico diverses raisons. On a dit que Maximilien, désespéré de ne pas avoir d'enfants, en a voulu à sa femme, et qu'entre eux le désaccord s'agrandit lorsqu'il adopta les deux petits-fils d'Iturbide. On a prétendu aussi que, Maximilien l'abandonnant de plus en plus pour mener avec de belles Mexicaines d'agréables idylles, elle en éprouva un chagrin profond et une humiliation cruelle. « Elle s'isola, et une sombre tristesse, un profond découragement envahirent sa vie, auparavant active, passionnée. »

D'autres ont dit qu'à la suite d'un voyage qu'elle fit dans le Yucatan, elle se surmena, tomba malade, et ne tarda pas à changer d'humeur. Il semble pourtant que ceci ne soit pas la raison de sa retraite, et, lorsqu'on sait quelle était son âme et son énergie, on est plutôt tenté de croire que la maladie seule a pu l'abattre. La maladie et aussi les nouvelles qui lui arrivent d'Europe. Le général l'Hérillier, en qui elle et son mari ont la plus grande confiance, a été chargé par eux d'une ambassade à Bruxelles et à Paris ; à son retour du Yucatan, elle trouve une lettre où le général dit clairement que le gouvernement belge et le gouvernement français sont fermement décidés à ne plus envoyer de contingents, et qu'à Paris l'Empe-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

reur et l'Impératrice désirent par-dessus tout « la prompte organisation de l'armée nationale, qui seule permettra la rentrée totale ou partielle » des troupes. Enfin, un incident tragique vient encore l'affecter ; au mois de mars, la mission venue de Belgique pour annoncer aux souverains l'avènement de Léopold II, alors qu'elle s'en retournait à Vera-Cruz, est attaquée par des juaristes. Quelques officiers furent blessés, et le baron Frédéric d'Huart, officier d'ordonnance du comte de Flandres, fut tué. Charlotte, accablée, se renferme plus encore dans sa solitude.

Autour d'elle les événements se précipitent. Maximilien a déclaré : « Maintenant que j'ai terminé le laborieux travail de la législation, je vais m'occuper de gouverner. » Mais, incapable en venant au Mexique d'être énergique, les années qu'il y a passées n'ont fait qu'accentuer tout ce qui faisait de lui l'opposé d'un chef. La maladie ne l'a pas épargné plus que Charlotte ; comme il arrive souvent en pareil cas, le physique agissant sur le moral, il est encore plus indolent qu'auparavant. Il se plaît, vêtu sans élégance, sans la moindre recherche même, à vivre à Cuernavaca, et ses journées se passent à élaborer de grands projets ; quand il sent que la fièvre l'accable, qu'une dépression de tout son être se produit, il cherche dans les vins d'Espagne, du Rhin ou de Champagne, une légère ivresse qui lui rend pour un moment une activité factice.

De plus en plus capricieux et influençable, jusqu'aux derniers jours de sa vie, on observe chez lui des volte-face complètes qui ont fait parfois croire à sa déloyauté.

DEMANDES DE SECOURS

Irritable, et s'en rendant compte, il ne trouve rien de mieux, pour qu'on ne le dérange pas, de traiter toutes les questions avec ses ministres par voie épistolaire : « Mon caractère, écrit-il lui-même, n'est pas des plus heureux et, entre autres défauts, j'ai un sentiment d'indépendance absolue, de manière que même l'Impératrice, avec son tact tout spécial, ne vient jamais chez moi, ne dérange pas mon travail, sans que je l'invite à venir... » L'on comprend qu'il s'irrite, lui qui avait tant d'illusions, qui s'imaginait que le Mexique voyait en lui le sauveur, qui croyait posséder en Napoléon un appui inébranlable, lorsqu'il voit, coup sur coup, ses derniers soutiens lui manquer. Tout d'abord, c'est Bazaine. Le maréchal a fait revenir de France le colonel Dupin, homme d'une cruauté effroyable, dont la devise est : « Incendier et pendre. » Présent au Mexique lors de l'arrivée de Maximilien, l'Empereur, instruit de sa férocité, avait ordonné son départ immédiat, et voici que, sans en avoir reçu l'ordre, Bazaine demande à Paris le retour du « condottiere ». Maximilien hors de lui, et à bon droit, a prié pendant une réception officielle le ministre de France, Dano, de dire son mécontentement au maréchal. Bazaine a pris de très mauvaise part ce blâme infligé devant tout le corps diplomatique, et la rupture entre l'Empereur et lui est pour ainsi dire officielle.

Peu de temps après, pour la deuxième fois, Éloin est envoyé en mission en Europe, afin de demander le rappel du maréchal, et surtout pour savoir s'il n'est pas moyen d'obtenir de nouveaux contingents, alors

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

que Napoléon n'a qu'un désir : rappeler ceux qui sont au Mexique. A la Havane, Éloin rencontre le baron Saillard, envoyé par Napoléon III pour transmettre à Maximilien ses dernières résolutions. Homme très habile et très intelligent, Éloin parvient à savoir de Saillard la situation exacte. Il fait, dans un rapport envoyé sur l'heure à Maximilien, une relation très claire de l'état d'esprit de la Cour impériale et des Français : « L'opinion publique se prononce, avec une extrême violence, pour l'abandon du Mexique, et le gouvernement ne cache plus ses dispositions à suivre le courant de la majorité. L'Empereur qui jusqu'ici a résisté seul, serait disposé à faiblir et à reconnaître en principe, dans le discours d'ouverture des Chambres, la nécessité de rappeler les troupes et de retirer l'appui matériel, qu'il a si solennellement promis... Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires Étrangères, redoute les États-Unis; Fould, ministre des Finances, qui, jusque dans ces derniers temps était favorable, a complètement changé d'allures, et déclare que, pour rien au monde, il ne ferait de nouveaux sacrifices d'argent. Et Lavalette, ministre de l'Intérieur, l'homme du jour, est plus catégorique encore... » Insistant encore sur ce point que les États-Unis sont très redoutés en France, Éloin termine par l'énumération de tous ceux, libéraux, catholiques, légitimistes, orléanistes, officiers, financiers qui s'unissent pour blâmer l'intervention française au Mexique, et exiger le rappel des troupes.

Quelques jours après, Maximilien est en possession de la lettre de Napoléon que lui remet Saillard, « Ce n'est pas sans un sentiment pénible que j'écris à

DEMANDES DE SECOURS

Votre Majesté, mande l'Empereur, car je suis obligé de lui faire connaître la détermination que j'ai dû prendre, en présence de toutes les difficultés que me suscite la question mexicaine... L'impossibilité de demander de nouveaux subsides au Corps législatif pour l'entretien du corps d'armée du Mexique, et celle où se trouve Votre Majesté de ne pouvoir plus y contribuer elle-même, me force de fixer définitivement un terme à l'occupation française. A mes yeux ce terme doit être le plus rapproché possible... » En même temps, Napoléon écrit à Bazaine en qui, décidément, il a toute confiance. Quelques semaines auparavant déjà, il lui a fait connaître sa volonté. Blâmant Maximilien, qui « devrait construire moins de théâtres et de palais, et mettre plus d'ordre dans ses finances et dans la sûreté publique », il lui fait comprendre que les troupes ne resteront plus longtemps au Mexique. Dans cette dernière missive, il fixe comme dernière limite pour le départ des troupes, le début de 1867. La réponse de Maximilien à Napoléon, datée du 18 février 1866, est pleine d'un sentiment très compréhensible de fierté blessée. Il ne se plaint pas, mais dans leur brièveté les phrases qu'il écrit sont plus éloquentes qu'une lamentation : « Votre Majesté se croit forcée, par une pression soudaine, à ne pas pouvoir observer les traités solennels qu'Elle a signés avec moi, il n'y a pas encore deux ans, et Elle m'en fait part avec une franchise qui ne peut que Lui faire honneur. Je suis trop votre ami, pour vouloir être, directement ou indirectement, la cause d'un péril pour Votre Majesté ou Sa Dynastie. Je vous propose

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

donc, avec une cordialité égale à la vôtre, de retirer immédiatement vos troupes du continent américain. De mon côté, guidé par l'honneur, je chercherai à m'arranger avec mes compatriotes d'une manière loyale et digne des Habsbourgs, et je mets mon âme et ma vie au service de l'indépendance de ma nouvelle patrie. »

Dès son arrivée à Paris, Éloin se rend aux Tuileries ; il a avec Napoléon un long entretien. Tout d'abord il essaye d'excuser Maximilien des reproches multiples qu'on lui adresse, dus, croit Éloin, aux rapports erronés qu'on se plaît à mettre sous les yeux de l'empereur. Il demande à Napoléon le rappel de Bazaine, mais toute son éloquence est inutile ; impénétrable, comme toujours, réprimant son sourire habituel, Napoléon le congédie sans lui donner de réponse... Une démarche ultime est tentée par Maximilien, qui ne veut pas être découragé par l'accueil fait à Éloin ; il envoie Almonte en ambassadeur, mais plus rien ne peut être tenté : la réponse des Tuileries est aussi inexorable que détaillée. Elle débute par ces mots : « Après toutes les explications franches, complètes et loyales, on a peine à se rendre compte de la persistance des illusions de l'empereur Maximilien. Il est impossible d'agréer les propositions apportées par le général Almonte et à en autoriser la discussion. Il faudra consentir à une nouvelle convention. » Cette convention, plus exigeante encore que celle de Miramar, stipule que Maximilien devra payer la moitié du revenu des douanes dont un quart déjà est affecté à l'emprunt. Si Maximilien est d'accord,

DEMANDES DE SECOURS

les délais d'évacuation resteront les mêmes ; s'il refuse de signer, se considérant comme libérées de tout engagement, les troupes seront rapatriées pour la France avec toute la diligence possible.

Au reçu de cette note, qui est presque une signification de rupture, Maximilien, qui n'a cessé d'espérer contre toute espérance, songe tout d'abord à abdiquer. Un jeune officier, Detroyat, l'avertit de ne pas se bercer d'illusions, lui dit qu'il est pour toujours livré à ses seules forces. Maximilien pourtant a trop conscience de son rôle au Mexique pour se complaire longtemps à cette pensée. Son esprit influençable ne résisterait pas, d'ailleurs, aux phrases émouvantes que Charlotte, qui paraît sortir de sa léthargie au contact brutal de l'abandon des Français, écrit pour lui fiévreusement : « Abdiquer, dit-elle, ce n'est point l'acte d'un prince de trente-quatre ans, plein de vie, ayant l'avenir devant lui. La souveraineté est la propriété la plus sacrée qu'il y ait au monde... Ce qui est en question, c'est la beauté, l'amour de la patrie, l'honneur ; on ne quitte pas son poste devant l'ennemi, pourquoi abandonnerait-on une couronne?... C'est alors, si nous jouions un pareil rôle, qu'on rappellera avec raison le mot de Jules Favre : Don Quichotte ! Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas... Si l'on veut se jouer des individus, on ne se joue pas des nations, parce que Dieu les venge... » Ces phrases, dont certaines sont frappées comme des médailles, répondent trop aux convictions intimes de Maximilien, pour qu'il ne soit pas séduit ; et, puisque Charlotte, avec une énergie absolument remarquable, offre, sans hésiter, de partir

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pour tenter à Paris une démarche désespérée, il décide de remplir jusqu'au bout son devoir.

Puisque rien n'est moins certain à présent que l'appui de Napoléon, en proie, une fois encore, à d'irréductibles illusions, il se prépare à sortir seul de l'impasse dans laquelle il s'est engagé. Cette lettre, qu'il écrit à Éloin, le 18 mai 1866, fait preuve d'un aveuglement qu'on a peine à comprendre : « Nos affaires marchent régulièrement et, ce qui est mieux, avec une certaine initiative inconnue jusqu'alors, par suite, d'un côté, de la grande inertie de Napoléon, de l'autre, de notre situation vis-à-vis de la France qui, par crainte des États-Unis, déclare ne pouvoir exécuter les traités signés entre nous depuis deux ans. Ces deux raisons donnent au gouvernement mexicain le droit, et nous mettent dans la nécessité de travailler par nous-mêmes. J'ai formé un plan général de campagne, afin de pacifier le pays d'une manière prompte et définitive, et non pas par le système arabe, ainsi que l'avait fait jusqu'ici le maréchal Bazaine, système qui, consistant en fantasias militaires inutiles, ruine toute discipline et fait disparaître en province tous les bons principes. Ce que les Français n'ont pas pu, ou n'ont pas voulu faire, nous le tenterons maintenant, nous autres, avec courage et persistance, tout en déplorant le temps précieux que nous avons perdu depuis un an, grâce à l'inertie dont j'ai parlé... » Éloin répond à son maître en l'approuvant. Il pense, lui aussi, que les Mexicains, une fois dégagés d'une intervention qui leur pèse, acclameront avec enthousiasme le prince qui leur a tout sacrifié. C'est plus

DEMANDES DE SECOURS

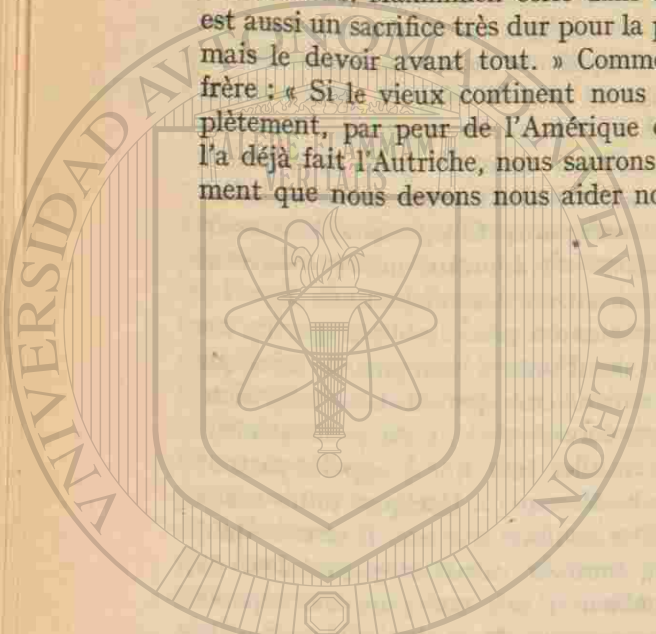
qu'il n'en faut à Maximilien pour voir en rose la situation qui s'assombrit tous les jours.

Avec une ardeur fébrile, il commence une œuvre qu'il a eu le tort de négliger jusqu'alors : la création de « cazadores », bataillons formés de débris de ses légionnaires, Belges et Autrichiens, et qui seront la base de cette armée nationale en qui seule désormais il peut compter. « Il fait dresser le plan de quarante bataillons d'engagés volontaires, ayant des cadres mixtes français et mexicains. Chaque bataillon serait confié à un commandant français, que le maréchal Bazaine voulait bien laisser à sa disposition... »

Charlotte est de plus en plus décidée à partir, car elle sait que sans les Français l'empire du Mexique s'écroulera. Maximilien, ému par tant d'abnégation, consent à son voyage avec peine ; il est profondément attristé de voir s'en aller celle qu'on appelle partout « l'ange tutélaire du Mexique ». Quelques jours avant qu'elle ne parte, il se confie à sa mère. Il semble qu'il ait compris, enfin, toute la valeur et la grandeur de Charlotte : « Combien il m'a coûté de me séparer d'elle, il m'est impossible de le dire. De savoir la compagne, l'étoile de sa vie, si loin, et cela à un moment où peut-être toute l'Europe est en flammes, ceci est très dur. Mais, lorsqu'il s'agit du devoir, il faut savoir faire les sacrifices, même les plus pénibles... Je dois uniquement songer, nuit et jour, à ma nouvelle patrie, mais déjà si ardemment chérie, autant qu'il m'est possible avec mes faibles forces. Charlotte pense comme moi et me seconde avec une activité fidèle et loyale... » Ce voyage en Europe est d'autant plus pénible pour

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Charlotte, que, devant l'attitude des gouvernements autrichien et belge, elle sera forcée d'éviter Vienne et Bruxelles. Maximilien écrit dans sa lettre : « Ceci est aussi un sacrifice très dur pour la pauvre Charlotte, mais le devoir avant tout. » Comme il l'écrit à son frère : « Si le vieux continent nous abandonne complètement, par peur de l'Amérique du Nord, comme l'a déjà fait l'Autriche, nous saurons du moins clairement que nous devons nous aider nous-mêmes... »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIII

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE A PARIS LES PREMIÈRES ATTEINTES DE LA FOLIE

Charlotte part de Vera-Cruz le 13 juillet 1866. Après une traversée durant laquelle son énergie l'abandonnant elle reste dans sa cabine prostrée et sans courage, elle arrive à Saint-Nazaire le 8 août, et à Paris, le lendemain.

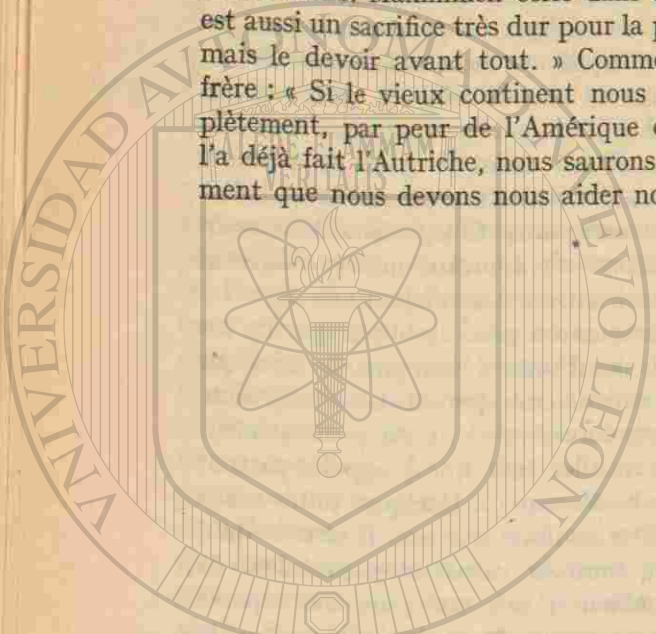
Tous les historiens qui ont étudié l'essai d'empire de Maximilien, se sont étendus sur les événements qui se sont passés aux Tuileries. Certains les ont relatés avec exactitude, d'autres ont voulu dramatiser des faits qui, pourtant, sont assez tragiques en eux-mêmes. Pourquoi raconter avec un luxe de détails inexacts les entrevues successives des souverains, pourquoi attribuer à Charlotte ces crises d'exaltation, ces malédictions, cet anathème qu'elle aurait lancé contre Napoléon ? Rien n'est plus pathétique que la vérité.

Le sang-froid de Charlotte ne l'abandonne pas durant son séjour à Paris ; elle met toute son âme, tout son cœur, à défendre sa cause et, si elle s'exalte, elle n'a pas un instant ces paroles qu'on lui attribue, et qu'on s'étonnerait de voir dans sa bouche. En face



MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Charlotte, que, devant l'attitude des gouvernements autrichien et belge, elle sera forcée d'éviter Vienne et Bruxelles. Maximilien écrit dans sa lettre : « Ceci est aussi un sacrifice très dur pour la pauvre Charlotte, mais le devoir avant tout. » Comme il l'écrit à son frère : « Si le vieux continent nous abandonne complètement, par peur de l'Amérique du Nord, comme l'a déjà fait l'Autriche, nous saurons du moins clairement que nous devons nous aider nous-mêmes... »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIII

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE A PARIS LES PREMIÈRES ATTEINTES DE LA FOLIE

Charlotte part de Vera-Cruz le 13 juillet 1866. Après une traversée durant laquelle son énergie l'abandonnant elle reste dans sa cabine prostrée et sans courage, elle arrive à Saint-Nazaire le 8 août, et à Paris, le lendemain.

Tous les historiens qui ont étudié l'essai d'empire de Maximilien, se sont étendus sur les événements qui se sont passés aux Tuileries. Certains les ont relatés avec exactitude, d'autres ont voulu dramatiser des faits qui, pourtant, sont assez tragiques en eux-mêmes. Pourquoi raconter avec un luxe de détails inexacts les entrevues successives des souverains, pourquoi attribuer à Charlotte ces crises d'exaltation, ces malédictions, cet anathème qu'elle aurait lancé contre Napoléon ? Rien n'est plus pathétique que la vérité.

Le sang-froid de Charlotte ne l'abandonne pas durant son séjour à Paris ; elle met toute son âme, tout son cœur, à défendre sa cause et, si elle s'exalte, elle n'a pas un instant ces paroles qu'on lui attribue, et qu'on s'étonnerait de voir dans sa bouche. En face



MAXIMILIEN D'AUTRICHE

d'elle, non pas un personnage odieux, non pas une femme sans cœur, mais deux êtres qui souffrent de ne pouvoir remplir ce qu'ils savent être leur devoir. A maintes reprises, Charlotte s'efforce avec une foi, une conviction, une ardeur, qui font l'admiration de tous, de fléchir les souverains.

La première entrevue a lieu le 10 août. Napoléon III a fait dire qu'il ne pouvait, étant revenu souffrant de Vichy, être présent à l'entretien, et Charlotte n'est reçue que par l'impératrice Eugénie. La conversation est, au début, pénible; l'indifférence d'Eugénie, en ce qui concerne le Mexique, se fait clairement sentir. Peu à peu, cependant, elle semble s'intéresser aux paroles de Charlotte, et demande maints détails sur la vie mexicaine, sur les réceptions que donnent les souverains, sur la Cour impériale. Elle s'efforce d'éviter la question, vitale pour le Mexique, du rappel des troupes, et l'impératrice Charlotte, malgré son éloquence, parvient seulement à fixer pour le lendemain un autre rendez-vous, auquel assistera l'Empereur.

Cette entrevue, en laquelle la souveraine a mis tout son espoir, a lieu à Saint-Cloud, dans l'après-midi. Charlotte, durant les heures qui précèdent, est en proie à une grande nervosité, et son calme ne la ressaisit qu'au moment où elle fait son entrée au château. Cérémonieusement reçue par le couple impérial, elle prend la parole en ces termes : « Sire, je suis venue pour sauver une cause qui est la vôtre. » Elle aborde tout de suite le sujet qui lui tient à cœur et, pendant une heure et demie, elle s'attache à dépeindre la situation de son mari, et conjure l'Empereur de ne pas

L'IMPÉRATRICE A PARIS

l'abandonner; elle lui remet un mémoire détaillé de la situation militaire, long réquisitoire contre Bazaine, et d'autres documents dépeignant l'imbroglio financier; elle demande qu'on rappelle Bazaine; que l'on continue à payer les troupes auxiliaires, et que le corps français ne soit pas rappelé avant la pacification des provinces menacées. Charlotte devient de plus en plus pressante; soudain, la conversation est interrompue par l'entrée d'un serviteur qui apporte des boissons rafraîchissantes.

Incident qui ne mériterait pas d'être rapporté, s'il n'avait donné lieu chez beaucoup d'écrivains à broderies inutiles.

Il est faux que l'impératrice Charlotte, après avoir bu un verre d'orangeade, ait accusé ses hôtes de vouloir l'empoisonner, et il est non moins faux qu'elle se soit évanouie... La discussion reprend entre les souverains, et Charlotte parle avec tant de flamme, d'ardeur et d'émotion, que des larmes coulent des yeux de Napoléon III. Il se ressaisit pourtant et déclare, en prenant congé de la jeune femme, qu'il ne peut rien pour elle sans l'assentiment de ses ministres.

Dès le lendemain, malgré la lassitude qu'elle ressent, et bien que l'émotion l'ait épuisée, l'impératrice du Mexique confère avec le ministre des Affaires Étrangères Drouyn de Lhuys, avec Fould, ministre des Finances, et avec Randon, ministre de la Guerre. Tous trois se montrent pleins de prévenance et, n'osant pas opposer un refus formel à ses demandes, restent dans le vague ou disent le contraire de leur pensée.

Le 13 août a lieu une nouvelle entrevue entre les

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

souverains aux Tuileries ; l'impératrice Charlotte met à défendre sa cause plus de chaleur encore que la première fois, mais rien ne peut changer les résolutions de l'Empereur, pas même les extraits de ses lettres à Maximilien, où il lui disait, le 18 mars 1864 : « Vous pouvez être sûr que mon appui ne vous manquera pas pour l'accomplissement de la tâche que vous entreprenez avec tant de courage ! », où le 28 mars suivant, il écrivait : « Par le traité que nous avons conclu et qui nous engage réciproquement, par les assurances données au Mexique... Votre Altesse impériale a contracté des engagements qu'elle n'est plus libre de rompre. Que penserait-elle, en effet, de moi, si, une fois Votre Altesse arrivée au Mexique, je lui disais que je ne peux plus remplir les conditions que j'ai signées ?... »

Napoléon s'étant retiré, l'entretien se poursuit en présence de Fould et de Randon, que l'impératrice Eugénie a fait appeler. Charlotte expose clairement la situation financière à Fould, et parle à Randon des fautes de Bazaine ; mais, loin de l'approuver à présent, Fould conteste ses paroles, accuse de malversations l'entourage de l'empereur Maximilien, et déclare que mieux vaudrait tout abandonner ; Randon, consterné, ne dit mot. L'agitation de Charlotte croissant, l'impératrice Eugénie feint de s'évanouir...

Une dernière entrevue a lieu, le 19 août, entre Charlotte et Napoléon III. Le Conseil des ministres s'est réuni la veille, et a pris la décision d'abandonner Maximilien. Napoléon III ne peut plus se dérober à présent, et il fait part à l'impératrice Charlotte de

L'IMPÉRATRICE A PARIS

ce qui a été décidé. Une dernière fois, tant est vivace en elle l'espoir de parvenir à ses fins, elle supplie Napoléon III de ne pas condamner à un échec certain une entreprise qui fut sienne... Deux jours après, le 21 août, elle reçoit une confirmation irrévocable.

Pour la première fois, sa raison sombre. Jusqu'alors les rapports et les lettres qu'elle envoyait à Maximilien dépeignaient avec netteté ses impressions. Les premiers sont encore emplis d'espoir d'arriver à ses fins, mais elle a de Napoléon et de l'Impératrice une triste idée : « L'Empereur, écrit-elle, est dans un état maladif et donne l'impression d'un homme qui se sent perdu, qui ne sait plus ni comment faire, ni comment agir ; depuis deux mois, il est dans un abattement complet. Ainsi s'explique le grand pouvoir des ministres qui oublient que la France ne peut se gouverner sans tête. L'Unité ou l'Anarchie. »

Dans une autre lettre, elle écrit parlant des souverains : « Ils sont devenus vieux et redevenus enfants ; souvent tous deux pleurent ! » ...Et ce n'est que lorsque tout espoir sera perdu que Charlotte, le 21 août, voyant en son échec la fin de leur empire, écrira à son mari une lettre d'exaltation où l'on voit la première atteinte de la folie, et qu'emplit une haine implacable contre Napoléon. A ses yeux, il représente le principe du Mal, dans le monde, et veut écarter le Bien, afin que l'Humanité ne voie pas que son œuvre est mauvaise, et qu'elle l'adore... La colère l'a troublée, c'est un fait, et l'a aveuglée. Sans vouloir excuser Napoléon III de tous les reproches qu'on lui a faits, il n'a pas, au moment où Charlotte le suppliait, pu accorder ce qu'en

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

lui-même il désirait. Il a dans la tragédie mexicaine une grande responsabilité. Il avait poussé Maximilien, plus que tout autre, à accepter le trône du Mexique ; il l'avait assuré formellement d'un appui solide. A présent, au mépris de tout engagement, il se retire, mais il ne commet pas, sans être profondément attristé, cet abandon ; c'est à son actif une circonstance atténuante. Fautif, il l'a été aussi, en imposant à Maximilien la Convention de Miramar ; l'empire n'était pas viable ; le « rêveur couronné » n'a pas su le discerner ; fautif, il l'a été encore, en assurant, à maintes reprises, à Maximilien un appui que déjà il songeait à lui retirer. En présence de l'ennemie héréditaire, la Prusse, dont la puissance depuis Sadowa s'est considérablement accrue, Napoléon a besoin de toutes ses troupes, d'autant plus qu'il a un ennemi non moins menaçant, « dont la voix arrogante, comme celle de la prospérité », couvre celle de Maximilien, « timide comme celle du malheur ». Les États-Unis sont, en effet, à mesure que grandit leur fortune et que s'affaiblit l'empire mexicain, devenus plus menaçants ; le gouvernement de Washington, après avoir invité Napoléon à ne pas envoyer de nouveaux contingents, après avoir défendu le recrutement des nègres au Soudan pour le bataillon égyptien, après avoir déclaré qu'il s'opposerait au débarquement de 1.200 volontaires autrichiens, prêts à partir de Trieste, a, sur un ton agressif, fait part de sa volonté formelle de voir les Français quitter le Mexique sans tarder et, qui plus est, Maximilien avec eux.

Ces deux raisons seraient suffisantes pour abattre un

L'IMPÉRATRICE A PARIS

homme tel que Napoléon III, mais viennent encore s'y ajouter : la désapprobation constante de l'opinion publique, le silence significatif du corps législatif vis-à-vis de l'expédition au Mexique, et les rapports qui arrivent tous les jours aux Tuileries du Mexique, soit pour accuser Bazaine, soit pour accuser Maximilien. Enfin, Napoléon est, comme l'a remarqué l'impératrice Charlotte, terriblement affaibli par l'âge, la maladie et les soucis ; il laisse s'accumuler sur la France, et sur lui, l'orage qui approche.

Charlotte quitte Paris le 23 août. Après quelques jours d'un repos bienfaisant au lac de Côme, elle est partie pour Rome, convaincue à présent que l'empire de Maximilien pourra subsister sans l'aide de la France.

Elle veut s'entendre avec le pape Pie IX et, de concert avec lui, rétablir la paix religieuse au Mexique. A Miramar, elle s'arrête quelques jours et de là elle envoie à son mari des lettres empreintes de tendresse, mais qui révèlent une raison vacillante. Le 18 septembre a lieu son départ pour Rome ; elle est acclamée à Mantoue par la garnison autrichienne et sur tout son passage elle est saluée avec la plus vive sympathie. A son arrivée, elle est accueillie par quelques cardinaux, et la garde noble l'accompagne jusqu'à son hôtel.

Dans l'après-midi du lendemain, elle reçoit la visite du cardinal Antonelli, secrétaire d'État de Sa Sainteté. Il représente le Pape et, voulant épargner à son maître un refus pénible, il se charge d'expliquer à l'impératrice Charlotte pourquoi le Concordat, cette cause initiale de toutes les difficultés du Mexique, n'a pu être signé.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Devant le désespoir de la souveraine, il lui conseille de s'adresser directement à Pie IX, tout en sachant que celui-ci ne reviendra pas sur sa décision. Le 27 septembre, l'impératrice se rend au Vatican, où lui est préparée une réception solennelle. Après avoir reçu la bénédiction du Pape, la suite impériale se retire et laisse Charlotte seule avec lui.

L'Impératrice lui présentant son projet de Concordat, Pie IX répond qu'avant toute décision, il faut le soumettre à l'avis de l'épiscopat mexicain. C'était remettre le projet aux calendes grecques, et l'Impératrice acquiert dans cet entretien la certitude que le Pape, comme Napoléon III, lui refuse tout secours.

C'en est trop pour la malheureuse ; son esprit ne peut plus supporter ces déceptions continuelles, et la folie de la persécution se déclare dans toute sa violence. Pendant quelques jours encore, des intervalles de lucidité peuvent faire croire que ce n'est qu'une alerte ; parfois, l'impératrice Charlotte retrouve tout son calme, mais à des conversations pleines de bon sens et d'intelligence, succèdent des moments de terrible exaltation et de jour en jour sa méfiance croît envers son entourage. Elle se persuade qu'on veut l'empoisonner, ne prétend plus toucher à un mets qu'on ne l'ait goûté devant elle et, s'étant réfugiée au Vatican, est prise, pour la première fois, d'une crise de folie furieuse. Le 2 et le 3 octobre elle reste dans ses appartements, prostrée dans une sombre torpeur. Enfin, le comte de Flandres, son frère, arrive à Rome, mandé par l'entourage de la malheureuse, et il la fait transporter à Miramar, où elle reçoit les soins du docteur

L'IMPÉRATRICE A PARIS

Jilek et du professeur Riedel. Tous deux ne tardent pas à s'apercevoir que le mal de l'impératrice Charlotte est sans remède... Il ne reste plus de celle qui avait été douée par la nature de facultés supérieures, qu'une démente, environnée de ténèbres où des éclairs de raison font paraître plus tragique encore son malheur...

CHAPITRE XIV

LES DERNIERS TEMPS DE L'OCCUPATION FRANÇAISE AU MEXIQUE

Dès le départ de Charlotte, il semble que Maximilien, privé d'elle, ait perdu tout à fait la notion d'un but déterminé. Il est curieux de voir pendant les derniers mois de sa vie, que ses opinions le porteront tantôt vers une façon d'agir, et tantôt dans un sens opposé ; d'innombrables volte-face résument sa politique de fin 1866 et début 1867.

Tout d'abord, puisque Charlotte l'a convaincu de la nécessité formelle de l'aide française, voulant faciliter sa mission, il s'attache à rentrer dans les bonnes grâces de Bazaine et du gouvernement impérial ; il songe, peut-être, que s'il se met sous la tutelle complète des Français, ils ne pourront l'abandonner. Il propose à Bazaine de proclamer l'état de siège dans tout l'empire, remettant ainsi aux mains du maréchal tous les pouvoirs. Quoique s'étant élevé auparavant à maintes reprises contre les prétentions financières de la France, il consent à lui allouer la moitié du revenu des douanes. Il se rend compte peut-être que c'est la ruine pour le Mexique, mais il ne veut rien refuser

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

à la France. Enfin, il nomme aux ministères de la Guerre et des Finances, Osmont et Friant, deux officiers de l'armée française. Aucune de ces mesures n'est fructueuse ; contre la première, Bazaine se rebelle, ne voulant pas, car il se doute de l'échec de Charlotte, « donner à l'armée française, au moment où elle allait se retirer, l'adieu des rigueurs irréparables ». En souscrivant aux exigences financières de la France, Maximilien s'attire, on le conçoit, l'indignation de tous ceux qui savent en quel état déficitaire est le budget du Mexique. En troisième lieu, la nomination d'Osmont et de Friant excite à la fois l'animosité des États-Unis, qui soulignent cette nomination du « prince Maximilien, lequel prétend être empereur du Mexique », et celle de la France, qui a éventé ses intentions secrètes, et par l'entremise de Bazaine, ordonne à Osmont et Friant de donner leur démission.

Il est difficile de savoir à quel moment exactement Maximilien sut qu'il ne pouvait plus compter sur la France, et quand tombèrent ses dernières illusions. Cette lettre qu'il écrit à Charles de Bombelles, le 29 août 1866, est encore emplie d'optimisme. Il répond à son ami, qui lui fait part des événements européens, et qui lui apprend que la France est désormais menacée par la Prusse : « Je ne veux pas encore croire que la maladie, et les fusils à aiguille, aient tellement pu abattre Napoléon qu'il approche du précipice sans aide et sans conseil. Il retrouvera son ancienne force d'âme, et l'esprit clair de l'Impératrice, qui lui apparaîtra comme sa conscience devenue vivante, saura lui rappeler les devoirs sacrés du traité et réveiller

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

dans son âme malade le souvenir de la parole donnée. Quoi qu'il en soit, je suivrai avec logique et conséquence le chemin que me tracent mes hauts devoirs et ma propre dignité... »

Maximilien est bien forcé de songer qu'un jour, peut-être, la France l'abandonnera ; d'autre part, son alliance avec le parti libéral n'a donné que des résultats funestes ; changeant du tout au tout, il se livre, pieds et poings liés, aux conservateurs. Larès, un ami de Mgr Labastide, forme un ministère clérical, et le Père Fisher, homme peu recommandable, et qui a dans la mort de Maximilien une grande responsabilité, devient chef de son cabinet. D'origine allemande et protestante, c'est un aventurier sans scrupules, qui successivement a été colon, cow-boy, clerc de notaire, chercheur d'or. Converti depuis quelques années au catholicisme, il est entré dans les ordres et, grâce à son intelligence, est parvenu à un poste élevé.

Au mois d'octobre 1866, de mauvaises nouvelles parviennent de toutes parts à Maximilien. A l'intérieur, les dissidents gagnent du terrain, et leurs progrès sont d'autant plus redoutables, que ni les cazadores, dont la fidélité est douteuse, ni les Autrichiens, ni les Belges, décimés et lassés de tant de courses inutiles, ne peuvent opposer aux juaristes une résistance suffisante. Le découragement est partout, trop de personnes savent au Mexique que le rappel des troupes françaises est imminent, et voilà qu'arrivent d'Europe les lettres de Charlotte et de Napoléon, disant l'une : « Je n'ai rien obtenu », et l'autre : « Il m'est dorénavant impossible de donner au Mexique ni un écu, ni un homme

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

de plus... » Maximilien sent ses forces et son courage l'abandonner complètement ; en son esprit, l'idée première de l'abdication revient, qu'une dépêche arrivée à Mexico achève d'implanter. Bombelles mande à Maximilien que l'impératrice Charlotte, gravement malade, est à Miramar, et qu'on y a fait venir d'urgence pour la soigner, le docteur Riedel, de Vienne. Maximilien demande à Samuel Basch, son médecin favori, s'il connaît ce docteur. « C'est le directeur de la maison d'aliénés », répond-il, sans se douter du coup brutal qu'il porte à son maître.

C'en est trop pour l'Empereur ; en proie au désespoir, car il n'a pu vivre avec Charlotte sans apprécier tout ce qu'il y a en elle de beau, il décide son abdication et son retour en Europe. Le 20 octobre, tandis qu'on expédie à Vera-Cruz les objets les plus précieux du palais impérial, tandis que la frégate *Dandolo* est parée, Maximilien part pour Orizaba, d'où il compte gagner Vera-Cruz. Il écrit à Bazaine lui faisant part de ses intentions, et nul ne doute de son départ... Moins d'un mois après, la stupéfaction est générale lorsqu'on apprend que l'Empereur est décidé à rester.

Pourquoi ce revirement ? Diverses raisons en sont la cause. En premier lieu, l'influence sur Maximilien du Père Fisher et de tout le parti conservateur, qui ne voit pas partir d'un bon œil l'Empereur, au moment où il arrive au pouvoir. Pour décider Maximilien à rester, le Père Fisher emploie toute son éloquence, fait appel au sentiment de l'honneur, lui dit qu'un Habsbourg ne peut pas fuir devant le danger, et le persuade qu'il a encore au Mexique beaucoup de

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

partisans. Habilement, sur tout le chemin que parcourt l'Empereur et à Orizaba il fait préparer des réceptions enthousiastes par le clergé. Ensuite, de nombreuses nouvelles venues d'Europe, influencent Maximilien. Les lettres de Charlotte, quoiqu'il les sache sorties d'un cerveau malade, répondent à ses désirs de secouer la tutelle de la France et de montrer de quoi il est capable, seul. Mais, plus que par les lettres de sa femme, il est détourné de son abdication par celles d'Éloin et de sa mère, l'archiduchesse Sophie.

Le conseiller, qui est resté en Europe, lui fait entrevoir la possibilité pour lui de jouer un rôle en Autriche, à la condition formelle de quitter le Mexique volontairement, et non forcé par la France. Maximilien n'a jamais cessé d'aimer sa patrie, et tout au fond de lui, l'espoir d'y prendre un jour une place prépondérante est resté. Il lit avec plaisir ces phrases : « En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien n'y est encore fait. L'Empereur est découragé, le peuple s'impatiente et demande publiquement son abdication. Les sympathies pour Votre Majesté se propagent ostensiblement sur tout le territoire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien Empereur. » Mais, ajoutait Éloin, puisque c'est d'un vote populaire que Maximilien tient son mandat, « c'est au peuple mexicain qu'il doit faire un nouvel appel... Si cet appel n'est pas entendu, Sa Majesté, ayant accompli sa noble mission jusqu'au bout, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ et, au milieu des événements graves qui ne manqueront pas de survenir, Elle pourra

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

jouer le rôle important qui lui appartient à tous égards... »

Émile Ollivier attribue le revirement de Maximilien presque exclusivement à la lettre de l'archiduchesse Sophie disant (et venant d'une mère ce conseil paraît étrange) « qu'il valait mieux s'enterrer sous les murs de Mexico, plutôt que de se laisser diminuer par la politique française... » François-Joseph était de plus en plus mécontent de la popularité grandissante de son frère en Autriche, et s'il y rentrait, disait-elle, « il se trouverait dans une situation ridicule et abaissée, on l'accueillerait mal, ou plutôt, on ne l'accueillerait pas, tant qu'il entendrait porter le titre d'empereur et qu'il ne serait pas rentré dans sa qualité d'agnat autrichien, qu'il n'était pas même sûr d'obtenir ».

C'est plus qu'il n'en faut pour que Maximilien soit tout à fait convaincu ; l'espoir d'accomplir son devoir sans l'aide de la France, et de se couvrir de gloire, ne le quitte plus. Napoléon III, lui, voudrait qu'il abdique ; peut-être parce qu'il a des remords d'avoir abandonné son protégé en de si mauvaises conditions, mais aussi parce que les États-Unis, toujours plus arrogants, exigent le départ de l'Empereur. Si Maximilien quitte le Mexique, le pays qu'on songe déjà en France à doter d'un gouvernement solide, s'apaisera, et le départ des troupes s'effectuera dans le calme. Pour en terminer au plus vite, Napoléon envoie au Mexique le général Castelnau, en qui il a, et cette fois à bon droit, toute confiance. Castelnau, dès son arrivée au Mexique, le 12 octobre 1866, se heurte à l'hostilité de Bazaine.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Il y a peu d'années, ont paru dans une revue française les lettres qu'il a envoyées du Mexique à Napoléon III ; de cette lecture ressort clairement que Bazaine « a trahi les intérêts de son souverain, pour servir les siens propres qui l'attachent au Mexique ». Il est inutile de revenir en détails sur l'attitude du maréchal ; si l'on gardait quelques doutes sur sa trahison, les événements, et des preuves irréfutables, ont donné raison à Castelnau qui désirait sa destitution au profit du général Douay. Tandis que Castelnau, aidé de Dano, pressent Maximilien d'abdiquer, Bazaine, insidieusement, ne cesse de lui répéter qu'il doit rester au Mexique. Ce qu'il espère, il est très difficile de le dire, tant son âme est rusée. Sans doute croit-il, à la faveur de l'anarchie, pouvoir jouer le rôle de dictateur dont il rêve ; de plus en plus soumis à l'influence de sa femme, il ne craint pas dans ce but d'accumuler fourberies sur fourberies. Castelnau a reçu de Napoléon pleins pouvoirs, mais, témoignage de l'incertitude et de la confusion où est l'Empereur, tandis qu'il investit Castelnau de toute sa confiance, il laisse au maréchal toute liberté d'agir et toute responsabilité. Castelnau demande à être reçu par Maximilien à Orizaba, mais l'Empereur, souffrant, n'accorde pas d'audience et Castelnau envoie à l'Empereur des rapports détaillés sur ce qu'il a vu au Mexique, sur l'état de l'armée, absolument désolant. Lui faisant part de ses impressions, il lui écrit, le 28 octobre, et son jugement sur Maximilien est sévère : « ... Ce malheureux prince est condamné sans appel, sa cause est perdue sans remise et n'est pas discutable... C'est que ses irrespon-

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

sabilités, ses maladresses, ses contradictions, ses dissipations, son inertie surtout, lui ont enlevé jusqu'au dernier de ses adhérents... Les intentions de l'empereur Maximilien sont, jusqu'à présent, impénétrables ; il se peut même qu'il ne les ait pas encore arrêtées aujourd'hui... »

Castelnau se rend compte, de plus en plus, de la duplicité de Bazaine. Il a lu des lettres de Mgr Labastide, de Tavéra, ministre de la Guerre, et du colonel autrichien Kodolisch, disant que le maréchal déclarait ouvertement « qu'il désirait le retour de l'Empereur dans sa capitale et que, s'il prenait cette résolution et gardait les rênes du gouvernement, les troupes françaises pourraient rester au Mexique jusqu'en novembre 1867 ». Voulant mettre les choses au clair, Castelnau va trouver Bazaine, le met au pied du mur et, ne recevant que des explications tortueuses, il lui fait signer une note contenant ces mots : « Les sous-signés ... sont convenus de déclarer qu'ils ne voient plus qu'une solution possible pour sauvegarder les intérêts en cause : l'abdication de l'Empereur... » Sur ces entrefaites, Maximilien fait annoncer au *Journal officiel* qu'il a décidé de rester au Mexique ; Castelnau, voulant le faire fléchir, demande avec instance une entrevue, accordée seulement le 21 décembre. « L'accueil de l'Empereur fut on ne peut plus gracieux, écrit-il à Napoléon III. Il me parla de lui-même en m'assurant qu'il ne tenait pas à sa couronne, et qu'il était tout prêt à la déposer, mais qu'il voulait le faire honorablement pour lui et utilement pour le pays ; qu'appelé par le Mexique, il entendait être dégagé

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par le Mexique. » Il dit son intention de réunir un Congrès national, puis la conversation prend un ton moins sérieux et Castelnau a l'impression que Maximilien, « parfait gentleman, bon, gracieux, a une versatilité d'esprit, une instabilité, qui l'empêchent de se livrer à tout travail sérieux. Souvent dans les nuages, écrit-il, il n'en descend que pour s'occuper de choses frivoles... »

Le lendemain, nouvel entretien, nouvelles instances de sa part, nouvel échec. En désespoir de cause, Castelnau et Dano certifient à Maximilien que tout le monde au Mexique, même Bazaine, désire son abdication. Devant l'air incrédule de l'Empereur à cette assertion, ils lui montrent la note qu'a signée Bazaine ; mais Maximilien, à son tour, leur présente une dépêche, datée de la veille, dans laquelle le maréchal le presse de garder la couronne, et lui dit qu'il « allait faire tous ses efforts pour soutenir l'empire ». Stupéfaits, Castelnau et Dano ne savent que répondre. Reprenant le premier sa maîtrise, Castelnau tend à Maximilien une copie du télégramme qui vient d'arriver de Paris à Mexico. Napoléon III a télégraphié : « Rapatriez la légion étrangère et tous les Français, soldats ou autres, qui veulent revenir, et les légions autrichiennes et belges, si elles le désirent. Les transports partiront d'ici vers la fin décembre. » Pour terrible que soit ce coup, Maximilien, qui semble désabusé, ne sourcille pas devant cette violation de la Convention de Miramar, où il était stipulé que : « la légion étrangère au service de la France, composée de 8.000 hommes, resterait encore au Mexique, après

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

que toutes les autres forces françaises auraient été rappelées ».

Quelques jours auparavant, par un droit qui frôlait l'injustice, on avait enlevé à Maximilien ses derniers revenus, et maintenant, passant nettement à une spoliation, il se trouvait seul, désarmé. Faut-il croire, comme Pierre de la Gorce, que ce message de l'empereur des Français était inspiré par la « conviction que plus on embarquerait de monde sur les vaisseaux, plus on soustrairait de vies aux vengeances juaristes » ; qu'en deuxième lieu, l'espoir suprême qu'en ravissant à Maximilien toutes ses ressources on le contraindrait, moralement, à déposer la couronne et à prendre place sur les navires français ? Faut-il penser que l'Empereur, faible et accablé de soucis multiples, cherchait à se débarrasser au plus vite d'un fardeau pesant, même au mépris d'un engagement ?... Si favorable qu'on soit à Napoléon III, on inclinait plutôt vers cette raison que commandait, du reste, la situation menaçante où l'avait conduit sa politique...

Cette dépêche ne convainc pas Maximilien. A toutes les supplications qu'on lui fait, l'Empereur répond que : « Nul ne tenait au pouvoir moins que lui, qu'il était tout prêt à le déposer pourvu qu'il pût le faire honorablement ; qu'il ne se faisait pas d'illusions sur le vote qui sortirait de ce Congrès national qu'il se proposait de réunir ; il savait très bien qu'il devait amener l'élection de Juarez ; il serait le premier, ajoutait-il, à aller complimenter l'élu du peuple, en lui souhaitant un sort plus heureux que le sien. » Après quoi, le cœur léger, le front haut, il reprendrait

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

en simple citoyen le chemin de Vera-Cruz et de l'Europe... Les dernières semaines que passent au Mexique les Français, sont pénibles à relater. Sauf Castelnau, qui n'a pas encore perdu tout espoir, ceux qui sont sur le point de partir montrent trop à celui qui reste leur joie et leur hâte. Maximilien a quitté Orizaba et, sans même s'arrêter à Mexico, il s'est installé à l'hacienda de la Téjà. Le 6 janvier, il reçoit la visite de Bazaine qui, changeant d'attitude, cherche à présent, alors qu'il est trop tard, à le persuader qu'il faut abdiquer. Mais Maximilien est toujours décidé à réunir un Congrès et, le 14 janvier, une assemblée de notables — qui n'a de Congrès que le nom — réunie hâtivement à Mexico, proclame par 17 voix contre 7 et 9 abstentions le maintien de l'empire. Il n'est plus rien à faire, d'autant plus que Napoléon, excédé, a télégraphié de Paris, le 10 janvier : « Ne forcez pas l'Empereur à abdiquer, mais ne retardez pas le départ de nos troupes. Rapatriez tous ceux qui ne voudraient pas rester. Les navires sont partis. » Des incidents malheureux viennent encore s'ajouter à cette dépêche, au sujet de l'arrestation, par Marquez, d'un agent juariste que Bazaine fait relâcher, en même temps qu'il supprime un journal qui attaquait l'armée française. De nombreuses notes sont échangées, et les rapports entre Bazaine et l'Empereur se terminent par cette lettre de Maximilien : « Sa Majesté ne veut plus, à l'avenir, avoir aucune relation directe avec votre Excellence... »

Quelques jours après, le 5 février 1867, l'armée française, tambours battants, étendards déployés,

FIN DE L'OCCUPATION FRANÇAISE

quitte Mexico ; Bazaine, en tête des troupes, ordonne que la retraite se fasse le plus lentement possible, car il espère que Maximilien le rejoindra. D'Orizaba, il envoie un dernier message à celui qui reste, seul, et dont on devine le sort. Pourquoi cette attitude ? Sans doute est-il saisi de remords à présent, mais il est trop tard, et son geste ne rachète pas l'acte inqualifiable qu'il commet avant de quitter Mexico : il a ordonné de noyer les poudres, de détruire les projectiles qui restaient dans les arsenaux, il a vendu les chevaux aux enchères, enfin il a fait déclarer que tous les Français qui resteraient au Mexique perdraient leur nationalité pour toujours.

CHAPITRE XV

LE SIÈGE DE QUERETARO. LES DERNIERS JOURS DE MAXIMILIEN

On raconte que Maximilien, tandis que passaient dans Mexico les régiments qui, jusqu'alors l'avaient soutenu, regardait derrière une fenêtre du palais, et qu'il murmura, lorsqu'ils furent passés : « Enfin me voilà libre. » S'il eut vraiment cette minute d'inconscience, il ne put longtemps garder sa confiance. Il est à présent entouré de conservateurs acharnés et qui veulent la lutte à outrance. Autour de lui sont quatre personnages principaux : Larès, ministre d'État, et les généraux Marquez, homme féroce, surnommé « le Tigre de Tacubaya », Miramon, jeune homme d'origine béarnaise, audacieux autant que téméraire, et Méjia, un Indien ; ces deux derniers sont tout dévoués à Maximilien.

Dès que sont parties les troupes, l'incertitude règne et Marquez fait sans tarder proclamer que toute rébellion sera punie sévèrement. L'empire de Maximilien se borne à quatre villes : Mexico, Vera-Cruz, Puebla, Queretaro.

LES DERNIERS JOURS

Un événement heureux tout d'abord : contre le général Zacatecas, Miramon est vainqueur, et Maximilien enivré par cette victoire, voit le début d'une ère prospère. Il mande à Miramon, s'il parvient à s'emparer de Juarez ou autres chefs juaristes de les faire juger et condamner par un Conseil de guerre « conformément à la loi du 4 novembre, actuellement en vigueur ». Quoiqu'il recommande aussi de les traiter avec humanité, et de ne pas exécuter la sentence avant d'avoir reçu son approbation, cette lettre, qui tombe aux mains des juaristes, lui sera funeste, plus tard, lors de son procès.

Le lendemain, déjà, les événements lui sont contraires. Miramon est défait à San-Jacinto, et 157 soldats français sont fusillés. Succédant à une brillante victoire, cet échec met Maximilien dans un désarroi tel qu'il se résout à une démarche indigne de lui : Il écrit, pour lui demander de traiter avec lui, à Porfirio Diaz, qui a assiégé Puebla, et lui dit que « Marquez, Larès et compagnie seront chassés du pouvoir, et que lui-même quitterait le pays, laissant l'État aux républicains ». Porfirio Diaz, jugeant qu'il n'a pas le droit de traiter seul avec Maximilien, refuse ; l'Empereur, désespéré, écrit un long rapport, terrible réquisitoire contre l'Empire, qu'il adresse à Larès. Après avoir dépeint sous son véritable jour la situation, il écrit : « J'ai contracté envers le Mexique l'engagement solennel de ne jamais être une occasion de prolonger l'effusion du sang. L'honneur de mon nom, et l'immense responsabilité qui pèse sur ma conscience, devant Dieu et devant l'Histoire, me prescrivent de ne pas différer »

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

davantage une grande résolution, qui fasse immédiatement cesser tant de maux... » Larès ne trouve pas d'attitude plus opportune pour Maximilien, que de quitter Mexico et se réfugier à Queretaro, d'où, croit-il, il pourra, ayant réuni autour de lui les derniers partisans de l'Empire, traiter honorablement avec Juarez. Maximilien se rend à cet avis. Le 13 février, à 3 heures du matin, il quitte Mexico...

Il serait fastidieux, autant qu'inutile, de relater tous les événements qui ont précédé la mort de Maximilien. et sa fin elle-même a été contée par trop d'historiens, par Émile Ollivier surtout, avec mille détails, qu'il serait superflu de redire. Qu'on sache seulement, qu'arrivé à Queretaro le 19 février 1867, durant tout le siège de cette ville, soit durant soixante-douze jours, Maximilien se montra digne de son rang d'Empereur et de chef militaire. C'est en ces termes qu'il prend le commandement de l'armée : « Ce jour, mes vœux l'appelaient depuis longtemps. Des obstacles indépendants de ma volonté me retenaient. Aujourd'hui, libre de toute entrave, je puis ne prendre conseil que de mes sentiments de bon et fidèle patriote... Notre action, libre de toute influence, de toute pression étrangère, n'a pour but que de soutenir et de porter haut l'honneur de notre glorieux drapeau tricolore... »

Peut-être, parce qu'à Queretaro, surnommé Ville lévitique, tant les couvents y sont nombreux, il se sent aimé, peut-être parce qu'il s'imagine, à la tête des 10.000 hommes qu'il commande, pouvoir un jour venir à bout des 40.000 juaristes qui l'assiègent, un regain d'activité semble s'emparer de lui durant les

LES DERNIERS JOURS

premières semaines du siège. Il se montre infatigable, visite les hôpitaux, les casernes, passe les troupes en revue, s'efforce d'encourager ses derniers fidèles et, lorsque le combat fait rage, ou qu'il a décidé de tenter un assaut, il apparaît au plus fort du bombardement, ne semblant pas se soucier des balles.

Plus de vingt fois, dans les sorties qu'il tente, grâce à la vaillance de ses soldats, le succès le couronne. Mais que peuvent ces troupes, lassées et décimées, contre les renforts qui arrivent sans cesse à l'armée assiégeante commandée par le général Escobedo? Son armée, du reste, tous les jours est réduite, à mesure que le temps passe et que les privations augmentent. Sans compter les hommes qu'il a envoyés avec Marquez pour occuper Mexico, et qui ont été défaits à Puebla, la trahison commence à s'infiltrer parmi les contingents... Les dix mille hommes ne sont plus que cinq mille. Le découragement, une fois de plus, envahit Maximilien, et il en fait part à ses familiers. Il a autour de lui quelques partisans qui lui sont restés fidèles, et il passe avec eux le temps qu'il ne consacre pas à ses devoirs de commandant ; le prince de Salm-Salm, le docteur Basch, eux, ne l'abandonneront pas et de même le brave Miramon et le général Mendez. Très dévoués à Maximilien, les uns et les autres sont jaloux des faveurs qu'il accorde au colonel Lopez, officier de la Légion d'Honneur, homme d'une belle prestance, séduisant, et qui a su se mettre dans ses bonnes grâces.

Le jour où il apprend l'attitude honteuse de Marquez qui, après avoir fui devant Porfirio Diaz à Puebla,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

s'est enfermé à Mexico et n'en veut plus sortir, Maximilien sent que plus rien ne peut le sauver, et l'idée de la reddition s'implante en lui. Mais Miguel Miramon, avec la fougue qui le caractérise et le sang français qui coule dans ses veines, n'envisage pas d'autre solution qu'une sortie désespérée. Il ne doute pas de son issue, mais, à ses yeux, la mort est cent fois préférable à la capitulation, et il adjure Maximilien de fixer le jour de cet assaut ultime. L'Empereur ne sait quel parti prendre. Essentiellement bon, il a horreur du sang versé et sait que cette sortie sera un massacre effroyable de ses partisans. Il n'a pas, d'autre part, assez d'énergie pour opposer à Miramon un refus catégorique et, en désespoir de cause, le 14 mai, il charge son favori Lopez d'aller, le soir-même, trouver Escobedo.

Lopez arrive au quartier général juariste vers 7 heures du soir et dit à Escobedo que l'Empereur demande à pouvoir, avec sa suite, quitter le Mexique, et qu'il donnera sa parole d'honneur de ne plus jamais y revenir. Escobedo, qui doit traiter sans conditions, refuse, sentant que de toutes façons les impérialistes sont à sa merci. Lopez certifie alors que l'Empereur, las du siège, et pour éviter l'effusion du sang, est décidé à se livrer à discrétion. A 3 heures du matin, les forces qui défendent le Panthéon de la Cruz seront concentrées dans le couvent, et les républicains pourront se rendre maîtres, sans résistance, de cette clé de la position.

A l'heure fixée, les juaristes, conduits par Velez, pénètrent dans Queretaro, où règne le silence. Ils se dirigent vers le couvent des Capucins, où réside Maxi-

LES DERNIERS JOURS

milien. Lopez est là, et ils s'emparent de lui, toujours méfiants ; ils le surveillent, pas assez étroitement, cependant, puisqu'il parvient à s'écarter un instant, et à dire au prince de Salm : « L'ennemi est là, sauvez l'Empereur. » Lorsque Salm arrive auprès de lui Maximilien est déjà levé, habillé, et d'un calme effrayant. Tranquillement il sort, et jetant sur son uniforme un large manteau, il se dirige vers le Cerro de la Campanas, où vient, seul, le rejoindre Méjia. Miramon, toujours prêt à se battre, a engagé contre les soldats d'Escobedo une lutte acharnée et, blessé, a été transporté chez l'un de ses amis. Parvenus à la colline des Cloches, Maximilien se tourne vers Méjia et, sûr de la réponse, lui demande s'il n'est plus moyen de percer l'ennemi... « Je ne veux pas exposer Votre Majesté à une mort certaine », répond l'Indien... Résolument Maximilien fait arborer le drapeau blanc. Escobedo se présente, et l'empereur lui remet son épée, en lui disant : « S'il est nécessaire qu'il y ait une victime, faites que je sois au moins la seule ; assez de sang a été versé, je vous demande la vie pour tous ceux qui ont combattu avec moi... »

Cet épisode de la reddition de Queretaro a été, on le sait, sujet à caution. Beaucoup d'historiens ont voulu faire du geste de Lopez une trahison, et ont dit que, lâchement, il aurait introduit l'ennemi dans la place. Son attitude corrobore cette version. A toutes les allusions, à toute la honte dont on le couvrait, il n'opposa que le silence. Ce n'est que dix ans après le drame que la vérité apparut, dévoilée par Escobedo. Maximilien avait fait jurer

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

à Lopez et obtenu du général juariste qu'ils garderaient le silence sur cette mission, et ce mot, de lui à Lopez, est significatif : « Nous vous recommandons de garder un profond silence au sujet de la commission dont nous vous avons chargé auprès d'Escobedo, car, si on le savait, notre honneur serait entaché... » Peut-être en cela exagérât-il car s'il est infiniment plus grand de mourir les armes à la main, il n'y a rien de déshonorant à chercher à éviter un massacre inutile, ce qui était, à n'en pas douter, la pensée intime de Maximilien. Sans parler de cette lettre, les témoignages du Père Soria, confesseur de Maximilien à ses derniers moments, et qui certifia que Lopez avait fait uniquement ce qui lui avait été commandé, les récits laissés par Salm et Basch viennent encore appuyer cette version. N'étant pas dans le secret, ils notèrent avec étonnement l'attitude de Maximilien, restant impassible devant l'arrivée des juaristes et ne paraissant pas surpris de la soi-disant trahison de Lopez. Acte qu'on n'est pas étonné de voir accomplir à Maximilien, que cette ambassade secrète auprès d'un ennemi. Peut-être son nom fût-il resté plus pur encore s'il ne l'avait pas commandée, mais de là à l'accuser d'une trahison envers ses généraux il y a loin. On peut sans réserve approuver Émile Ollivier, écrivant : « La mission dont fut chargé Lopez était d'un prince humain, mais faible, qui ne sait pas imposer sa volonté. Maximilien n'a trahi personne : il a empêché un épouvantable holocauste inutile... »

Reconduit au couvent de la Cruz, puis transféré à celui de Sainte-Thérèse et enfin aux Capucins, Maxi-

LES DERNIERS JOURS

milien passe les vingt derniers jours de sa captivité dans une cellule exiguë sans porte ni fenêtre, et meublée seulement d'un lit. On le traite avec toute l'humanité qu'il est possible aux juaristes de témoigner à un prisonnier. Sans cesse on a l'œil sur lui ; pas un instant la surveillance de soldats armés jusqu'aux dents ne se relâche. Pourtant, Maximilien semble déjà à moitié mort. Les fièvres et la dysenterie dont il souffre, ajoutées aux privations de toutes sortes ont fait de lui un être sans forces, d'une maigreur effrayante, et dont le regard ne s'allume plus qu'à de rares intervalles. On lui permet de recevoir des visites, et il s'entretient longuement avec le prince de Salm, avec Hoorickx et Magnus, ministres de Belgique et de Prusse, avec Forest, consul de France au Mexique, qui sont parvenus à le rejoindre à Queretaro, avec Riva Palacios et Martinez de la Torre, avocats désignés d'office pour le défendre. La France et l'Angleterre ont chargé les États-Unis d'intercéder auprès du gouvernement mexicain, mais la lenteur voulue de Campbell, agent des États-Unis auprès de la République mexicaine, fait que son intervention n'arrive plus à temps.

Parfois, lorsqu'au sortir d'un accès de fièvre, Maximilien est repris par son instinct d'espérer envers et contre tout, il s'imagine que Juarez, dont on attend la décision, n'osera pas faire exécuter un prince de Habsbourg-Lorraine.

Il a une telle confiance dans le chef juariste, qu'il lui fait télégraphier, le 27 mai, pour lui demander un entretien : « Comme vous êtes, dit-il, un ami passionné de votre pays, j'espère que vous ne déclinez pas

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

l'entretien. Je suis prêt à me rendre dans votre ville, malgré les défaillances de ma santé. » Un refus formel lui est opposé. Autour de lui, ses amis s'acharnent à préparer une évasion, et la princesse de Salm, jeune Américaine qui ne doute de rien, consacre tous ses efforts à un projet de fuite, du reste impossible à réaliser. Sans compter la surveillance dont Maximilien est l'objet, lui-même, par ses hésitations incessantes, lorsqu'il s'agit de fixer la date, le moyen de s'enfuir, voire même le déguisement, aggrave les difficultés. Quand il apprend que Juarez a décidé sa comparution devant le Conseil de guerre, il sait que sa fin est certaine ; il se montre résigné à son sort, mais ne se complaisant pas dans le silence dédaigneux qu'on aimerait le voir garder, il discute, argumente, s'astreint à démontrer que, si on le considère comme souverain, il doit être jugé par un Congrès national ; si on le considère comme archiduc, il doit être renvoyé dans son pays ; qu'en aucun cas, un Conseil de guerre n'est compétent... On devine l'effet que font de si pauvres arguments sur des hommes décidés à des rigueurs impitoyables, que rien ne peut fléchir, pas même l'ambassade de Magnus et des avocats de Maximilien auprès de Juarez, résidant à San-Luis de Potosi.

Le 13 juin s'ouvrent les débats. Sur trois accusés, deux seuls sont présents, Miramon et Méjia, Maximilien n'a pas consenti, arguant de sa faiblesse, à comparaître. Au reste, pourquoi serait-il présent, alors que ce procès n'est qu'une parodie de justice ? Les défenseurs de Maximilien plaident avec courage une cause perdue d'avance. Contre lui, il y a treize

LES DERNIERS JOURS

points d'accusation, dont les principaux sont l'usurpation du pouvoir suprême, l'excitation à la guerre civile, et la sanction à la loi martiale de 1865 qui, disait-on, avait entraîné la mort de 40.000 Mexicains. Les juges, pour se donner un air d'indépendance, font traîner les débats jusqu'au lendemain soir et, à minuit seulement, le 14 juin, un télégramme est expédié à San-Luis de Potosi, portant ces mots : « Le Conseil de guerre a condamné à mort unanimement les trois accusés. »

L'exécution doit avoir lieu le lendemain, 16 juin, à 3 heures de l'après-midi. Maximilien a appris l'arrêt fatal sans sourciller, et il consacre les derniers moments de sa vie à écrire à ceux qui lui sont chers. La veille, on lui a annoncé la mort de Charlotte, pieux mensonge du docteur Basch. Maximilien lui a répondu, tristement : « Un lien de moins parmi ceux qui me rattachaient à la vie... » Son dernier jour est arrivé ; dans la cellule les minutes passent, et l'heure de l'exécution a sonné... Aucun messenger ne se présente... Enfin le colonel Palacios paraît, et annonce à Maximilien que l'exécution est remise au 19 juin, à la suite des supplications de Magnus, acharné à obtenir un sursis, et pour permettre aux condamnés de mettre leurs affaires en ordre. Agonie plus longue et d'autant plus terrible, que Maximilien supporte avec un courage admirable. Durant ces trois jours, jusqu'à ses derniers moments, son calme et sa tranquillité d'esprit sont véritablement héroïques. Si dans la vie il a montré parfois une faiblesse regrettable, elle est rachetée par son attitude au moment de la mort.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Il ne s'occupe plus à présent, paraissant déjà détaché de tout lien terrestre, que du sort de ses compagnons. Il fait envoyer à Juarez un message émouvant, demandant « qu'on accordât la vie à Miguel Miramon et à don Thomas Méjia, qui ont souffert toutes les douleurs et amertumes de la mort, et qu'il soit la seule victime... » Quelques heures après, il demande qu'on fasse parvenir à Juarez cette suprême adjuration : « Faites que mon sang soit le dernier versé, et consacrez cette persévérance, que vous avez mise à la cause qui vient de triompher... à la tâche plus noble de réconcilier les esprits et de fonder la paix dans ce pays infortuné... » Puis il se recueille et le soir reçoit les derniers sacrements du Père Soria. Son esprit est loin déjà de tout ce qui l'entoure, et il s'endort paisiblement ce 18 juin 1867, veille de sa mort.

Le lendemain, éveillé tôt, il met à se vêtir les soins habituels ; à 5 heures, on vient le chercher pour le conduire à la mort ; il sort du couvent la tête haute et le regard assuré. Miramon et Méjia le suivent, courageux aussi, mais l'un quitte pour toujours une femme accablée de douleur, et l'autre vient d'être père. Le ciel est sans nuages, et déjà le soleil resplendit : « C'est le temps que je désirais pour le jour de ma mort », murmure Maximilien. Dans la voiture qui l'emmène vers le lieu du supplice, la Cerro de la Campanas, il exhorte le Père Soria, qui sent son courage faiblir. Pour le voir passer, toute la population est réunie et muette elle contemple celui qui, jadis, lui parla d'affranchissement, de liberté, de bonheur, et qui va mourir...

LES DERNIERS JOURS

Dans l'air pur, selon la coutume espagnole, les cloches sonnent lugubrement. Voici qu'apparaît la colline où, un mois auparavant, Maximilien a remis son épée à Escobedo ; maintes fois il est venu, rêveur, contempler le paysage grandiose sur lequel se fermeront ses yeux. Il a sur les lèvres un sourire indéfinissable, comme en ont ceux qui meurent pour leur idéal. Il descend de la voiture, fait placer Miramon entre lui et Méjia, « car un brave, dit-il, même au moment de la mort, doit être distingué par son souverain... » L'officier qui commande le peloton d'exécution, lui demande pardon. « Merci pour votre compassion, répond-il, mais vous êtes un soldat, obéissez. » Il distribue aux hommes qui vont le fusiller une once d'or et leur commande de viser au cœur. Puis, il va se placer à la droite de Miramon, et prononce, d'une voix que semble ne voiler aucune émotion, ces paroles : « Je vais mourir pour une cause juste, la cause de la liberté, de l'indépendance du Mexique. Puisse mon sang mettre un terme aux malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique !... » Miramon prononce aussi quelques paroles, tandis que Méjia serre convulsivement le crucifix... « Feu !... » crie l'officier, en levant son sabre. Six balles partent à la fois, et Maximilien s'écroule. Miramon et Méjia ont été tués sur le coup, mais il semble que Maximilien respire encore et sur lui, en plein cœur, un soldat décharge son fusil.

Devant la mort, il n'est plus ni amis, ni ennemis, et les dernières volontés de Maximilien sont exaucées. Son corps est embaumé à Mexico, puis il est ramené à Trieste sur la frégate qui l'amena, trois ans aupara-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

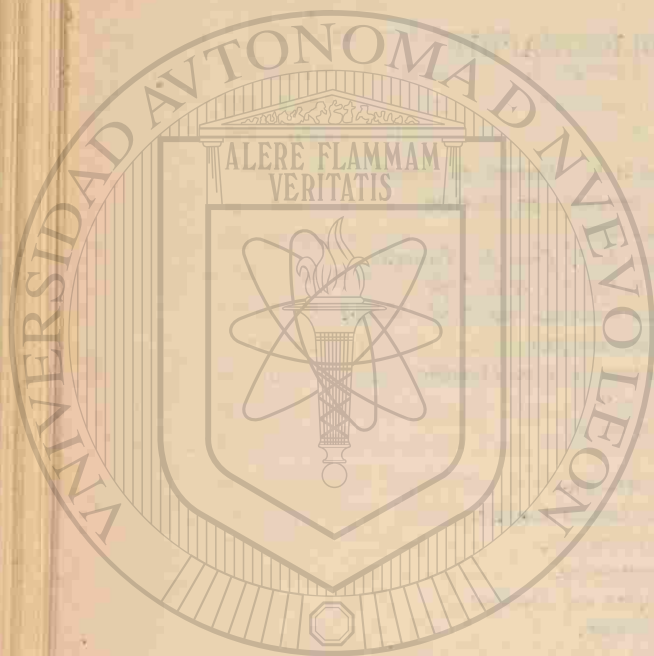
vant et, le 18 janvier 1868, il est enterré avec les honneurs dus à son rang, à Vienne, dans le caveau des Capucins.

Dernière survivante de ce drame, l'impératrice Charlotte, « Ophélie qui attend son Shakespeare », est morte en 1927, au château de Bouchout. Parmi les autres acteurs, certains ont quitté la vie dans l'exil ou dans le malheur. Au lieu même où se joua la tragédie, le sang a coulé, et la fusillade n'a cessé de crépiter que pour reprendre avec plus de force.

Le dernier désir de Maximilien fut vain, et la guerre civile continue de sévir. Sa mort n'a pas été inutile pourtant ; grâce à elle, les faiblesses, les fautes, les erreurs innombrables qu'il a commises, lui seront, en partie, pardonnées et dans la mémoire des hommes, le souvenir restera d'un être sans énergie, mais qui, au moment suprême, a montré qu'en lui étaient le courage d'un homme et la dignité d'un prince.

BIBLIOGRAPHIE

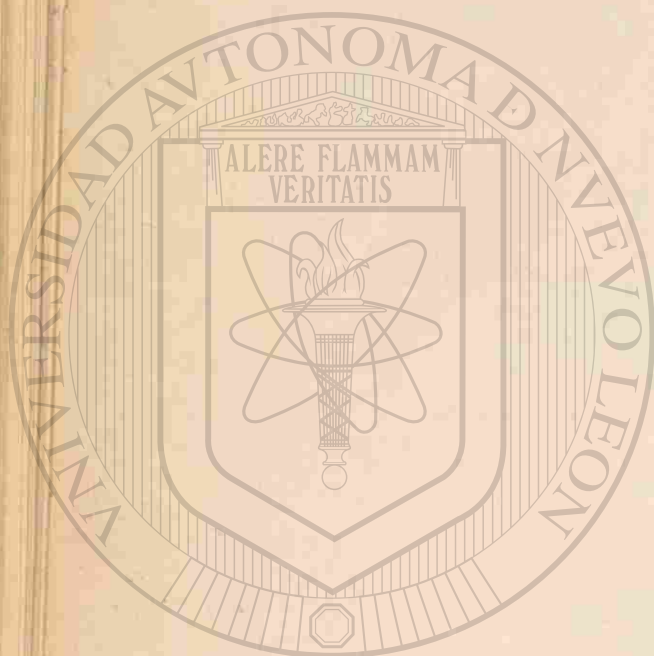
- DU BARAIL, *Mémoires*.
BIARD, *Le Mexique d'hier et le Mexique de demain*.
BLANCHOT, *L'intervention française au Mexique*.
BUFFIN, *La Tragédie mexicaine*.
CARETTE, *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*.
CLARETIE, *L'Empire, les Bonaparte et la Cour*.
CASTELNAU, *Correspondance recueillie par Louis Sonolet*.
DELORD, *Histoire du Second Empire*.
DETROYAT, *L'intervention française au Mexique*.
DUFOUR, *Correspondance inédite*.
DOMENECH, *Histoire du Mexique*.
FLEURY, *Souvenirs*.
GAULOT, *L'expédition du Mexique*.
DE LA GORCE, *Histoire du second Empire*.
KÉRATRY, *L'Empereur Maximilien*.
LOLIÉE, *La vie d'une Impératrice*.
MASSERAS, *Un essai d'empire au Mexique*.
NIOX, *L'expédition du Mexique*.
OLLIVIER, *L'Empire libéral*.
PRAVIEL, *La tragédie mexicaine*.
RANDON, *Mémoires*.
REINACH FOUSSEMAGNE, *Charlotte de Belgique*.
SCHRYNMAKERS, *L'établissement et la chute de l'Empire de Mexique*.
VAN DER SMISSSEN, *Souvenirs du Mexique*.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
INTRODUCTION	11
CHAPITRE PREMIER. — L'enfance de l'archiduc Maximilien . .	15
CHAPITRE II. — L'Archiduc Maximilien officier de marine et diplomate	27
CHAPITRE III. — La princesse Charlotte de Belgique. — Son mariage avec l'archiduc Maximilien.	35
CHAPITRE IV. — L'archiduc Maximilien en Italie	44
CHAPITRE V. — L'archiduc Maximilien à Miramar	54
CHAPITRE VI. — Vers la candidature mexicaine	63
CHAPITRE VII. — L'acceptation de la couronne du Mexique. .	72
CHAPITRE VIII. — Les derniers jours en Europe. — L'arrivée au Mexique	83
CHAPITRE IX. — La situation du Mexique. — Les premières difficultés. — La question religieuse	98
CHAPITRE X. — L'œuvre politique, sociale et financière. . .	109
CHAPITRE XI. — La question militaire. — Premiers différends avec Bazaine et Napoléon III.	120
CHAPITRE XII. — Les difficultés s'accroissent. — Demandes réitérées de secours.	133
CHAPITRE XIII. — L'impératrice Charlotte à Paris. — Les premières atteintes de la folie.	147
CHAPITRE XIV. — Les derniers temps de l'occupation fran- çaise au Mexique.	156
CHAPITRE XV. — Le siège de Queretaro. — Les derniers jours de l'empereur Maximilien	168
BIBLIOGRAPHIE	181



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSITY

AD AUTONOMIA DE NUEVA
ON GENERAL DE BIBLIOTE

LIBRARY